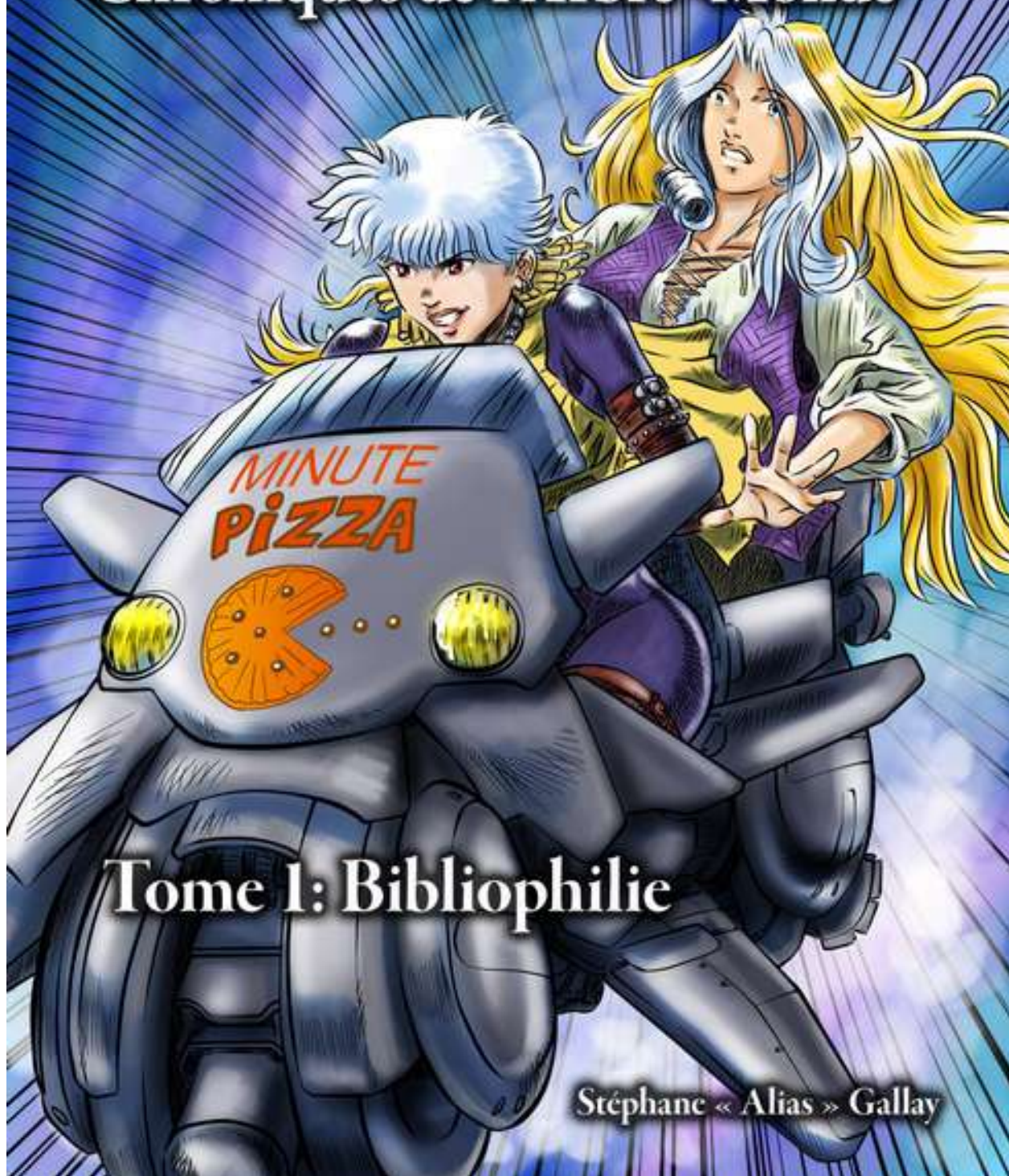


Erdorin

Chroniques de l'Arbre -Monde



Tome 1: Bibliophilie

Stéphane « Alias » Gallay

Erdorin : Chroniques de l'Arbre-monde

Stéphane « Alias » Gallay

Erdorin, Chroniques de l'Arbre-monde est un feuilleton se déroulant dans l'univers de Tigres Volants (www.tigres-volants.org).

Il est publié sous licence Creative Commons, partage dans les mêmes conditions (CC-BY-SA).

Illustrations : Axelle « Psychée » Bouet (www.psychee.org)

Remerciements : à la précitée et à Jess Grinneiser, qui ont lancé le projet, c'était encore le XX^e siècle ; à Alysia Loretan et Wilfried « Lendraste » Hizembert pour la relecture ; à tous ceux qui ont suivi le projet originel et cette réécriture et qui ont contribué via Flattr, Patreon, ChangeTip ou, plus simplement, par leurs commentaires avisés.

Date de publication : 2015

Prologue

Le véhicule antigravité s'arrêta en bordure de la route. Le pilote jeta un dernier coup d'œil sur l'écran holographique, qui confirmait leur présence à dix kilomètres au sud de la ville de Vlorë, Confédération européenne.

Dehors, un méchant crachin balayait la côte. Même au sud, la fin janvier n'était pas des plus clémentes. La silhouette féminine qui sortit du véhicule dans le crépuscule naissant n'y prêta aucune attention. Ses longs cheveux blonds volaient dans le vent avec abandon, se rabattant régulièrement sur son visage et dévoilant régulièrement les oreilles en pointe.

Elle s'arrêta sur la crête et contempla le paysage, tâchant de faire abstraction des constructions récentes, se concentrant sur les lignes générales du terrain. Elle écarta les mèches en folie d'un geste un peu absent : son regard était ailleurs, presque quinze mille ans auparavant.

Elle crut un instant voir les murailles, le port, le palais... sa vie. D'avant.

Elle eut un bref sourire, un peu triste, et revint vers le véhicule.

— Alors ?...

— Oui, c'est bien ici que tout a commencé.

Livre premier : Eokard

Chapitre 1



En ce 16 novembre 2299, selon le calendrier terrien – devenu standard dans l'espace connu, de part l'autorité de Leurs Seigneuries du Cepmes – il est trois heures du matin sur le terminal du spatioport de Tara Eokardia.

Même sur une planète de culture atalen, où l'activité ne s'arrêtait jamais tout à fait, c'était tard. Sans taper franchement dans le lugubre, on ne peut pas dire que l'atmosphère était joyeuse : quelques rares attardés ou noctambules avançaient sans entrain, alors que deux préposés – reconnaissables à leur gilet frappé du blason du clan en charge – surveillaient du coin de l'œil le ballet monotone des drones de nettoyage sur les dalles.

On pourrait dire qu'il suffit de pas grand-chose pour égayer ce genre de scène, mais en l'occurrence, ce ne serait pas gentil. En effet, arrivée par une des multiples navettes anonymes, Daeithil fit tout de suite son petit effet sur la non-foule présente. Des têtes tournèrent, des liquides alimentaires ratèrent tasses, verres et/ou bouches, quelques physionomies distraites firent brutalement connaissance avec des éléments de décor. En bref, il y eut une certaine commotion.

Daeithil s'en amusa discrètement, sans pour autant changer ni son allure ni la direction de son regard. Eylwen à la peau nacrée et aux cheveux blonds – si l'on exceptait deux longues mèches argentées –, son regard aux tons mauves était souligné, à gauche, par un étrange tatouage à demi effacé, représentant comme un monogramme à peine déchiffrable. Si l'on excepte cette particularité, elle poussait particulièrement loin la tendance aux traits fins et symétriques propre à son peuple et complétait ses avantages naturels par un savoir-faire certain en matière d'habillement.

Une longue tunique en *edisian* blanc translucide, fermée par une large ceinture en cuir à laquelle pendait le fourreau d'une fine épée, recouvrait à peine son anatomie. Quelques discrets bijoux d'argent, s'accrochant à son cou et à la pointe de ses oreilles, complétaient le tableau. Tableau qui suscitait donc un émoi certain. Daeithil s'efforçait de n'en pas faire cas ; de toute façon, le voyage l'avait fatiguée.

C'était, se dit-elle, l'inconvénient des voyages interstellaires ; au moins, quand on traverse un continent à cheval, on a des choses à faire et, si à l'arrivée on est fatiguée, on sait pourquoi. Dans un de ces navires stellaires, on est réduite à se laisser amuser par les distractions de bord : celles proposées par l'équipage et celles que s'improvisent les passagers. Avec une nette préférence pour ces dernières. Mais on finit par se lasser de tout. Et au bout du compte, on est fatiguée de n'avoir rien fait, ce qui est frustrant.

En fait, elle était tellement fatiguée qu'elle faillit ne pas reconnaître son nom. Et, somme toute, si le vieillard ne l'avait pas abordée pour lui demander si elle était bien la personne dont il avait calligra -

phié le nom (et à l'ancienne, s'il vous plaît !) sur une sorte de parchemin lumineux déployé dans les airs devant lui, elle serait passée à côté sans y prêter plus attention.

« Vieillard » peut paraître un terme galvaudé, surtout lorsqu'on parle des Atlani, dont l'espérance de vie flirtait avec le millénaire ; néanmoins celui-ci se démarquait fortement de ses congénères. Il lui sourit et se présenta comme étant le Maître-archiviste Turlan Shi-Pliastera, selon la coutume et dans la langue des anciens temps.

Daeithil en fut touchée et resta un instant interdite ; peut-être avait-elle perdu l'habitude de voir des Humains aussi âgés. Turlan était aussi remarquable que Daeithil, bien que pour d'autres raisons. De grande taille, sa maigreur décharnée et le dense réseau de rides qui couvrait son visage trahissait un âge que l'on devinait plus que conséquent ; elle se rappela que celle qui l'avait dépêchée ici avait affirmé qu'il avait vécu la fin de l'*Arlauriëntur*, il y a plus de vingt *lieni*. Trois mille ans.

Une paille – mais d'un autre côté, il y avait dans son regard un feu intérieur qui impressionna l'Eylwen. À le voir, elle aurait pu même croire qu'il avait été un de ses contemporains. Au reste, son patronyme trahissait une particule nobiliaire déjà en usage il y a...

Daeithil fronça brièvement les sourcils, plus pour morigéner sa propre tendance à la nostalgie, puis sourit de retour à Turlan.

— Merci d'être venu en personne, finit-elle par dire. Vous auriez pu envoyer un de vos serviteurs.

Turlan rit.

— Si vous voulez parler de mes étudiants, je doute fort qu'ils vous soient d'un grand secours. En vous voyant, ils auraient sans doute imploré. Et puis, les occasions de sortir de mes vieux papiers se font de plus en plus rares. La nuit est magnifique en cette saison.

Elle eut brièvement l'impression d'avoir dit une bêtise. Elle se souvint que « serviteur » était une fonction du passé. Certains clans en avaient encore, mais c'était très rare aujourd'hui. Et mal vu.

Turlan la conduisit, tout en bavardant, vers la station du train magnétique.

— Je sors tellement rarement de l'Université royale que j'ai perdu l'habitude de conduire des véhicules. J'espère que vous ne m'en voudrez pas...

Daeithil sourit intérieurement. Les choses avaient changé. Elle n'était plus une reine, elle n'était plus une prêtresse. Elle n'était plus sur Erdorin. Elle frissonna : elle n'arrivait à se définir qu'en fonction de ce qu'elle n'était plus...

— Oh, mais excusez-moi, je vous ennuie avec mes bavardages...

— Pardon ?

Daeithil sortit de sa rêverie. Turlan n'avait pas cessé de parler. Au travers de la fenêtre du métro elle voyait les rues de la cité royale, même s'ils naviguaient quelques mètres sous la surface. Elle avait du mal à se faire aux côtés virtuels de la société actuelle. Certains, pensaient-elle, vivaient dans l'illusion sans connaître la réalité. Sans repères. Comme elle.

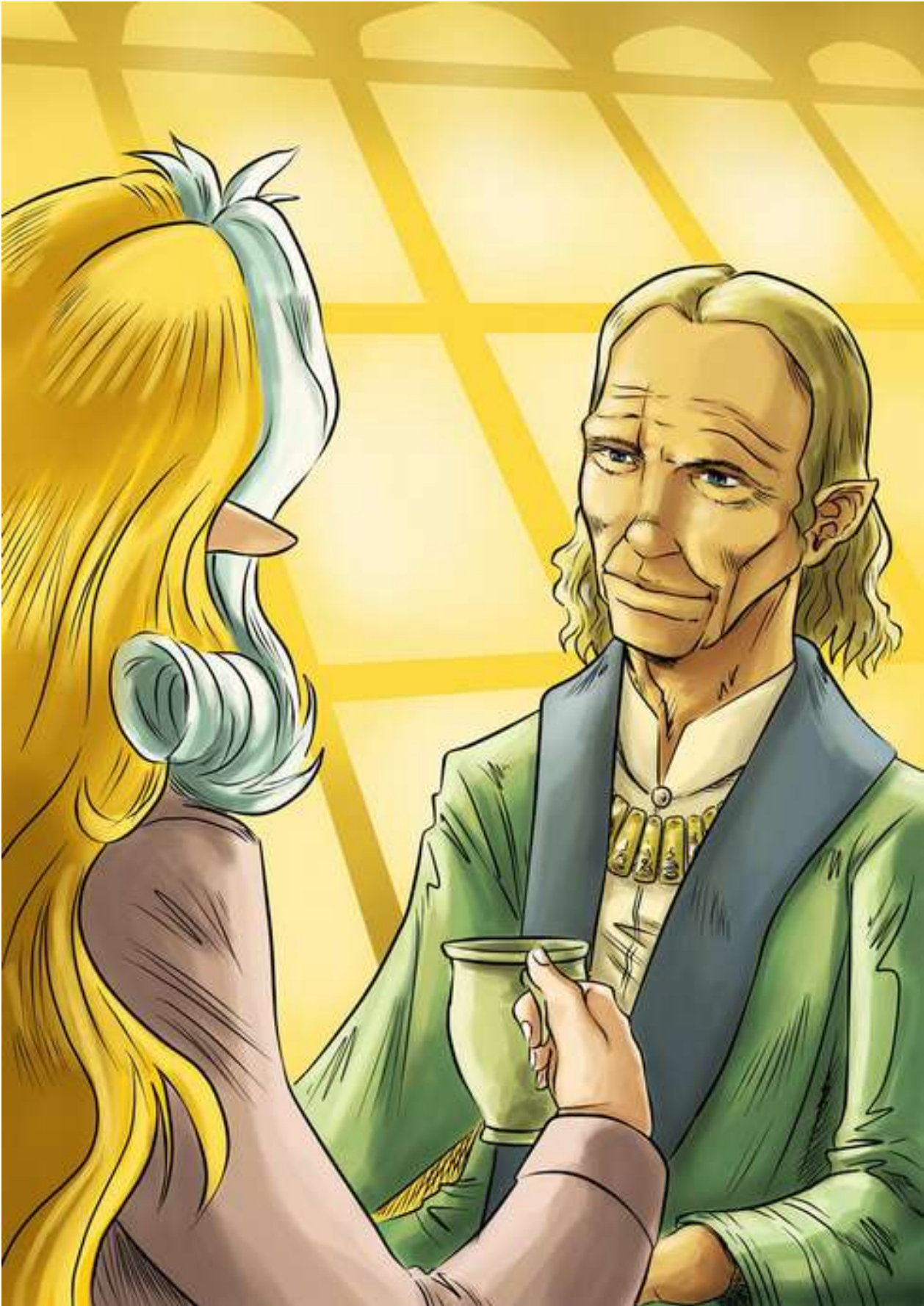
— Désolée, Maître-archiviste, je suis un peu fatiguée...

Il eut un petit rire.

— Cela fait bien longtemps que quiconque ne m'a appelé « Maître-archiviste » ; même au Palais royal, tout le monde m'appelle Turlan. À ce sujet, autant j'adore les anciennes formules, autant je suggère que nous abandonnions la forme déférente. Mes étudiants ont l'habitude de mes excentricités, mais là, j'ai peur d'en choquer certains.

La forme des esclaves, se rappela-t-elle. Encore une chose qui avait changé. Elle acquiesça et il reprit :

— Mais nous sommes arrivés. Je vous... je te disais que j'ai trouvé une chambre dans le quartier étudiant. Un lieu un peu bruyant, mais confortable. Demain, nous pourrions discuter de cette histoire de fantômes dans les archives.



Turlan et Daeithil débouchèrent à l'air libre, sur une place plantée d'arbres. La nuit était fraîche. On était au début de l'automne et, les Atlani n'ayant pas adopté la coutume eyldarin d'implanter leurs capitales planétaires sur l'équateur, il y régnait un climat tempéré et océanique.

Bruyant était le mot. Sur une scène, un groupe de jeunes musiciens s'essayaient à une musique terrienne contenant plus de basses et de sons distordus que raisonnable, une sorte de bouillie aux antipodes des habitudes musicales locales.

Quoique. Le style semblait avoir ses adeptes, sous la forme d'un public surexcité, qui s'agitait en tout sens avec une frénésie qui n'était pas sans rappeler une bataille (mal) rangée d'épileptiques ou une danse tribale. Du peu que Daeithil savait de la culture terrienne contemporaine, c'était plus proche de la deuxième option.

Turlan l'accompagna à sa chambre, qui avait l'avantage immense d'avoir une couche accueillante. Elle marmonna une vague politesse avant de s'y effondrer.

Les songes de Daeithil furent hantés par des visions chaotiques et floues. Les images et sonorités du groupe de mélomanes terranophiles se superposèrent à un visage. Un ovale encore juvénile, malgré les années ; des yeux magenta, semblables aux siens. Un nom : Inithil. Un souvenir...

Daeithil resta un long moment dans la pénombre, suspendue entre sommeil et éveil, emberlificotée dans les draps et ses vêtements de voyage. Les vestiges du rêve dansaient une sarabande sans queue ni tête dans son entendement.

Elle émergea péniblement, entreprit de se débarrasser de son mauvais déguisement de nomade du désert et de ses frusques gluantes de transpiration.

Elle parvint à atteindre le bassin, s'y glissa et se laissa aller.

Fît le vide.

Les pièces éparses de son cerveau finirent par retrouver leurs places respectives, avec plus ou moins de bonne volonté. En quelques mouvements et exercices, son corps finit par faire de même, non sans réticences, là encore. Enfin redevenue elle-même, elle s'autorisa quelques moments de calme dans l'eau tiède et l'ombre fraîche.

Il lui vint bientôt à l'esprit que, n'étant plus une princesse, il ne fallait pas compter sur le petit personnel pour lui amener vêtements, petit-déjeuner et nécessaire de beauté, comme il sied à une personne de son rang. Elle se résolut donc à devoir s'en occuper par elle-même, non sans un soupir nostalgique.

Le miroir lui renvoya son image ; l'ombre donnait à ses propres yeux magenta des reflets pourpres. Elle crut voir un léger défaut sur le verre, dans un des coins supérieurs, avant d'y reconnaître un court glyphe lumineux.

— Message ?, murmura-t-elle.

Instantanément, une partie du miroir renvoya l'image de Turlan ; elle sauta en arrière, surprise.

— Turlan ? Qu'est-ce que vous...

— *Lensil*, Daeithil de Lleniel. Si tu reçois ce message avant d'avoir mangé, je te propose de déjeuner avec moi, à la taverne de la bibliothèque.

Un message visuel. Elle connaissait, mais avait toujours du mal à s'y faire. Un plan apparut, indiquant la position de l'endroit. Turlan lui laissa aussi les coordonnées de son communicateur personnel. Elle nota le tout mentalement, oubliant au passage que son propre communicateur avait sans doute fait la synchronisation automatiquement.

En admettant qu'elle ait pu se perdre, à peu près la moitié des personnes croisées s'étaient déclarées volontaires pour l'accompagner. À cette heure de la journée, l'Université était plutôt bondée. Daeithil les en remercia poliment, mais parvint seule à la taverne.

Le bâtiment de la Bibliothèque contrastait fortement d'avec les autres logements alentours : il était plus grand, plus massif, avec ses faux airs de forteresse, et plus décoré. Il était plus ancien, aussi.

Les armes de tous les clans fondateurs d'Eokard, avait-elle lu, étaient représentées dans la grande frise qui courait sur le pourtour du mur extérieur. La planète avait été colonisée il y a quinze mille ans, comme les cinq autres mondes – trois pour les Eyldar, trois pour ceux que l'on appelaient alors « Humains » et qui ensuite prirent pour nom « Atlani » – par ceux qui avaient fui Erdorin et son hiver éternel.

Elle se demanda un instant si elle en reconnaîtrait – plus particulièrement si elle y verrait le sien. Elle se ravisa : le clan Belisandar était parti après ; après tout le monde...

Située dans une des tourelles, la taverne n'en avait que le nom ; c'était une grande salle presque entièrement vitrée, où seuls une poignée de jeunes Eyldar et Atlani mangeaient, buvaient ou discutaient tranquillement. Turlan était assis près d'une fenêtre, sa grande silhouette penchée sur un lutrin de table où reposait un tome conséquent.

— *Lensil*...

— *Lensil*, Daeithil. J'en conclus que tu as eu mon message, mais pas de déjeuner.

— Pas encore.

Turlan adressa trois signes rapides et un sourire à un jeune Atalen à un bout du grand comptoir ; celui-ci acquiesça et disparut en cuisine.

— Ton nom n'est pas courant.

— Pardon ?... Daeithil ne s'attendait pas à ce genre d'entrée en matière. Turlan sourit.

— De Lleniel, n'est-ce pas ? La généalogie est un peu mon sport préféré. Moins dangereux que le *tal-gontalan*, surtout à mon âge.

Elle se souvint vaguement que le *tal-gontalan* était un jeu de balle très pratiqué dans l'espace atalen et eyldarin.

— Euh, oui, enfin, non. Je suppose...

— Je jetterai un coup d'œil sur les registres.

Il ferma son registre, but une gorgée du thé qui reposait devant lui et fit la grimace. Il s'en versa une nouvelle dose, chaude celle-ci. Puis il reprit :

— Mais ce n'est pas ce pour quoi tu es là, n'est-ce pas ? Je ne sais ce que t'a dit notre... amie commune. Il y a ces allées et venues...

Daeithil regarda Turlan sans le voir. À la mention de son nom de famille, elle avait glissé sans s'en rendre compte hors de la réalité, dans des pensées d'un autre âge. Le vieil homme ne s'en était pas aperçu et était parti dans une longue explication.

—... et quand on arrive, rien n’a bougé ! Ah ! Je le saurais, ce sont là où sont les ouvrages les plus précieux...

Un instant elle fut contente qu’il changeât de sujet, même si elle aurait aimé en savoir plus.

—... et tout ça sans que rien ni personne ne remarque sur le moment quoi que ce soit. Enfin, quoi ! Les Archives royales, on n’y rentre pas comme dans des thermes, non ? C’est gardé, et pas qu’un peu. Et je les connais, les gardes : des braves types, gentils mais pas coulants.

Il avala une nouvelle gorgée de thé, regarda sa tasse encore fumante avec un air satisfait, puis continua :

— Je crains qu’il n’y ait de l’Arcane là-dessous. Eh, si je te disais : rien que ces vingt dernières années, combien on en a renvoyé de ces fouineurs... Des vaisseaux entiers vers Copacabana !

— Copacabana ?...

— Oui, vous savez bien, ces petits fouineurs de la Rose de... De quoi déjà ?

— De Mars ?

— Oui, c’est ça. Tu connais ?

— Un peu, oui... L’organisation terrienne qui fait office de Seigneurs d’Arcanes et qui s’est surtout faite connaître pour être des voleurs d’archives. Elle m’en a parlé.

Daeithil n’eut pas besoin de mentionner le nom de son *mentor*, *Hiriel* Galadril, reine légendaire des Eyldar. Au reste, ce n’était pas un nom qu’il était toujours très prudent de mentionner. Ou très judicieux.

Le serveur profita de la pause pour apporter un large plateau : thés et épices, un assortiment de brioches à la cannelle, quelques fruits frais et une galette fumante à côté d’un pot de miel. Les odeurs combinées suffirent à mettre son estomac au bord de la rébellion ouverte, Daeithil entreprit donc de calmer les esprits révolutionnaires.

Ce qui ne l’empêcha pas – car c’était une femme de tête avant d’être une femme d’estomac – de penser que quelque chose ne collait pas dans l’histoire. Elle s’y connaissait suffisamment en Arcanes – que l’on appelait ailleurs « magie » ou « psioniques » ou « ondes ineffables » – pour savoir que ça pou-

vait être pratique pour amuser la galerie, mais qu'il fallait un sacré talent pour arriver à faire disparaître un codex. Elle jeta un œil sur celui posé à côté de Turlan et hocha la tête, entre deux bouchées.

Cette « Rose de Mars » avait une certaine réputation dans l'espace terrien et, même si les Arcanistes de culture atlano-eyldarin avait tendance à les prendre pour des plaisantins – de façon générale, Eylidar et Atlani ne faisaient que peu de cas des Terriens –, Galadril leur accordait un certain crédit. Mais leurs méthodes étaient plus... classiques : ingénierie sociale et cambriole.

Le plus gros de son appétit rassasié, Daeithil reprit :

— Ah ! Puisqu'on invoque les dragons... Elle leur a aussi demandé leur aide. Un de leurs agents devait arriver demain.

Turlan fit la grimace ; Daeithil se doutait bien que ça n'allait pas lui plaire. Elle lui lança son clin d'œil le plus irrésistible.

— Un voleur pour attraper un voleur.



— Salut camarade ! Quoi de neuf ?

— Le groupe n° 3 est rentré. *Niet problem*, mission accomplie.

— Et le vieux ?

— Je crois qu'il se doute de quelque chose. Il a murmuré des imprécations.

— Quel genre ?

— 'Sais pas, camarade, je parle tous les langages de programmation que tu veux, mais pas l'eyldarin.

— Oh... Pas grave, de toute façon c'est bientôt fini. Plus que quelques heures à attendre pour celui-là. Allez, dis à Tiana de prendre le relais et va te coucher !

— *Da* ! Et quand on a fini, à nous la Californie !

...

— Eh, Yuri, en parlant de Californie, viens voir ce que j'ai sur l'écran, là...

— Hé, mais c'est Miss Parti qui vient nous voir ! Ben je crois que je ne vais pas me coucher tout de suite, moi...

Arches et colonnades se multipliaient à perte de vue jusqu'à l'horizon. Pour autant qu'on puisse parler d'horizon dans un espace clos, bien entendu. Entre les colonnes, les rayonnages en bois et en métal s'assemblaient pour former un curieux labyrinthe ; les rares inscriptions sur iceux ne donnaient qu'une référence abstraite.

Daeithil respira l'atmosphère. Quinze mille ans en arrière, elle revit la bibliothèque du domaine royal de Foithanc. L'odeur était la même : un composé de cuir, de bois et de papier végétal, agrémenté d'huiles aromatiques qui servaient à la fois de conservateur pour les ouvrages et de parfum subtil.

— Hmmm... Vous utilisez toujours l'*ysmanca*...

— Pas tout à fait, répondit Turlan. C'est de l'*erysvenka*. Les ingrédients aromatiques sont les mêmes, mais c'est plus efficace, et ça n'a pas la sale habitude de faire des réactions chimiques avec certains

cuirs. On a pas mal d'ouvrages qui sont maintenant irrémédiablement fichus à cause de ce genre de bêtise.

— Oh...

Daeithil revint brutalement à la réalité. Turlan l'avait guidé à travers des kilomètres improbables de galeries, s'enfonçant toujours plus au cœur des fameuses Archives royales d'Eokard.

L'archiviste n'avait pas menti : la sécurité était très stricte. Ils avaient passé au moins trois points de contrôle, au fur et à mesure qu'ils approchaient des lieux d'entreposage que le vieux bibliothécaire avait qualifié de « sensibles » avec un sourire entendu. Le secteur où ils se trouvaient ne recélait pas en lui-même de connaissances interdites, mais de nombreuses archives familiales de la noblesse locale.

D'immenses codex reposaient sur des lutrins massifs et ornementés. De plus petits ouvrages étaient maintenus avec délicatesse dans les rayonnages. Le tout baignait dans une pénombre neutre pour les documents ; Eyldar et, dans une moindre mesure, Atlani avaient des yeux capables de s'adapter à des environnements faiblement éclairés. Au reste, Daeithil n'aurait pas été étonnée d'apprendre que Turlan avait une forte hérédité eyldarin.

— Ici, dit Turlan en désignant une machine complexe, nous avons le répliqueur holographique à très haute définition. Ainsi nous pouvons numériser entièrement un ouvrage, y compris sa reliure et les autres particularités de son support. Il est ensuite disponible pour consultation sur des lutrins virtuels, sans pour autant risquer d'abîmer l'original.

— Ingénieux.

— Mais long et difficile. Nous avons besoin d'experts ès imagerie qui ont aussi une formation d'archiviste pour pouvoir reproduire un ouvrage à la perfection. C'est beaucoup de travail, surtout quand on considère la masse des livres qui restent à numériser.

— Et c'est là qu'ont eu lieu les... événements ?

— Je ne sais pas comment on peut appeler ça. On entend comme des bruits feutrés de déplacement, et quand on vient, il n'y a rien. Et des fois, des objets disparaissent.

Daeithil jeta à la ronde un coup d'œil sur le capharnaüm. Elle imaginait bien que des choses puissent disparaître dans un foutoir pareil.

— Quel genre d'objets ?

— Bah, une de ces petites télévisions terriennes. Tu sais, ces cubes hideux avec un écran microscopique. Sans doute à un de mes assistants, mais ils nient tous en bloc : normalement, c'est interdit. Note bien que je m'en fiche un peu, tant qu'ils travaillent correctement.

Daeithil dut faire un effort mental pour comprendre de quoi il voulait parler. Un récepteur visuel portable. Les Terriens, qui ont le sens de l'humour à défaut d'avoir du sens commun, qualifient de « miniature » ceux qui sont à peine moins grand qu'une besace de chasse.

— Oh, en fait, pendant que j'y pense, il y a un système de garde visuelle dans cette pièce ?, demanda-t-elle.

— Un... ?

Turlan eut un temps d'arrêt, le temps de remettre mentalement les phonèmes employés par Daeithil dans un ordre plus conventionnel. Il reprit :

— Oh, une télésurveillance ! Oui, bien sûr. Je vais demander qu'on te transfère les archives sur le terminal à côté. Tu y seras tranquille, je te l'assure. Je dois aller vaquer à deux-trois tâches matinales. Si tu as besoin de mes services, tu sais comment me contacter.

Après un dernier salut, Turlan disparut derrière les rayonnages.

— *Boljemoi* !... Ça devrait être interdit des filles comme ça !

— Attends, je vais essayer de faire passer la caméra sous le pupitre.

— Non, mais tu as vu ces jambes ?

— Je vois que ça, camarade. Mais si tu arrêtais de me cogner, je pourrais peut-être arriver à programmer la descente...

Daeithil observa longuement le terminal, avec l'air du modéliste qui, affrontant une réplique du *Soleil Royal* en 2 500 pièces, s'aperçoit qu'il a perdu le plan de montage. Elle laissa échapper un soupir et lança les premières commandes. La station étant munie de reconnaissance vocale, elle dut commen

cer par maîtriser son accent et conjurer son eyldarin moderne pour arriver à faire faire ce qu'elle voulait à l'appareil et à son contenu.

Le terminal ne manifesta que brièvement sa mauvaise volonté et bientôt apparurent les premières images des caméras de surveillance. La vue, format œil de bœuf, n'autorisait pas une qualité d'image transcendante. La caméra se mouvait en un balayage lent à travers la pièce.

Elle put bientôt voir le poste de télévision dont Turlan avait parlé. « Hideux » ne faisait que commencer à décrire l'engin. Cubique de partout, sauf l'écran qui était bombé au point d'être quasiment sphérique, l'engin affichait un bon double décimètre cube au compteur. Son apparence catastrophique était renforcée par un jeu de molettes et boutons qui apparaissaient comme autant de protubérances ; on y aurait vissé une manivelle d'écluse que l'aspect général n'en eût pas été sérieusement compromis.

Après quelques engueulades bien senties – quoique parfaitement inefficaces – avec l'interface du terminal, Daeithil put continuer le visionnement des enregistrements. Elle allait passer rapidement sur les quelques heures suivantes lorsqu'elle eut un déclic. Après que la caméra ait balayé un autre secteur de la pièce, elle revint sur le promontoire, près du répliqueur, sur lequel se trouvait l'appareil terrien.

Trouvait, imparfait. Elle n'y était plus.

— Tu enregistres, hein ? Tu enregistres ?

— Mais oui, ça tourne. Pas d'angoisse.

— Ah ! Enfin. La position i-dé-ale, camarade ! La contre-plongée de la mort. Attends un peu qu'elle décroise ses jambes et tu vas pouvoir aligner la bouteille !

— Aligner rien du tout ! C'est toi qui va cracher, Yuri ! Moi je te dis qu'elle en a une. C'est culturel.

— Ha ! Culturel mon... oh attends ! Elle bouge, on va savoir ça tout de...

L'écran montra une pointe d'escarpin arrivant à grande vitesse sur l'objectif. Il y eut un grand noir.

Tiens, j'ai dû toucher un câble ou un boîtier là-dessous , se dit Daeithil. Elle oublia rapidement l'incident et se dirigea tout aussi rapidement vers la pièce annexe. Renonçant à trouver le commutateur de lumière, dont elle n'avait de tout façon pas spécialement besoin (les lumignons de veille des différents appareils suffisaient largement), elle se mit à chercher partout la télévision terrienne.

L'engin n'était pas si petit que ça, mais il semblait s'être volatilisé, sans laisser la moindre trace autre que cette image sur les enregistrements vidéo. Toute à ses considérations, elle faillit ne pas remarquer le bruit de déplacement feutré venant de la pièce qu'elle venait de quitter.

Lentement, doucement, elle dégaina son épée. Dans la pénombre, la lame couleur d'argent laiteux lança des reflets inquiétants sur la peau nacrée de l'Eylwen. Contrôlant le moindre de ses mouvements de manière à faire le moins de bruit possible, Daeithil rejoignit le cabinet. Elle fit le vide en elle, se préparant au combat ; le temps ralentit, une minute pour une seconde, une heure pour une minute. Mais son instinct de combattante lui criait que quelque chose n'allait pas.

— *Boljemoi de boljemoi* ! La panade totale... Yuri, évaluation ?

— À part « c'est la merde », tu veux dire ? Le sous-système de cohésion est aux fraises, la plupart des modules de déplacement appellent au secours et la caméra a morflé !

— Passe sur les senseurs secondaires !

— Génial. Au menu, briques en monochrome...

— Tu as une autre idée, Sakarov ?

— Dites, les hommes, c'est déjà les élections pour que vous fassiez autant de bruit ?

— Euh... Salut, Tiana... On a, euh... un petit problème.

— Qu'est-ce que vous avez fait à mon Kiki ?

Se servant de la lame comme d'un miroir, Daeithil coula un regard dans le cabinet. À première vue, personne.

À mesure qu'elle s'était rapprochée, elle entendit des couinements légers qui lui fit penser à des rongeurs. Ce qui lui parut saugrenu : la première hantise des bibliothécaires était bien d'avoir des bestioles papivores dans le voisinage. Les Archives royales avaient sans doute une batterie de dispositifs contre ce genre de chose. Ou des chats.

À la réflexion, ils étaient aussi censés avoir des mesures anti-fouineurs pique-livres.

Par acquis de conscience, elle s'accroupit et regarda sous la table, repensant d'un coup à ce qu'elle avait touché du pied. Il y avait quelque chose. Comme des asticots qui se tortillaient. Elle alluma brutalement la lumière.

— *Merdski* ! La fille...

— Plan 9 !

— Mon Kiki...

Sur la moquette, une bonne centaine de vers métalliques se trémoussaient d'une façon obscène. Certains comportaient des protubérances, d'autres développaient des sortes de corolles opaques. Le tout n'était pas sans évoquer, effectivement, le tas d'asticots en pleine panique.

Il y eut un instant de flottement lorsque la lumière revint. Puis les asticots foncèrent vers à peu près toutes les ouvertures disponibles. La plupart n'eurent pas le temps de faire beaucoup de chemin : un imposant codex in-folio – cuir précieux, enluminures en or et argent et incrustations de pierres – s'abattit sur eux, propulsé par les bras gracieux, mais vengeurs, d'une Eylwen à la peau nacrée.



— Je suis désolée pour le livre...

Turlan contempla l'ouvrage, désormais orné d'incrustations supplémentaires, quoique peu esthétiques.

— Ce n'est pas grave, c'est la mule.

Il dut sentir qu'elle allait poser la question et continua :

— C'est un ouvrage que l'on a fabriqué avec des restes disparates. On l'emploie pour l'apprentissage des imagiers-archivistes qui utilisent le répliqueur, une compilation des pires difficultés. Il eut un bref rire : Considère ton geste comme l'ajout d'une difficulté supplémentaire.

Le secteur étant envahi par une horde d'enquêteurs de la sécurité, les deux s'étaient rapatriés vers une loge plus calme. Daeithil avait rangé son épée, repris ses esprits. Et du thé, aussi. La tension était retombée.

— Au fait, c'était quoi, ces... vers ?, demanda-t-elle.

— Hmm... je ne suis pas un expert en ce genre de choses, mais je dirais que ça ressemble à des éléments de robotique.

— Une créature technologique ?

Turlan sourit. En cyldarin, les deux expressions étaient similaires.

— Quelque chose comme ça, oui. Mais ne t'inquiètes donc pas, des gens à nous peuvent se charger d'analyser les restes. Ils ne devraient pas tarder à nous en dire plus sur cette construction curieuse. Peut-être un nouveau moyen pour retranscrire les ouvrages, plus discret que le vol pur et simple : il me semble avoir vu quelque chose qui ressemblait à un capteur optique.

Assommée par le reflux d'adrénaline et complètement dépassée par le côté technologique, Daeithil enregistra la dernière expression sous le vocable voisin de « œil artificiel ». Elle acquiesça mollement.

— Oh, au fait..., continua-t-il.

Daeithil regarda le vieil homme, surprise.

— J'ai dit tantôt que ton nom n'était pas commun ? Eh bien en fait ça me disait quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Maintenant je me souviens : la Légende de l'Inithil !

La nouvelle réveilla quelque peu Daeithil. Il y a certaines personnes chez qui l'expression « dresser l'oreille » prend tout de suite une connotation spéciale...

— Oui, je l'ai lue, mais on ne mentionne pas ce nom...

— Ça dépend des éditions. Je suis sûr de l'avoir vu au moins une fois. Ça avait rapport avec un clan secouru par l'Inithil, ou influent à bord. Si tu le souhaites, je peux vérifier.

— Euh, oui... Je veux dire, volontiers, et... si tu pouvais aussi voir pour le nom de Celebrin.

Tout allait un peu vite pour elle ; Daeithil, encore sous le choc, s'efforçait de réfléchir à grande vitesse.

— Quelqu'un de ton clan, hein ? Je vais voir.

— Merci... Turlan.

Elle avait encore du mal à s'habituer à la désuétude des titres. Elle continua :

— As-tu encore besoin de moi pour le moment ?

L'archiviste la regarda un instant avant de répondre :

— Non, non... Va te reposer un moment.

Il ajouta malicieusement, alors que Daeithil se dirigeait vers la sortie :

— Je pense que j'arriverai à te faire retrouver, si jamais j'ai besoin de toi.

Daeithil trouva facilement son chemin vers une terrasse. Elle se sentait un instinct de tournesol et avait besoin d'une urgente cure de soleil. Après dix jours de voyage interstellaire et une nuit quelque peu agitée, les deux heures dans les sous-sols des archives s'étaient avérées de trop. Un banc accueillant dans un océan de verdure lui eut tendu les bras s'il en eût ; elle s'y posa avec un soupir.

Un instant, elle se dit qu'elle avait peut-être passé l'âge de courir après des chimères dans des salles souterraines ou d'affronter des créatures artificielles, fussent-elles technologiques et minuscules, l'épée à la main. À la vérité, le monde avait changé. Radicalement.

Et pas elle.

Daeithil regarda, du haut de son promontoire, Tara Eokardia s'étendre à perte de vue. Dans la plaine, la ville ressemblait à un immense jardin d'où émergeaient quelques tours, ça et là. La plupart des habitations étaient plus ou moins souterraines, avait-elle lu.

Elle avait aussi vu – plus brièvement – Tor-en-Eythelyan, la capitale de la République eyldarin. Plutôt qu'une ville, c'était un curieux amas de villages imbriqués dans un parc au milieu de grands bâtiments officiels noyés dans la végétation tropicale.

Elle avait vu aussi des images d'autres cités de cet espace qu'on appelle la Sphère et dont elle avait du mal à se représenter l'étendue.

Trop de chiffres, trop grands ; à ce niveau, ça ne voulait plus rien dire.

Et elle, dans tout ça ? Elle se rappela soudainement de son communicateur – un bracelet élégant d'or et de cuivre – et, surtout, de la petite pierre qui l'ornait. *Parsivrin*, « livre de cristal » en eyldarin, une pierre qui contenait de nombreuses informations, notamment l'équivalent de lettres de créances établissant officiellement son identité, que Galadril lui avait remise.

Daeithil de Lleniel en résumé, en une poignée de carats... Ce qu'elle était aux yeux de ce monde. Elle appela un écran, chercha ces informations. Un mot se démarquait : *Telandil*.

Toujours mieux que rien, soupira-t-elle en faisant disparaître la carte d'un geste du doigt.

Se relevant lentement, elle prit son courage à deux mains et lança une laborieuse recherche sur le réseau local. Il était temps de faire son retour sur la scène sociale.

— Tu verras, c'est la... couverture – elle pouffa comme une étudiante – idéale.

Quelques mois plus tôt, sur un autre monde, dans un petit domaine en bord de mer, Galadril expliquait à Daeithil que les *Telandili* étaient un peu une guilde, un peu un clan, un peu... autre chose. Ils étaient très secrets, très riches et très respectés – dans l'espace atlano-eyldarin, à tout le moins. Les Terriens avaient plus de mal avec la notion de commerce de faveurs sexuelles, même très haut de

gamme. En cela, Daeithil se dit que les choses avaient peu changé en quinze mille ans sur Terre, mais beaucoup plus dans le reste de l'espace.

— Dae... De... da...

Lorsque Galadril présenta Daeithil à Orithan, l'envoyé des *Telandili* de Dor Eydhel, ce dernier sembla à deux doigts de se jeter à genoux devant elle ou de tomber dans les pommes. Une fois remis de ses émotions – et, par voie de conséquence, quelque peu aviné – il lui raconta la Légende secrète, celle qui reliait la guilde à un ancien culte, réprimé par les autorités d'après-Exil.

Un culte de l'amour et de la fécondité, que Daeithil ne connaissait que trop bien : c'est elle qui l'avait fondé, sur les ruines de l'ancienne religion – morte au moment des grands bouleversements qui causèrent l'Exil. Cela lui confirma que des représentants de son peuple avaient pu quitter Erdorin et rejoindre les nations stellaires. Avec le temps, la coloration religieuse ou mystique était passée de mode ; seuls quelques écoles y faisaient encore référence. Les *Telandili* se concentraient plus sur les arts de l'amour, mais aussi l'étiquette ou les Arcanes dites de l'Éveil, permettant de contrôler les organismes.

— De corps, d'esprit et d'âme, tu es *Telandil*. Bienvenue dans le monde, Daeithil !

Elle passa deux mois dans l'école à laquelle appartenait Orithan. Il ne fut pas très difficile de le convaincre d'intégrer Daeithil ; le laisser l'y intégrer comme simple *Telandil* sans grade particulier et de garder sous silence le retour de la fondatrice fut plus ardu.

Sa formation se fit, d'une part, sous la forme d'une introduction-express aux us et coutumes des multiples cultures atlano-eyldarin et, d'autre part, comme premier pas avant une émancipation complète. Elle constata, non sans un certain plaisir, que si elle n'aimait toujours pas les histoires de protocoles – même fortement allégées par rapport à ses souvenirs de reine –, elle avait gardé une certaine aise à les absorber et à faire semblant.

— *Lensil*, Daeithil De-Lleniel, bienvenue au Domaine des roseaux !

En ce jour, sur Eokard, pour sa première grande sortie dans ce nouveau monde – si excitant et si terrifiant à la fois – elle se décida à aller demander de l'aide à ses nouveaux coreligionnaires.

L'accueil dans le petit domaine au bord d'un des grands lacs circulaires – témoignages d'un lointain passé très tumultueux – y avait été bon. La guilde bénéficiait de la bienveillance de la Couronne – le clan royal d'Eokard – et comptait une petite cinquantaine de membres, plus autant de serviteurs. Des gens agréables et plutôt bien disposés ; Daeithil constata avec plaisir qu'aucune rumeur particulière autour de son entrée au sein des *Telandili* n'était parvenue jusqu'ici. Ou alors elle avait été ignorée.

Elle passa le plus clair de sa journée à discuter avec eux, se permettant de poser un peu toutes les questions qui lui paraissaient stupides et qu'elles n'avaient osé demander à Turlan. Pour la guilde, elle était originaire d'Yrcandor, le petit continent de Dor Eydhel où était sis le domaine de Galadril, repaire notoire de clans traditionalistes et technophobes ; personne ne s'offusqua de ses tournures de phrases surannées et de son incapacité chronique à utiliser le réseau planétaire.

Entre deux amants et entre deux eaux, Daeithil put se faire une assez bonne idée d'à quoi allait ressembler la suite des événements. D'abord, elle avait quelqu'un à accueillir dignement.



Kyoshi Kerensky regarda par le hublot. Ou plutôt, par l'écran qui restituait la vue extérieure. Sa descente sur Eokard était accompagnée par l'imbrication des accords torturés de *House in the Laurels*, une des chansons de *Ghostfinder*, le dernier album de Moonshiner. Le métal symphonique n'était pas exactement son style musical préféré, mais c'est tout ce qu'elle avait trouvé sur le réseau local d'Alenia.

La navette était pour ainsi dire vide : à peine une dizaine de personnes et elle devait être la seule Terrienne. Elle était passablement en retard, aussi : elle avait eu droit à la totale, à la Douane. Certes, venir de Copacabana n'a pas que des avantages : les autorités locales avaient tendance à accorder la nationalité à qui en fait la demande et, de plus, la sécurité des passeports était risible, au point qu'une simple imprimante domestique suffisait à en créer des faux.

Mais c'était surtout son NCC Gauss mod. 19 qui posait problème. Elle avait beau détenir toutes les licences possibles et imaginables pour cet engin, on continuait à la regarder de travers à chaque passage de frontière. Bon, d'accord, c'était un revolver anti-char, mais quand même !

À moins que ce soit sa tenue. Il est vrai que la combinaison *SecondSkin™*, comme son nom l'indique, redéfinissait le concept de « moulant ». Si on ajoutait à cela des détails aussi piquants – littéralement – qu'une panoplie de bijoux implantés dans différentes parties de son anatomie, ainsi que des colliers et bracelets à cadenas et une licence de détective privé, on pouvait mieux comprendre les soudains accès de méfiance de la gent douanière. Ainsi qu'une envie irrésistible de se livrer à une fouille au corps, encore qu'au vu de la tenue, un centimètre de fil dentaire eût été immédiatement visible.

Kyoshi ne s'était jamais arrêtée à ces détails. Ou, pour être plus précis, elle ne s'y arrêtait plus. Au moins, elle n'avait pas mis le harnais en cuir qui accompagnait la combinaison. À contre-cœur, mais elle savait que ça avait plus de chance de choquer un douanier Eylda ou Atalen qu'un emblème de la Dame de fer. Celle qu'on appelait ironiquement « l'Honorable compagnie » était encore considérée comme criminelle dans ces parages et il était difficile de dire ce qui ferait le plus peur aux autochtones : le sadomasochisme à la parisienne ou le mercenariat-piratage à plans débiles.

Le groupe venait d'attaquer *The Verrat*, un grand final instrumental tourmenté, dominé par un improbable duo guitare-violon conjurant des images de chute vers des abysses indicibles. Comme si elle n'attendait que cela, la navette plongea dans la nuit, vers Tara Eokardia.

C'était Lord Rinaldo, un des Maîtres de la Rose de Mars – et accessoirement père adoptif de Kyoshi – qui était venu avec cette affaire, un peu plus d'un mois auparavant.

Kyoshi venait de sortir, disons, d'une mauvaise passe. Sans jeu de mots. Une période d'un an qui lui avait laissé des souvenirs confus, suivi d'un voyage sur Olympus pour régler un problème de secte et de personnalité dissociée.

La sienne. Longue histoire.

Elle invitait peu de gens dans son appartement – qui avait connu quelques transformations surprenantes pendant l'année en question, notamment l'adjonction d'un « donjon » sado-maso équipé en matériel parisien de très haute qualité – mais elle ne pouvait décemment pas refuser l'entrée à son père.

— Papa, je n'ai pas besoin de vacances !

— Laisse-moi finir, veux-tu ? Il s'agit de vacances actives.

— Actives ?

— Notre très honorable correspondante en République eyldarin nous demande d'assister une de ses protégées. Une affaire de vols de livres anciens.

Apparatchik de la Rose de Mars, Lord Rinaldo maniait les euphémismes de la maison comme une langue maternelle. La « très honorable correspondante » n'était autre que la très ancienne, très discrète et très légendaire *Hiriel* Galadril.

L'ironie fit rire Kyoshi :

— Je vois : elle se dit, pourquoi pas demander aux spécialistes du genre ?

— Quelque chose comme ça. Sauf que cette fois-ci, nous n'y sommes pour rien. Il fit apparaître une fenêtre holographique ; Kyoshi activa son communicateur et toucha l'icône de transfert. Rinaldo reprit : Tu as là ton billet pour Tara Eokardia, Lignes atlani et une réservation d'une semaine à la Rose royale.

Kyoshi vérifia les détails.

— On dirait un nom de bordel.

— Ça l'a été, paraît-il, mais c'est maintenant un hôtel de grande tenue. Ah, et une petite allocation de cinquante *mallin* pour tes faux frais.

— Soit cinq mille dollars. *Golden* ! C'est la Rose de Mars qui régale ?

Lord Rinaldo lâcha un bref rire ; l'organisation arcaniste était réputée pour tout un tas de choses, mais pas pour sa débauche de moyens :

— J'ai rajouté un peu de ma poche, sinon tu faisais le voyage en soute. Et voilà ce que notre commanditaire a bien voulu nous communiquer sur sa protégée. Tiens-le bien ou il va s'envoler !

Kyoshi, contempla l'épaisseur ridicule du dossier – papier ; la méfiance de la Rose de Mars pour les archives informatiques était presque aussi légendaire que sa pingrerie. Lord Rinaldo poursuivit :

— La chose curieuse, c'est que personne ne semble connaître son clan. Et en plus, si sa fiche la dit *Telandil*, il est fort probable qu'elle soit aussi Arcaniste.

— Un ancien bordel, une Eylwen *call-girl* de luxe, une Arcaniste... Papa, tu es sûr que ce sont des vacances ou plutôt le Conseil qui a décidé que c'était une enquête dans mon style ?

Lord Rinaldo eut le bon goût de ne pas rire.

Un grand coup de vent, une odeur de sel et d'embruns, un mélange de garrigue et de maquis exotique, et Kyoshi sut qu'elle était arrivée.

Sur n'importe quel starport terrien, son arrivée aurait plutôt coïncidé avec des relents d'hydrocarbure et d'huile sale, une chaleur insupportable ou un froid glacial, et tant de bruit qu'elle en serait devenue sourde en posant un pied sur la piste. Sauf incident, le voyageur ne posait pas le pied sur le tarmac.

Mais là, à quelques années-lumières de toute habitude terrienne, plutôt qu'une vaste étendue de béton, elle voyait une prairie parsemée d'arbustes et de quelques maisons basses. Un discret dallage avait pour elle le double avantage de la guider là où était le bâtiment principal de la piste – qu'elle aurait été autrement incapable de reconnaître – et de lui éviter de faire brusquement et intimement connaissance avec ledit tarmac. Le gazon et les talons-aiguilles se marient somme toute assez mal.

Son communicateur couina brièvement : ses systèmes avaient fait connaissance avec le réseau local et lui ramenaient les informations de l'office du tourisme, une carte locale, une volée de messages à caractère commercial que ses filtres n'avaient pas – encore – reconnus comme tel, un message de bienvenue du Maître-archiviste Turlan Shi-Pliastera, qui l'informait que quelqu'un viendrait la chercher au

starport, plusieurs cartes de la ville et de sa région, la liste des cafés susceptibles de lui fournir son mélange préféré (double *expresso*, deux sucres), la législation sur les armes et la légitime défense, enfin, bref, tout ce qu'une citoyenne de Los Angeles pensait à demander quand elle est officiellement en vacances.

Le temps de trier tout cela, elle se retrouva seule sur la pelouse-tarmac ; les rares autres passagers avaient déjà disparu – où précisément, elle ne saurait le dire. Kyoshi lâcha quelques jurons en argot japonais américain, mais bientôt, un quidam, aux cheveux longs et bouclés, vêtu d'un vaste pantalon et d'une chemise ornée de monogrammes artistiquement entrelacés, dut saisir sa détresse, car il s'approcha d'elle :

— *Lensil*, voyageuse ! Je puis t'aider ?

Un sourire, et son visage devint presque lumineux, encadrant des yeux humains, mais pourtant avec quelque chose d'indicible, d'indescriptible, mais pour tout dire, craquant. Un Atalen, un vrai ! Kyoshi se mit à penser que s'ils étaient tous comme ça, elle allait vraiment passer des vacances ici... et longtemps, de surcroît !

L'atmosphère qui régnait dans le terminal de Tara Eokardia, en ces petites heures de la matinée, était assez similaire à celle que Daeithil avait vécu à son arrivée. Y compris la réaction des rares spectateurs à la vue de celle qui, à ce moment, n'était plus la voyageuse fatiguée par un long transit interstellaire, mais une Eylwen à la beauté superlative et au regard ardent.

Elle avait dépensé pour l'occasion une somme plus apte à figurer dans un budget étatique que sur une facture de tailleur. Ses conceptions de la mode féminine dataient quelque peu, mais ses nouveaux amis s'étaient fait une joie de les rafraîchir – même si elle soupçonnait qu'ils étaient plus intéressés par les retirer que par les essayer. Et si elle avait eu la joie de voir que certains standards ne mouraient jamais, de nouvelles technologies et de nouvelles idées étaient apparues et elle avait décidé de tester.

C'est ainsi qu'elle avait enfilé un pantalon de soie noire et partiellement translucide, décoré d'arabesques à peine plus opaques (les Eyldar l'appelaient « dentelle de nuit »). Sa chemise, en *edisian* – un mélange de coton et de soie – d'un blanc très pur, bénéficiait d'un large décolleté fermé par un treillis de lacets ; elle tombait au-delà des reins, ceints par une large ceinture de cuir reptilien brun-rouge, ornée d'argent et d'acier, à laquelle était attachée son épée, dans son fourreau resplendissant.

Daeithil avait aussi choisi de se laisser tenter par un gilet, formé de lanières tressées en cuir bleu, soie verte et fils d'or, et elle était chaussée de bottines noires et brillantes, à la pointe griffée d'argent. Quelques bijoux discrets complétaient sa tenue : ornements d'oreille en or et rubis, tour de cou sobre en or rouge, une panoplie de bracelets si fins qu'ils n'étaient visibles qu'en groupe. Et, pour finir, à sa chemise, une broche aux armes de sa famille, qu'elle s'était faite faire il y a quelque temps.

Elle s'était habillée pour séduire, et elle put se rendre compte de son efficacité auprès du public alen - tours – principalement les mâles, mais plusieurs regards féminins s'attardèrent également sur elle avec un intérêt appuyé. Là aussi, les choses avaient changé ; elle se souvenait avec une pointe de douleur des réactions à sa relation avec Inithil.

— Inithil... Le nom naquit sur ses lèvres comme d'un souffle.

Au loin, une silhouette de petite taille, aux cheveux blancs marqué de mèches roses, avançait vers elle. Une silhouette qu'elle n'avait pas revue depuis... oh, plus de quinze mille ans.

Elle secoua la tête. Non, ça ne pouvait pas être elle : au moment de... l'accident, Inithil n'était plus la jeune fille de leur première rencontre. Et puis, même au plus fort de sa période provocatrice, elle n'aurait jamais osé porter une tenue pareille.

Daeithil se reprit et compulsa discrètement le petit tirage papier qu'elle avait fait faire. Oui, l'image était de très mauvaise qualité, mais il devait bien s'agir de celle qu'elle attendait. Elle prit une grande respiration et s'avança, brisant d'un coup quelques dizaines de fantasmes dans l'assistance – et en faisant naître à peu près autant.

— Tu es Kyoshi Kerenski, n'est-ce pas ? Mon nom est Daeithil De Lleniel en-Belisandar. Les étoiles brillent sur notre rencontre !

Elle se pencha pour déposer un baiser sur les lèvres de l'arrivante, qui avait un curieux goût chimique pour qui était peu habitué aux cosmétiques terriens, puis poursuivit :

— As-tu fait bon voyage ?

Un an plus tôt, la timide et réservée Kyoshi Kerenski aurait sans doute rougi jusqu'à atteindre des teintes qui auraient saturé tous les écrans de contrôle à un tel premier contact. Ce d'autant plus que, même à l'époque, elle connaissait la signification d'une telle entrée en matière : « Où tu veux, quand tu veux. »

Aujourd'hui, la Terrienne était beaucoup plus délurée, mais elle savait également mieux se contrôler. Ce qui était assez heureux, quand on considérait l'assaut en règle que son système hormonal subissait à l'instant.

Elle n'avait absolument aucun mal à la croire *Telandil* ; elle avait par contre plus de difficulté à imaginer ses tarifs, n'ayant jamais été très douée pour la macro-économie. Dans son esprit, cela devait être quelque part entre l'appartement parisien dans un beau quartier et la moitié du Texas.

— Euh... très bon, merci, répondit Kyoshi en mode automatique.

À vrai dire, elle s'y était copieusement ennuyée, au milieu d'un congrès d'épigraphistes sexagénaires européens monomanes, qui venaient visiter les Archives royales. Mais d'une part, pour des questions de bienséance, ce sont des choses qui ne se disent pas et, d'autre part, elle avait été quelque peu surprise – plus par la vision de son contact en chair et en formes que par la formule de salutation employée.

Histoire d'accentuer encore plus le trouble de la Terrienne, Daeithil contempla la tenue de Kyoshi, allant jusqu'à glisser deux doigts le long de son épaule..

— Étonnant. C'est une forme d'armure ?

Contrôle. Contrôle. Contrôle. Kyoshi rit, un peu nerveusement.

— D'une certaine façon. C'est un peu compliqué.

Daeithil lui rendit son rire, plus par empathie que par compréhension. *Peut-être une de leurs nouvelles religions*, pensa-t-elle, avant de reprendre :

— Tu m'expliqueras. Bon, on y va ?

— Attends, je dois récupérer mes bagages.

L'Eylwen regarda avec effarement la taille de la malle qui accompagnait Kyoshi. À peine plus petite qu'elle ! Heureusement pour la jeune femme, le bagage était muni d'un dispositif antigravité, qui la rendait plus transportable. Comme elle portait aussi un sac à dos informe et une pochette en bandoulière, Daeithil se demandait franchement ce qu'elle pouvait bien embarquer.

— Au fait, tu sais où tu vas dormir ? La question n'était pas si innocente.

— J'ai une réservation à la Rose royale.

Daeithil tenta de cacher sa déception. Kyoshi Kerensky, malgré son jeune âge – moins de trente ans –, n'était pas née de la dernière pluie acide. Son esprit capta l'émotion, aussi fuyante soit-elle. Ce qui n'arrangea pas son propre état.

— Tu sais où sont les taxis ? Ou le métro, le bus... C'est quoi le plus rapide ?

— Le plus rapide, je ne sais pas, mais le plus agréable, c'est la calèche.

— Une... calèche ?

Les yeux de Kyoshi s'illuminèrent comme ceux de son alter-ego, vingt ans plus tôt, devant une pou -
pée de poney.



L'aube pointait à peine lorsque la calèche les déposa dans le quartier dit de la « Cour annexe », un ancien quartier des plaisirs voisin du palais royal et destiné à la noblesse, mais passé de mode depuis la fin de l'*Arlauriëntur*. La Rose royale était une structure très similaire aux autres bâtisses du quartier : deux étages à peine, une architecture simple, mais non sans élégance, entourée de quelques plate-bandes extravagantes.

À peine descendue, Kyoshi eut la surprise de voir une nuée de personnes se saisir de sa malle et de ses autres bagages, l'aider à descendre, lui proposer un petit plateau de fruits coupés en guise de bienvenue et, très accessoirement, lui demander de confirmer sa réservation. Le personnel ne portait pas à proprement parler d'uniforme, mais leurs tenues étaient de coupe traditionnelle et arboraient toutes, discrètement, le monogramme des lieux.

La malle et le sac à dos de Kyoshi prirent place sur un monte-charge, qui disparut dans le sol, pendant que leur hôte – Jaelkar, un élégant Atalen à l'anglais galactique impeccable – la dirigeait vers l'intérieur, Daeithil dans sa foulée.

— Cette dame fait aussi partie de ta suite ?, demanda-t-il à Kyoshi.

Elle se retint très fort de lâcher un « oui ! » retentissant, le genre de réponse qui vient du fond du bas-ventre. Le trajet s'était fait à un train de sénateur et Daeithil, qui s'était installée face à Kyoshi, avait constitué une spectaculaire concurrence au paysage. La Terrienne, qui n'avait pas une grande habitude des Eyldar et un voyage quasi-monacal derrière elle, se retrouvait face à une beauté qui transcendait presque tout ce qu'elle avait pu connaître – et, qui plus est, qui semblait fascinée par sa personne.

Elle se contenta de bafouiller une vague réponse qu'elle espérait négative. Jaelkar hocha la tête et le trio entra.

La salle d'eau qui marquait l'entrée de l'hôtel était largement plus impressionnante que ne le laissait supposer l'extérieur : un bassin en forme de rose stylisée, où le marbre le plus précieux côtoyait des laçages de fibre optique, qui convoaient la lumière de plusieurs torchères situées en hauteur. Kyoshi avait presque l'impression de marcher sur du feu.

— Si vous souhaitez laisser vos vêtements ici, les loges sur le côté servent de vestiaire.

— Euh, ça ira, merci.

Kyoshi savait que la nudité domestique était la norme chez les Eyldar, mais pas du tout chez elle. Elle s'efforça de garder une contenance et poursuivit :

— J'aimerais d'abord voir ma chambre.

Jaelkar les conduisit vers une plateforme, qui donnait sur la cour intérieure du domaine – une bonne vingtaine de mètres en contrebas. Dans les premières lueurs du jour, on pouvait déjà distinguer le petit lac, alimenté par la cascade venue du bassin qu'elles venaient de passer. Autour, un vaste jardin d'où émergeaient quelques petits bassins secondaires, une poignée de pavillons et quelques places dallées.

Kyoshi eut à peine le temps de se remettre de sa surprise que Jaelkar reprit sa marche :

— Par ici, mes Dames !

Presque sans qu'elles ne le remarquent – Daeithil était moins impressionnée que la petite Terrienne –, la plateforme était descendue de deux étages et Jaelkar les conduisit à la chambre. Il passa sa main devant la porte, qui s'ouvrit ; puis, s'effaçant pour laisser passer ses invitées, il appela une fenêtre holographique avec les codes d'ouverture.

— Nous nous sommes permis d'aménager ta chambre selon des standards terriens : porte sécurisée, grand lit, salle de bain annexe, domotique standardisée. Si tu souhaites que cet aménagement soit modifié, le service d'étage est à ta disposition quelle que soit l'heure. Si tu n'as plus besoin de moi, je prends congé.

— Merci, Jaelkar. C'est parfait !

Plus que parfait, songea-t-elle. Le catalogue parlait d'une chambre à peine au-dessus du placard à balais et me voilà dans ce qui serait au minimum une suite junior à Copa !

— C'est à ton goût ?

Kyoshi se rappela soudainement qu'elle avait une invitée. Elle se retourna vers Daeithil :

— Ça ? Tu veux rire ? C'est... immense ! Luxueux ! Splendide ! Trop grand !

Quand on est habituée à certains standards d'habitation japonais, tout est trop grand, pensa-t-elle en se rappelant sa jeunesse dans les quartiers de la diaspora japonaise de Los Angeles.

Daeithil sourit. La chambre était certes belle, mais très impersonnelle, à son avis ; probablement de l'entrée de gamme. Cela dit, le domaine avait l'air d'avoir beaucoup de cachet.

— As-tu déjeuné ?, demanda l'Eylwen ?

Avec une rapidité qui stupéfia Daeithil, Kyoshi s'était familiarisée avec le système domotique, avait conjuré un plan de la Rose royale et avait découvert qu'une des places dallées faisait office de restaurant. Elle reprit son sac et ressortit de la chambre, Daeithil derrière elle, et verrouilla la porte. Elle n'avait jamais pu s'habituer à la pratique eyldarin, qui ignorait le plus souvent l'usage de serrures.

La place était située entre deux petits bassins, inoccupés à cette heure ; elles s'y installèrent, Daeithil commanda deux déjeuners et, quelques minutes plus tard, une table couverte de pots, vases, plats, verres, bouteilles et bocaux divers s'était matérialisée, par l'action d'une demi-douzaine de petites mains – que Kyoshi avait pris pour des clients, certains étant somme toute très peu habillés.

Elle attrapa un broc de ce qui semblait être du café, goûta précautionneusement et s'en servit une rasade généreuse ; après la première tasse, elle sentit une partie de la fatigue se dissiper. Elle interpella Daeithil, qui commençait à empiler une variété inquiétante de victuailles, mélangeant allègrement goûts et textures.

— Bon, explique-moi donc cette histoire de bouquins volés.

Quelques tasses de café et beaucoup de calories, plus tard, Daeithil concluait son récit.

—... et donc Turlan est arrivé avec des gardes, ils ont embarqués ces sortes de... vers bizarres. Il a dit qu'il me rappellerait pour me dire ce qu'il en est.

— Bizarre en effet. En tous cas, je ne pense pas que ce soient des Arcanistes.

— Moi non plus. Eh bien je suis désolée que tu aies fait tout ce chemin pour pas grand-chose : si ce ne sont pas des Arcanistes, nous n'auront sans doute pas besoin de tes services.

Kyoshi se demanda un bref instant si elle ne cherchait pas à se débarrasser d'elle. Ça l'étonnait un peu, ce d'autant plus qu'elle surprit plus d'une fois Daeithil qui la regardait intensément.

— C'est pas sûr.

— Comment ça ?

— Je ne suis pas seulement Arcaniste, mais aussi détective privé.

Daeithil imita l'air interloqué à la perfection. Kyoshi se mordit la lèvre, se rappelant que c'était le genre de métier qui était assez typiquement terrien et tenta de corriger le tir en cherchant un synonyme plus eyldarin :

— Enquêteuse.

— Ah, inquisitrice ?

Un interloquage partout, la balle au centre. Daeithil poursuivit :

— Et je suppose que c'est l'uniforme de ta fonction ?

La remarque eut un effet des plus explosifs : Kyoshi éclata d'un rire tonitruant, ce qui sema un début de panique parmi le personnel et les clients – surtout les moins réveillés. Il lui fallut de longues secondes pour se reprendre. Les nerfs, sans doute. Ou la fatigue.

Elle parvint à reprendre suffisamment de contenance – avec un grand verre d'eau – pour répondre :

— Non, pas du tout. Je peux te poser une question indiscrète à mon tour ?

Daeithil hocha la tête, surprise par la question.

— Comment se fait-il que ton clan soit pour ainsi dire inconnu ? J'ai cru comprendre que tu étais membre de la caste dirigeante, une *Hiriel*.

— Euh... C'est une longue histoire et... plutôt confidentielle.

— Pas de problème.

Kyoshi sortit de sa petite besace un objet cubique, comportant très exactement un seul bouton. Elle le pressa et une bulle semi-opaque se forma autour de leur table, alors qu'une voix synthétique récita :

— *Sphère d'intimité enclenchée. Merci d'avoir choisi NDA Systems.*

Kyoshi sourit à une Eylwen perplexe :

— Confidentialité instantanée. Disponible aussi en capsules...

— Soit.

Elle respira profondément. Puis :

— Je suis la dernière représentante d'un clan qui était très important sur Terre, avant l'Exil. Une famille royale d'une nation prise entre deux feux. Entre deux idéologies qui se livraient une guerre insensée. Chacune des deux factions nous accusaient de soutenir l'autre.

Elle secoua brièvement la tête, comme happé dans son propre souvenir. Elle respira une nouvelle fois avant de reprendre :

— Notre clan a essayé de composer. Quand les glaciations sont arrivées, nous n'avons pas... pu partir avec les autres. Nous avons dû bâtir patiemment notre propre vaisseau. Depuis, notre clan a vécu dans un exil intérieur, sur Yrcandor.

— Le continent de Dor Eydhel réservé aux technophobes ?

— Oui, je crois que c'est comme cela qu'on dit.

— Avant l'Exil ?

— Oui. C'est une période très sensible, dont il vaut mieux ne pas parler en public. C'est pour cela que mon clan est... discret.

Kyoshi sourit.

— Je comprends. Je peux te poser une autre question indiscrète ?

— Encore une ?

— Plus personnelle.

— D'accord.

— Pourquoi tu me regardes aussi bizarrement ?

Imperceptiblement, leurs deux visages s'étaient rapproché. Daeithil eut l'air de soudainement s'en apercevoir et recula de quelques centimètres avec surprise. Elle tenta de commencer une phrase, fit une pause, puis sourit :

— Tu me rappelles quelqu'un. Quelqu'un que j'ai connu et perdu il y a très longtemps.

Un bref instant, Daeithil ouvrit son esprit. Presque instinctivement, l'esprit de Kyoshi se rua dans la brèche pour y trouver... une image. Une jeune Eylwen, qui lui ressemblait beaucoup.

— Wow.

Elle resta un long moment silencieuse. Parmi les télépathes, ce genre de pratique était sérieusement mal vue. Mais l'Eylwen avait délibérément laissé Kyoshi entrer ; elle aurait tout aussi pu lui envoyer l'image mentale. Il y avait des invitations plus subtiles.

Il y eut un long silence. La Terrienne tendit la main vers le générateur. Daeithil posa la sienne dessus.

— Kyoshi, merci.

Son visage n'était qu'à quelques centimètres, l'Eylwen n'eut pas besoin de faire beaucoup d'effort pour déposer un baiser sur ses lèvres. La Terrienne resta un instant interdite, mais ses doigts touchèrent ceux de Daeithil, elle se rappela bien vite qu'elle avait d'ailleurs une seconde main et le baiser se prolongea.



Elles quittèrent ensemble le jardin de l'hôtel. Depuis leur baiser, leurs doigts ne s'étaient pas décroisés.

— Fatiguée ?, demanda l'Eylwen.

— Pas vraiment, et toi ?

— Non plus. Si on allait faire un tour aux bains ?

Eyldar et Atlani partageaient la passion de l'eau et les bains publics étaient souvent de hauts lieux de la vie sociale.

Kyoshi regarda Daeithil et risqua un message télépathique :

****Toi, tu as une idée derrière la tête.****

Elle dut se retenir très fort pour ne pas aller voir laquelle. Elle remercia au passage ses mentors de la Rose de Mars – son père adoptif, plus particulièrement – d'avoir privilégié le contrôle de ses talents sur leur puissance brute ; sans contrôle, un pouvoir d'Arcane pouvait être aussi dangereux pour son utilisateur que pour la cible, elle en savait quelque chose. De toute façon, elle comprit bien vite que Daeithil n'était pas non plus une novice dans ce genre d'art dangereux ; toute tentative d'infiltration pouvait très bien se retourner contre son initiatrice.

L'Eylwen n'eut en guise de réponse qu'un sourire plein de promesse.

Le jour se levait lentement dans les rues de la capitale royale. Les premières lueurs du jour jetaient un éclairage surréaliste aux rues larges et verdoyantes du quartier universitaire et donnaient un aspect fantomatique aux rares silhouettes qui s'y aventuraient.

Certains rentraient complètement cassés d'une bringue inénarrable. D'autres – tout aussi glauques, quoique sans doute pour d'autres raisons – portaient au travail. Un groupe effectuait des exercices sur une pelouse, croisement d'arts martiaux lents et de *stretching*. Quelques rares âmes se contentaient de goûter au charme indicible de l'instant.

Tous purent croiser une étrange Eylwen, sur la peau de laquelle les premiers rayons de l'aurore jouaient pour donner des reflets inattendus, et une Terrienne qui compensait sa petite taille par une tenue vestimentaire et une joaillerie qui l'empêchaient de passer inaperçue.

Daeithil, qui avait auparavant repéré les lieux, conduisit Kyoshi vers une grande bâtisse. « Palais » est un terme plus approprié pour parler de la *Dwillindi*, la Maison des Fleuves. De l'extérieur, on eût dit une immense coupole, ouverte en son centre, d'où surgissaient ça et là quelques excroissances, elles aussi semblables à des coupoles miniatures. Le tout était agrémenté de quelques tours, de jardins suspendus et, couvert de verdure, se fondait dans le grand parc alentours.

Kyoshi et Daeithil entrèrent par un bâtiment de construction plus récente que l'antique bâtisse millénaire, dont la Légende voulait qu'elle fut construite peu après le Premier palais, voire même avant. Kyoshi s'étonna brièvement de ce qu'il n'y ait aucun guichet de paiement à l'entrée. Dans la civilisation atlano-cyldarin, les services publics étaient considérés comme gratuits, et les bains en faisaient partie.

Daeithil l'entraîna vers les vestiaires. Un employé de la maison d'un fort beau gabarit – visiblement d'ascendance eyldarin et atalen, ce que l'on appelait un Ataneylda – leur tendit à chacune une paire de serviettes : une courte pour se laver, une longue pour s'essuyer ; il leur proposa aussi des sels et des huiles, que Daeithil déclina. Kyoshi faillit se laisser tenter, principalement pour pouvoir rester un peu plus longtemps avec le spécimen, mais sa compagne devait vraiment avoir une idée derrière la tête. Elle l'entraîna plus loin.

Les vestiaires étaient à peu près vides. Il y régnait déjà une température plus qu'agréable, puisque prévue pour des gens sans vêtements. Les deux filles entreprirent donc de rentrer dans cette catégorie. Cela prit du temps. Daeithil aurait dit que c'était de la faute de Kyoshi et du caractère compliqué et restrictif de sa tenue, alors que cette dernière aurait prétendu que l'Eylwen avait mis quelque temps pour trouver – et comprendre – le dispositif d'ouverture, ensuite qu'elle avait fait durer la chose. Et personne n'aurait eu tout à fait tort.

Elles déambulèrent dans les couloirs du palais, le long des bassins et rivières artificielles. L'endroit était somptueux : marbres et verdure se donnaient la réplique sur plusieurs niveaux, et les tons ocre et bleu de la décoration se mariaient harmonieusement sous les voûtes millénaires. De larges verrières permettaient de goûter au lever du jour, ajoutant une touche de lumière imprévue à la symphonie visuelle.

Daeithil avait réussi l'exploit de débarrasser Kyoshi d'une bonne partie de sa quincaillerie vestimentaire. Bien que cette dernière ait précédemment prétendu avoir perdu la clé des cadenas, l'Eylwen avait pu dérouiller ses anciens talents et, les serrures n'étant guère plus que symboliques, les bracelets de poignet et de cheville avaient rejoint la combinaison dans le vestiaire. Elle avait néanmoins eu plus

de mal avec le tour de cou ; non que la serrure fût plus complexe, mais Kyoshi mit beaucoup de mauvaise volonté à se le laisser retirer. Il fallut beaucoup de persuasion et de ruse.

Du coup, Kyoshi se sentait plus nue qu'elle ne l'avait jamais été. Marcher ainsi de conserve, au côté de Daeithil, nue elle aussi, était en soi une des expériences les plus sensuelles qu'elle avait vécue.

De plus, elle n'avait pas de talons-aiguilles et, dans un monde où la taille moyenne dépasse le mètre quatre-vingt, elle se sentait réellement minuscule. Combiné à l'âge moyen des – rares, mais quand même – usagers, elle se sentait complètement dominée. La sensation lui était familière, diront les mauvaises langues, mais elle était dans le cas présent différente. Elle était l'enfant, Daeithil était la mère ; Kyoshi se demanda si sa compagne ressentait la même chose.

On le lui eût demandé que l'Eylwen aurait été bien en peine de répondre. Bien sûr, elle avait tendance à voir en Kyoshi sa fille et amante perdue, Inithil. Mais c'était à la limite de l'inconscient. Dans le cas présent, Daeithil se sentait plutôt l'âme d'une initiatrice. Cela lui rappelait d'autres temps, d'autres lieux.

— Tu es bien pressée, lui dit Kyoshi.

Elle s'arrêta, se tourna vers Kyoshi et passa ses bras autour de son cou.

— Oups ! Impatience... Me voila prise en flagrant délit de pulsion terrienne. Elle embrassa brièvement ses doigts et continua mentalement : ***Tu dois être contagieuse.***

Le contact mental se fit plus intime que lors de leur première conversation. La télépathie permettait de redéfinir le terme « intimité » : un contact physique doublé d'un contact mental ne laissait pas grand-chose caché. Mais, au risque de se répéter, ni Kyoshi ni Daeithil n'étaient des novices en matière d'Arcanes, et toutes deux savaient fermer les portes qu'il fallait.

Elles entrèrent dans une grande pièce. Kyoshi savait que les étages supérieurs des thermes eyldarin étaient réservés à des salles de soins et de détente, voire des salons particuliers. Elle se surprit à chercher – sans succès – une caméra. Une vieille habitude.

En fait de caméra, il y avait dans la pièce, éclairée par une impressionnante quantité de bougies colorées, plusieurs éléments méritant qu'on s'y arrête. D'abord, d'épais tapis et moult coussins. Ensuite, une sorte de lit près du sol ; sa forme était curieuse, avec beaucoup d'arrondi, et semblait fort confortable. Deux réchauds à la forme élaborée jetaient des flammes bleues sous de petites vasques à large col. Enfin, un Atalen les attendait.

— Ah, Ljanjas, dit Daeithil. Je vois que tout est prêt.

Il hocha la tête, tout était comme l'Eylwen l'avait demandé la veille. L'éclairage de la salle projetait sur son visage un jeu d'ombre hypnotisant ; les traits de son visage étaient très fins. Il était un peu plus petit que Daeithil ; un corps remarquable, élancé et développé à la fois. Il avait noué ses longs cheveux châtain à l'aide d'une lanière faite de cuir et d'or tressés et ne portait en tout et pour tout qu'un pagne et un simple gilet.

Pour le coup, Kyoshi oublia complètement son sentiment de vulnérabilité et d'infériorité et son système hormonal passa immédiatement en Defcon 1. Les yeux fixés sur le mâle qui se tenait devant elle, elle adressa tout de même un message à Daeithil.

****C'était donc ça, ton idée !****

****Si elle ne te plaît pas, on peut en changer.****

Kyoshi entra dans la pièce et ferma la porte. Elle rattraperait le décalage horaire un autre jour.



Turlan eut beaucoup de mal à joindre Daeithil avant la soirée.

Ce qui l'ennuyait passablement : une rapide enquête avait amené un certain nombre de découvertes. D'une part, l'analyse des vers avaient révélé qu'il s'agissait de micro-robots. L'équivalent soviétique de nano-robots. En résumé : des robots très simples qui, en s'assemblant, pouvaient créer des machines plus complexes. Une technologie en plein essor, mais qui souffrait encore de problèmes de fiabilité.

D'autre part, cette analyse avait aussi signalé la présence d'une substance susceptible de gravement endommager un ouvrage. Cette dernière nouvelle ennuyait beaucoup plus Turlan : il avait pensé avoir affaire à des voleurs, pas des anarchistes. Il devrait probablement en référer au Concile universitaire, ce qui ne l'enthousiasmait guère. Mais il souhaitait avant tout en informer Daeithil.

À la terrasse du Café du Midi – en français dans le texte – Kyoshi se sentait reposée. Il faut dire aussi qu'elle avait dormi une bonne partie de l'après-midi : les Eyldar avaient certes leurs recettes pour soulager la fatigue du corps et de l'âme, mais les agapes matinales avaient été particulièrement animées. Elle se sentait un peu comme après une session intense de *nibondo*, son art martial de prédilection.

Elle jeta un œil sur Daeithil qui, assise à ses côtés contemplait la tasse d'un « express » bien tassé avec une perplexité inversement proportionnelle à la quantité de liquide. La Terrienne ne doutait plus du statut de *Telandil* de sa compagne du moment ; en toute franchise, elle se doutait même qu'elle n'avait pas vraiment dû forcer son talent.

Un vrombissement soudain fit sursauter l'Eylwen, propulsant les restes de café dans les airs – la veste du voisin, traitée contre ce genre d'accidents, n'eut rien, merci pour elle. Elle émit un cri de surprise, qui se transforma rapidement en râles de frustration accompagnés de jurons divers, alors qu'elle tentait de manipuler l'interface de son communicateur :

— Entrailles putrides d'araignées géantes ! Rhâaa ! Je ne me ferai jamais à ces mécaniques infernales...

Kyoshi se saisit de son poignet et, d'autorité, bascula l'écran holographique vers elle. Faisant appel à ses connaissances en eyldarin, elle put commuter le message et passer en mode mains-libres.

— — nous av... —... vert les vers...

C'était la voix de Turlan. Son visage holographique finit par apparaître. À l'envers. En un tournemain, Kyoshi fit pivoter l'écran.

— Ah, enfin !, dit-il. Tu avais des problèmes ?

— Euh, non. Enfin, oui... bon... Turlan, voici Kyoshi Kerenski, elle doit m'aider pour l'enquête.

— Mes respects, mademoiselle Kerenski. Heureux de voir que vous êtes bien arrivée.

— *Lensil*, Maître-archiviste. Je suis en de très bonnes mains.

La formule, prononcée dans un eyldarin très honorable, surprit le vénérable Atalen, qui n'avait pas l'habitude de tant de déférence de la part de Terriens – à moins qu'ils n'aient quelque chose à lui vendre. L'allusion fit sourire Daeithil.

Turlan se reprit rapidement :

— Donc les experts du laboratoire ont fini d'analyser les pièces des... vers.

— Ah, bien, répondit Daeithil. Qu'ont-ils trouvé ?

Sur l'action de Kyoshi, qui avait noté le petit glyphe clignotant dans un coin de l'image, un nouvel écran apparut, montrant une série de diagrammes techniques. Elle passa rapidement les images, réprimant un sifflement d'admiration.

Le Maître-archiviste hésita un instant à lui donner la réponse que le rapport mentionnait, mais se décida pour une version simplifiée.

— Il s'agit d'éléments mécaniques, capables d'assumer à peu près n'importe quelle forme, et contrôlés à distance, via le réseau planétaire. Certains des éléments comportaient un réservoir contenant une moisissure, une espèce salissante, mais peu destructrice, qui...

Kyoshi l'interrompt :

— Une moisiss... Turlan, lorsqu'un livre est attaqué par ce genre de moisissures, vous vous en occupez sur place ?

— Oui, si les dommages sont peu importants. Dans le cas contraire, le département de biologie a un laboratoire spécialisé...

— C'est ça ! Elle hurla presque. La voilà, votre faille ! Turlan, retrouvez-nous à ce laboratoire d'ici dix minutes !

— Donc, les livres sortent des Archives royales pour être acheminés vers ce laboratoire.

Kyoshi et Daeithil avançaient à grandes enjambées – surtout Daeithil, qui discutait toujours avec Turlan via son communicateur, la Terrienne montrant la voie, guidée par la cartographie par réalité virtuelle.

— Oui, mais ils sont transportés sous bonne garde, par un couloir technique souterrain. Il faudrait un commando...

— Et une fois au laboratoire ?, continua Kyoshi.

Turlan hésita.

— Je... dois avouer que ce n'est pas de mon ressort, mais de celui du département de biologie.

Daeithil soupira, et Kyoshi en écho. Le coup classique : le maillon faible.

— Combien de livres sont actuellement dans ce laboratoire, Turlan ?

— Un instant...

Il murmura quelques phrases sèches devant un écran holographique. Une volée de caractères lumineux apparut et l'archiviste pâlit à l'image.

Le groupe déboula dans le calme feutré du département de biologie avec la délicatesse du routier mécontent fonçant avec son camion dans la cuisine d'un restoroute douteux. Il y avait là Turlan, en tête, avec une Eylwen et une Terrienne en retrait, ainsi que quatre miliciens du domaine universitaire pour faire bonne mesure.

Le Maître-archiviste était furieux et il passa sa rage sur quelques sous-fifres, qui furent bien vite convaincus d'aller quérir quelqu'un d'important pour se faire engueuler à leur place.

Ce fut le vice-doyen qui s'y colla. L'homme ressemblait à un professeur raté, bouffi de suffisance et usant de formules ampoulées qui eurent le don d'agacer Daeithil en moins de dix mots.

Imperturbable, il déclara que la sécurité était optimale, que les ouvrages étaient rangés dans une chambre forte, et que les Archives du Vatican, c'était la Salle des Pas Perdus à côté. Il ajouta que, de toute façon, le laboratoire était fermé à cette heure-ci et que si ces messieurs-dames voulaient bien se donner la peine de repasser demain matin, il se ferait un plaisir d'en discuter de manière civilisée.

Turlan le foudroya du regard et on rouvrit le laboratoire. À l'intérieur de la chambre forte, une vingtaine de mauvaises reproductions attendait le groupe. Le vice-doyen s'évanouit lâchement.

On avait évacué le vice-doyen vers des cieux plus hospitaliers et Turlan était parti se coucher avec la tête de ceux qui s'aperçoivent brutalement de l'âge qu'ils ont réellement. Daeithil avait pris soin de le faire accompagner, histoire qu'il n'ait pas l'idée incongrue de laver son honneur avec son propre sang. Elle espérait que ce genre d'attitude ne soit définitivement plus à la mode.

Ayant passé une bonne partie de la journée à cumuler les péchés capitaux de paresse et luxure, Kyoshi et Daeithil se sentaient suffisamment d'attaque pour affronter le problème. Elles se mirent donc au travail, en commençant par éplucher soigneusement les dossiers du personnel du laboratoire. On avait beau être dans un secteur sensible, la détective comprit vite qu'il y avait une certaine différence entre les conceptions terriennes et atalen de ces deux termes. Certaines fiches flirtaient avec le lacunaire.

Quelque peu agacée, elle décida d'employer les grands moyens. Pendant les deux heures suivantes, les banques de données de l'université passèrent un sale moment. Sans être une pirate émérite, ce n'était pas le premier système informatique dans lequel Kyoshi entraît sans autorisation. Celui du département de biologie n'avait sans doute jamais été présenté aux programmes d'intrusion de la fameuse *HackLeod Highland Brigade*, que Kyoshi s'était procurée pendant sa folle jeunesse et qu'elle avait jalousement tenus à jour jusqu'à présent. Les miliciens, qui étaient restés, durent repousser les assauts de trois vagues d'ingénieurs systèmes oscillant entre l'inquiétude et la colère. La garde ne mourut point, mais ne se rendit pas non plus.

Un peu larguée par la débauche de jargonnismes et d'argot américain, Daeithil se rabattit sur ce qu'elle savait faire : vérifier la surveillance. Elle observa néanmoins du coin de l'œil Kyoshi dialoguer avec Rogiero ; elle avait appris que c'était la personnalité – le terme exact étant « ego » – régissant son sys-

tème informatique et Kyoshi interagissait avec cette conscience artificielle comme avec un vieil ami. Il faudrait qu'elle ait une conversation avec Kyoshi sur ce sujet, mais plus tard.

Vers trois heures du matin, alors que Kyoshi s'efforçait d'avaler le liquide que le distributeur automatique du laboratoire avait baptisé avec beaucoup d'humour « café », Rogiero rendit son verdict :

— J'ai ici trois personnes susceptibles d'avoir pu voler les livres et d'avoir une bonne raison pour le faire : Kirian Drimenis est une ancienne étudiante aux Archives, elle en a été renvoyée par Turlan pour indiscipline ; Dominic Mastrantonio, assistant, a pas mal d'arriérés de loyers et quelques dettes ; enfin Velyn Santrasin, assistant, est aussi criblé de dettes.

Daeithil regarda les visages.

— Kyoshi, attend une seconde...

Elle retourna vers le terminal, manipula les commandes, le bloqua par deux fois, puis, après moult jurons qui ne figuraient pas dans les lexiques – pourtant fort complets – de Kyoshi, parvint à faire apparaître une scène des caméras de surveillance, donnant sur le grand hall du département.

La scène, arrêtée, montrait l'assistant, un beau brun qui se la jouait un peu trop *macho man*, en pleine discussion avec une sorte de valkyrie blonde en tailleur strict – de coupe détestable, nota mentalement Kyoshi –, autour du mini-bar de l'entrée. Il sembla même à Daeithil qu'elle lui glissait un petit paquet, ce dont le jeune homme profita pour essayer de l'embrasser. Sans succès...

— Rogiero, demanda Kyoshi, peux-tu récupérer l'image de la fille blonde et la comparer avec les fichiers de l'université, s'il te plaît ?

Il y eut une pause de quelques secondes et la voix synthétique reprit :

— Négatif, pas de correspondance à plus de soixante pour-cent dans les fichiers de l'université.

Kyoshi regarda Daeithil.

— On a peut-être quelque chose, là...

La sonnerie tira Dominic d'un rêve plein de bruit et de fureur, où il sauvait une jeune beauté quelque peu dévêtue d'ignobles malfaisants. La porte s'ouvrit, d'un côté sur une charmante Eylwen aux longs

cheveux dorés et à la peau pâle, de l'autre sur un humain en short, les traits encore chiffonnés par le sommeil et la crinière en pagaille.

Ce dernier considéra son vis-à-vis. Il s'efforça de placer un nom sur le visage, en se disant que s'il l'avait déjà vue et avait oublié son nom, il ne lui restait plus qu'à se faire moine ou à céder aux avances de son voisin de chambrée. Son regard glissa ensuite sur la petite Asiatique en tenue moulante. Il ne s'en souvint pas non plus et, dans son esprit, un mauvais pressentiment commença à pointer, confirmé par la présence des deux miliciens de l'université.

Daeithil s'avança vers lui, le repoussant doucement à l'intérieur d'une main qui se faisait presque carrée. Elle sourit :

— *Lensil*, tu es Dominic Mastrantonio, assistant au laboratoire de restauration des archives. Je te prie d'avoir le bon goût de répondre gentiment à nos questions : tu es plutôt mignon et ça m'ennuierait qu'on t'abîme.

— Comment ça « dernière livraison » ?

La voix au téléphone semblait choquée au dernier degré. On lui aurait dit que Lénine était danseuse au Bolchoï que Vladimir n'aurait pas été plus estomaqué. Il rétorqua donc :

— Désolé, Monsieur A, mais vu comment les choses évoluent, on ne peut plus prendre de risque. La troisième livraison part aujourd'hui, et c'est la dernière.

— Mais ce n'était pas ce qui était prévu !

— Relisez le contrat, Monsieur A ! Clause cinq.

Il y eut un silence. Vlad se prit à penser que A relisait effectivement ledit contrat, mais c'était plus de la réflexion que de la lecture.

La voix reprit :

— Très bien donc. Vous serez payé comme prévu. Au revoir, Camarade !

Camarade... Il manquait pas d'air, l'Excellence ! Car d'après Tatiana, qui avait négocié le contrat, Monsieur A était une grosse huile diplomatique de la Mère Patrie. Enfin, un pied-tendre de l'Ouest...

Quelques instants plus tard, Vladimir rentrait à l'appartement. Le capharnaüm était pire que d'habitude. Il y avait comme une odeur de départ précipité dans l'air.

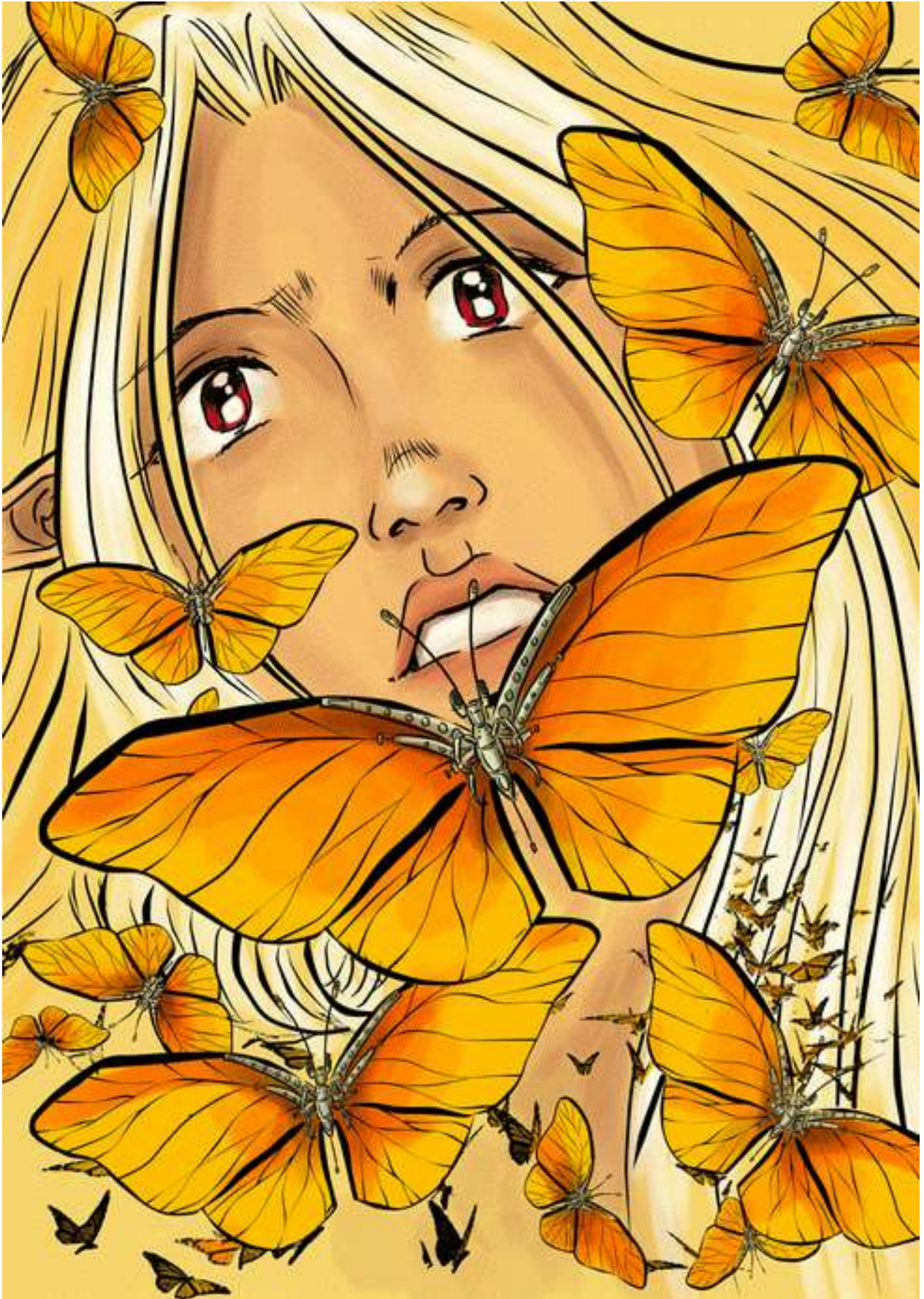
— Alors ?...

— C'est OK, Tiana. Il a piaulé, mais il paiera.

— Bien.

La jeune fille à qui Vlad s'était adressée se releva, époussetant machinalement les plis sévères de son tailleur. Elle reprit :

— C'est pas tout ça, les hommes, mais on plie. Le taxi ne devrait pas tarder.



Dominic avait mis peu de temps avant de se mettre à table. Daeithil et Kyoshi étaient passées en mode gentille fille/méchante fille, pendant que les miliciens se tordaient de rire dans un coin, et l'assistant avait joué poliment le jeu avant de décréter que son honneur était sauf et tout déballer. De toute façon, Kyoshi l'avait quasi-instinctivement sondé, ce qui fait qu'elle connaissait les réponses aux questions avant lui. Daeithil, qui avait remarqué la chose, lui fit les gros yeux.

C'était effectivement lui qui avait accepté de faire sortir les ouvrages de la chambre forte, les remplaçant par des copies. En échange de sa collaboration, la commanditaire lui avait fait miroiter une solide somme en monnaie locale, ajouté de quelques soirées en tête-à-tête – qu'il attendait toujours. Le bellâtre mal réveillé avait de plus donné un nom : Natacha Sulmanskaya. Kyoshi n'avait eu aucun mal à extorquer au réseau universitaire le lieu de villégiature de la demoiselle.

Le bâtiment avait connu des jours meilleurs ; en fait, même le souvenir de ces jours meilleurs avait connu des jours meilleurs. Il s'agissait d'une vieille bâtisse terne, à la limite du quartier étudiant, qui ressemblait à une usine mal reconvertie, dans un style néo-industrialiste terrien. Le système d'information universitaire apprit à Kyoshi que le bâtiment avait été construit il y a près de deux siècles, d'abord comme laboratoire semi-privé pour la Lebanese Petrochemicals, compagnie qui avait depuis coulé en laissant un gouffre financier considérable et ce bâtiment à peine terminé. Ce qui lui confirma que c'était le genre d'immeuble parfait pour monter des opérations semi-légales : plus honnête qu'un squat, mais avec un bon gros flou juridique propre à faciliter l'anonymat et à égarer les autorités locales.

Les miliciens étaient partisans d'attendre des renforts, mais Kyoshi pressentait une urgence et Daeithil était aussi d'avis qu'après tout le tintouin qui avait été fait autour de ces archives, il devenait urgent d'agir. En routière avisée et aguerrie de ce genre d'opération, Kyoshi dépêcha deux des gardes à l'arrière, en laissa un à la porte d'entrée, et embarqua le dernier pour les accompagner jusqu'à l'appartement, Daeithil et elle.

Le plus silencieusement possible, le trio monta l'escalier lépreux qui menait à l'appartement des présumés voleurs de livres. Daeithil avait dégainé son épée, ce qui avait fait sourciller le milicien – qui n'était qu'un étudiant –, et Kyoshi avait préparé son revolver monstrueux, qui l'inquiétait beaucoup plus. Lui-même n'était équipé que d'un fusil neutralisateur, il se sentait un peu petit-bras dans la bagarre.

Ils arrivèrent sur le palier dans le plus parfait silence ; il n'y avait qu'une seule porte, qu'ils regardèrent un moment. Sans doute pour les punir de la fixer aussi intensément, elle s'ouvrit. En face d'eux, quatre jeunes gens, à l'air ahuri et les bras chargés de bagages, les regardèrent.

Tatiana Seremenskova, Yuri Prichkine, Vladimir Borczwicz et Lissenko Vassarienkov avaient fait leurs études ensemble, à l'Académie des Sciences de Leningrad, avant de s'en faire virer pour détournement de matériel. Spécialistes en robotique et programmation et grand amateurs de coups foireux, ils avaient utilisé les ressources de l'université pour des raids sur les réserves de la cantine, puis sur le bar personnel du Recteur, ce qui avait été diversement apprécié. Mais c'est une expérience d'automatisation non-autorisée avec un char lourd, qu'une malencontreuse fausse manœuvre avait envoyé au fond du lac Ladoga, qui avait fini par leur valoir la porte. Depuis, ils s'étaient auto-intitulés les « Leningrad Robot Masters » et traînaient leur savoir-faire et leurs bricolages à base de technologie par militaire soviétique un peu partout dans l'espace terrien.

Mais ça, les deux filles ne l'apprirent que bien plus tard. Sur le moment, elles et leur garde étaient face à quatre individus, engoncés dans les équivalents soviétiques de costumes de ville (polystyrène, coupe aléatoire en retard de vingt ans, faux plis montés d'usine et couleurs douteuses) et porteurs de valises renforcées qui auraient donné du fil à retordre à un rouleau compresseur.

La situation historique ressembla bien vite à un élastique sur lequel on aurait trop tiré : tension extrême, puis rupture. Kyoshi fit un pas en avant et manqua de se prendre la porte dans la figure.

Vexée, elle recula de deux pas et colla une balle dans la serrure.

Le manuel d'utilisation du NCC Gauss mod. 19 est pourtant formel sur ce point : « Ne pas utiliser en intérieur ! »

Le champ magnétique claqua tous les éclairages et une bonne partie du réseau électrique alentours, tandis que les champs de force personnels faisaient de l'auto-allumage. De plus, l'impact de la balle de 20 mm, tirée à 5 000 km/h à bout portant dans une porte en bois massif et ferrures diverses, fit l'effet d'une bombe, tant au niveau structurel de la porte qu'au niveau sonore.

À l'intérieur de l'appartement, c'était une belle panique. Après avoir verrouillé l'entrée, le groupe reflua en désordre vers la sortie de secours, avant de s'apercevoir qu'elle était aussi surveillée. Ce fut à ce moment-là que la porte explosa. La seule à avoir un réflexe sensé dans cette histoire fut Tatiana. Elle ouvrit une de ses malles et lança un bref ordre en slave :

— *Zashchita !*

Kyoshi entra dans l'appartement, revolver au poing et oreilles bourdonnantes. Daeithil la suivit, à moitié sourde. Le vestibule battait tous les records de quelconque, avec une petite touche de décrépi -

tude domestique pour faire original. La porte du fond était fermée et Daeithil craint un instant que Kyoshi ne remette une deuxième couche de bang, histoire que le quartier comprenne qu'elle ne plaisantait pas. Mais contre toute attente, elle se plaqua contre le mur, à côté de la porte.

La détective se concentra, laissant sa conscience vaguer par-delà les obstacles physiques. Elle ne sentit pas de menace immédiate : les quatre semblaient même vouloir filer par ce qui semblait être l'escalier de secours. L'image mentale était floue, mais Kyoshi capta l'idée de fuite précipitée ; l'absence de sentiments de haine ou de vengeance la laissa penser que la porte n'était peut-être pas piégée. Elle l'ouvrit.

Kyoshi et Daeithil virent la pièce principale, là encore d'une banalité affligeante. Au sol se trouvaient comme des débris de métal de petite taille ; plus des éclats, en fait. Daeithil eut à peine le temps de se dire que tout cela lui rappelait quelque chose, les débris de métal commencèrent doucement à s'élever, comme autant de papillons. Un instant fascinées, les deux filles se reprirent et, ensemble, mirent un pied dans la pièce. C'était une mauvaise idée.

L'instant d'après, elles se trouvèrent au cœur d'une nuée métallique. Daeithil, aveuglée et affolée, commença à donner des grands coups d'épée dans le vide. Si les modules volants s'en accommodèrent très bien, le décor apprécia moins. Kyoshi aussi, qui sentit le souffle de la lame un peu trop près de son scalp pour être réellement rassurée. Le garde qui les accompagnait était resté un instant interdit devant le spectacle puis, écoutant son courage plutôt que son cerveau, il se lança dans la nuée dans l'espoir vain d'en sortir Kyoshi, Daeithil, voire les deux. Au total, il fut pris aussi dans la tourmente.

Ils avaient l'impression d'être dans un croisement sauvage entre un kaléidoscope et un mixer. Ils n'y voyaient rien et se cognaient aux uns et aux autres, ainsi qu'aux meubles et aux parois. De plus, sans être à proprement parler aiguisées, les ailes des modules étaient fines et tranchantes et, surtout, elles se moquaient bien des écrans défensifs, lacérant peau et vêtements.

Kyoshi tira deux coups de plus, vers le plafond, plus par dépit que par réel souci d'efficacité, ce qui fit descendre un lustre qui était déjà fort moche avant l'impact et quelques kilos de béton. Elle eut néanmoins la surprise de constater un éclaircissement de la nuée autour d'elle. Elle eut comme un éclair : à tâtons, elle retira le chargeur de son arme et débloqua la sécurité interne. Puis elle appuya sur la gâchette. Une fois, deux fois, trois fois...

À chaque déclenchement, le puissant champ magnétique grillait les petits cerveaux de quelques dizaines de modules ; le garde, qui avait entretemps ramassé une édition dominicale de la *Nova Pravda*,

s'employait à faire la chasse au moustique robotisée, imitée en cela par Daeithil, qui agitait frénétiquement sa blouse.

En quelques minutes, la pièce fut nettoyée. Pendant ce temps, les roboticiens avaient pu neutraliser les miliciens de derrière – principalement en leur faisant choir une de leur valise sur la coloquinte – et s'étaient volatilisés, laissant derrière eux une bonne partie de leur matériel. Alertée par les bruits de guerre civile, les renforts arrivèrent, découvrirent un appartement ravagé et trois personnes ensanglantées dans des vêtements lacérés.

Les explications furent longues et pénibles.



Il fallut bien tout le poids de l'autorité morale de Turlan pour parvenir à tirer Daeithil et Kyoshi des griffes de la milice. Celle-ci, comme l'avait d'ailleurs fort judicieusement fait remarquer un douanier, quelques jours auparavant, n'aimait pas qu'on fasse une reprise des Révoltes mutantes de Copacabana dans sa juridiction. Surtout avec un revolver qui, d'une seule balle, pouvait transformer un de leurs patrouilleurs antigravité en trou dans le sol.

Le *corpus delicti* fut d'ailleurs promptement mis sous séquestre, au grand dam de la Terrienne. Son éducation américaine se rebellait à l'idée de ne plus avoir d'arme : c'était indécent !

Cela dit, Turlan n'affichait pas sa mine des grands jours, ce d'autant plus qu'il avait été tiré du lit après peu d'heures de sommeil et l'ingestion d'un somnifère. Mis à part des tenues en lambeaux et constellées de traînées de sang séché, les deux filles avaient repris une apparence raisonnable : Daeithil avait utilisé ses connaissances arcanistes pour soigner le gros des bobos.

— Récapitulons, commença Kyoshi, alors que le trio marchait dans les rues de la cité étudiante. Nous avons donc une équipe de roboticiens qui introduisent leurs petits engins dans les Archives royales. Ils contaminent – si l'on peut dire – un certain nombre d'ouvrages précieux, pour que ceux-ci soient acheminés vers le laboratoire de restauration. Là, un complice se charge de leur substituer des copies et de les faire sortir.

— Sans doute pour les vendre à des collectionneurs peu scrupuleux, compléta Turlan sur un ton qui aurait filé le cafard à un congrès de clowns.

Daeithil acquiesça silencieusement, puis reprit :

— Ce qui est ennuyeux, c'est qu'on n'ait retrouvé aucun livre.

— Ils les ont sans doute embarqués avec eux, dit Kyoshi.

— Peu de chance, répondit l'Eylwen. Ou alors un ou deux, pas plus. Ce sont de gros ouvrages.

— Alors ils sont sans doute déjà sortis du territoire, soupira Turlan. Nous ne les reverrons sans doute jamais.

Le trio marcha quelques instants en silence.

— Pas sûr, reprit Kyoshi. Je suis à peu près certaine que ces petits voleurs ne savaient pas réellement ce qu'ils prenaient.

Daeithil et Turlan s'arrêtèrent et la regardèrent. Elle reprit :

— Ces livres sont donc rares, chers, lourds ; bref, autant voler une statue monumentale ou une tonne de lingots d'or. Pour écouler ce genre de chose, il faut une filière et je ne pense pas qu'ils puissent en avoir une. Ce qui implique qu'ils avaient sans doute un commanditaire, qui lui sait très bien ce qu'il veut... et dispose de la filière !

Kyoshi pivota théâtralement sur la pointe de ses escarpins et se laissa tomber sur un banc. Elle décocha un sourire en forme de CQFD à ses compagnons de marche.

Après un instant de silence, Turlan reprit l'initiative et la parole :

— Il suffit donc de savoir qui est ce commanditaire. Tu as une idée ?, demanda-t-il à Kyoshi.

— Pas encore, mais on a peut-être pu récupérer quelque chose. 'Sil, tu as réussi à... ?

Daeithil, qui avait eu le temps de s'habituer à cet étrange diminutif, produisit une poignée de cristaux au creux d'une bourse en cuir dans une main, ainsi que quelques cartes-mémoire dans l'autre, avant que Kyoshi n'ait pu terminer sa phrase. À la suggestion de la Terrienne, elle avait profité de ce que leur garde regardait ailleurs pour rafler tout ce qui ressemblait à un stockage de données et avait le sourire du chat qui venait de manger le canari. Kyoshi lui sauta au cou – très littéralement : en passant de la position assise à la position accrochée au cou de Daeithil – et l'embrassa.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous trois à la terrasse du Café du Midi. La matinée était douce et les clients nombreux. Tout en dégustant le café local et quelques pâtisseries, Kyoshi passait en revue les données contenues dans les différents supports de stockage, avec l'aide de Rogiero et l'assistance de modules de traduction en slave unifié et en russe. Les petits taquins poussaient le vice jusqu'à écrire en cyrillique – qui, malgré une idée reçue tenace, n'était pas l'alphabet officiel de la langue slave unifiée, mais une coquetterie de geek.

Pendant ce temps, Daeithil et Turlan semblaient parler bouquins ; Kyoshi n'avait pas assez de cerveaux pour suivre une conversation en eyldarin ancien tout en fouillant des données techniques en plus pur style soviétique.

L'immense majorité des informations concernaient des applications robotiques qui passaient au-dessus de la tête de tout le monde. Ça et là, quelques images repêchées sur des serveurs qualifiés pui-

quement de « pour adultes » – que Kyoshi jugea d’une banalité déprimante – et une volée de poèmes qui perdaient sans doute beaucoup à la traduction.

Elle retrouva néanmoins dans une partition qui servait de mémoire-cache à un système d’information en ligne, une page provenant d’une source peu conventionnelle. Et qui pour tout dire faisait un peu tache au milieu des autres sujets. La page, à l’en-tête officiel de la Confédération européenne, était intitulée « Personnel fédéral ayant rang d’ambassadeur – République coopérative de Düttweiler » ; suivait une bonne centaine de noms.

****Quelque chose ?**** Daeithil avait remarqué la pause de Kyoshi.

****Peut-être... En tout cas, ça mérite d’être approfondi !****

L’Eylwen vit mentalement approcher un raz-de-marée de jargonisme et préféra ne pas insister. Au demeurant, la conversation qu’elle avait avec Turlan était autrement plus importante.

— Oui, disait le vieil archiviste, la Légende de l’*Inithil* – appelée aussi « Légende d’Inithil », d’ailleurs – est intéressante à plusieurs points de vue. D’abord à cause du grand nombre de variantes qui en sont issues, et aussi pour les différents niveaux de lecture possibles.

» D’une part, on peut voir l’*Inithil* comme une des multiples Légendes stellaires, sur des vaisseaux étranges sauvant des voyageurs en perdition. Mais on a aussi l’allusion au clan stellaire qui a vu plus que les autres et qui connaît intimement certains des secrets de l’Univers.

» Mais là où cette Légende va plus loin, c’est dans la manière qu’elle assimile ces deux concepts et qu’elle les lie avec un troisième : celui des Secrets anciens. Ceux qui remontent avant l’Exil.

» Tu sais sans doute à quel point ces sujets sont sensibles – elle acquiesça avec plus d’emphase que nécessaire –, surtout depuis que ces historiens terriens et leurs « méthodes scientifiques » sont venus mettre leur nez dedans. Ça a été de tous temps un sujet sensible, et dans le cas de l’*Inithil*, une source très précise mentionne le fait que ceux du vaisseau, ce clan étrange, possédaient de ces Secrets anciens. Et que, de ce fait, ils étaient en quelque sorte maudits par la connaissance qu’ils en avaient.

» Tu m’avais parlé, je crois, de Celebrin ? Eh bien c’est étrange, parce qu’une légende similaire à celle de l’*Inithil* porte sur un vaisseau appelé le *Celebrin*... C’est une occurrence beaucoup plus rare ; j’ai même cru voir la mention d’un clan Celebrin, qui aurait résidé dans la Frontière, vers Avadi-Arag, je crois. Oui, c’est ça : les anciennes Principautés-unies. Je peux te retrouver les références, note.

Daeithil sembla comme sortir d’une transe :

— Euh... oui, oui... s'il te plaît, Turlan.

Il hocha la tête.

— Avec plaisir, Daeithil. Ce sont des sujets passionnants, des Légendes flamboyantes, et pourtant infiniment tragiques. C'est sans doute pour cela qu'elles sont maintenant peu connues, ce qui est bien dommage car souvent, les narrations sont de qualité exceptionnelle.

Daeithil sourit. *C'est bien ma veine : mon clan et moi sommes devenus des légendes si pathétiques que personne ne se souvient de nous.*



L'homme assis dans un fauteuil de grand style observait la caisse avec un sentiment confus, mais agréable. Appréhension, désir, peur d'être déçu.

La quarantaine, un visage anguleux et racé, rasé de près et les cheveux artistiquement coiffés, il regardait, simplement. Assis, ses longs doigts croisés.

Puis, après un long soupir, il se leva, réajusta machinalement son costume de coupe anglaise. Pour lui, même sans leur régime monarchique, il n'y avait plus guère que les Anglais qui savaient encore faire des costumes ; les Parisiens donnaient dans le décadent, les Piémontais dans le tape-à-l'œil, et la prétendue « scène montante » de Ringstadt était à la confection masculine ce que la sidérurgie était à l'orfèvrerie.

Il ouvrit la caisse avec autant de précautions que s'il manipulait une ogive à antimatière. Ce qu'il y avait à l'intérieur lui avait coûté d'ailleurs à peu près aussi cher.

Le système de communication émit alors un sifflement familier :

— Votre Excellence, la quatorzième session est sur le point de commencer, salle de conférence *Kia-valana...*

Il lâcha un « Entendu » énervé, contempla une dernière fois l'imposant codex soigneusement enveloppé et se dit que ce serait une pièce maîtresse de plus dans sa collection. Décidément, il adorait la civilisation eyldarin !

— Jakob William Erhert Von Aa, diplomate de haut rang de la Confédération européenne. Né et domicilié à Champfèr, République de Düttweiler ; 49 ans, fils d'une famille très riche et très influente au sein du Canton, et de fait modérément influent au niveau du pouvoir fédéral européen. De l'euro-aristocrate pur jus ! Il est à la tête d'une délégation d'une quinzaine d'autres diplomates européens, actuellement sur Brivianë pour une conférence multilatérale sur des traités économiques dont l'énoncé seul me donne mal à la tête.

Dacithil regarda Kyoshi.

— Et alors ?

— Si j'en crois un certain nombre de recoupements de Rogiero, Son Excellence Von Aa s'est déjà signalé dans le passé par une tendance à la kleptomanie. Kaïldien, Fantir, Eridia... et même Copacabana ! Disons que c'est un collectionneur qui ne recule pas devant l'illégalité pour compléter sa bibliothèque.

Un silence tomba sur la tablée. Kyoshi continua :

— Or donc, nous avons un personnage jouissant de l'immunité diplomatique, collectionneur de vieux livres et chapardeur récidiviste à moins d'une année-lumière d'ici, et qui plus est dans le même pays...

— Pas tout à fait, interrompit Turlan, qui avait sa fierté. Entre les deux mondes atlani, c'était une longue histoire, mais avec peu d'amour.

— Mais il n'y a pas de frontière entre Brivianë et Eokard ?

— Non, c'est vrai. Donc il pourrait recevoir les livres et les faire ensuite sortir des Liges sans être inquiété, par la valise diplomatique. Ça se tient, c'est vrai, mais c'est une accusation grave. Nous n'avons pas de preuve...

Daeithil, qui n'avait jusque-là pas desserré les lèvres, comme perdue dans ses pensées, se leva et dit :

— Eh bien nous irons voir sur place. N'est-ce pas Kyoshi ?

Ainsi apostrophée, cette dernière regarda l'Eylwen d'un air bizarre. Elle lança inconsciemment un contact mental et sentit Daeithil tendue. Elle préféra suivre le mouvement.

— OK !

Turlan se leva également.

— Bien, alors si vous le permettez, je vais faire le nécessaire pour que vous puissiez emprunter au plus vite une des navettes. Je vous tiendrai au courant. À plus tard...

Daeithil s'inclina, Kyoshi se leva avec un temps de retard et toutes deux regardèrent l'archiviste s'en aller. Ce fut la Terrienne qui rompit – mentalement – le silence :

****Sil, il faut qu'on parle...****

L'eau était douce, la pénombre apaisante.

Daeithil se relaxa dans l'onde. Il lui semblait qu'elle n'avait pas dormi depuis deux jours, ce qui était une petite exagération : cela ne faisait guère plus de vingt-quatre heures.

Kyoshi arriva à ses côtés. Elle s'agenouilla au bord du bassin, posant entre elle et Daeithil un plateau. Il y avait là une théière, deux tasses et une boîte à épices. La Japonaise servit sans cérémonie – de toute façon, elle n'avait jamais appris : c'était un truc pour jeunes filles de bonne famille – et toutes deux savourèrent le mélange.

Les Eyldar avaient coutume de dire que lorsque les Terriens auront appris la patience, ils auront fait un grand pas vers la Civilisation ; les plus méchants disaient même « un premier pas ». Kyoshi ne voulut pas faire mentir ce bel exemple de sagesse populaire et de condescendance si propre aux Fils des Étoiles autoproclamés.

— Alors, ces légendes ?

Daeithil regarda Kyoshi, comme surprise.

— Ce ne sont pas des légendes. En tous cas pas dans le sens où tu l'entends.

— Oui, oui... je sais comment fonctionnent les Légendes eyldarin.

L'Eylwen soupira.

— Kyoshi, si tu ne me laisses pas parler, tu ne sauras jamais comment se passe cette histoire.

Celebrin était couchée dans son lit. Ce n'était encore qu'une fillette alors. Berangorn et Daeithil étaient en pleine séance du Conseil, mais même avec une horde de Seigneurs noirs aux portes de la ville, ils n'auraient oublié de dire bonne nuit à leur fille.

Elle se tut et regarda sa mère, ses grands yeux pleins d'appréhension et d'attention. Elle n'avait pas envie de dormir et Daeithil sentit que l'histoire de ce soir allait être particulièrement longue...

— Ce que je t'ai dit hier... ce n'était pas exactement la vérité. Mais je ne pouvais pas faire autrement.

— Toujours cette histoire de passé dont on ne parle pas à table ?

Pourquoi à table ? Mais Daeithil comprit la signification.

— Euh, oui. En fait, un peu tout était vrai, sauf en ce qui concerne mon clan sur Yrcandor. La vérité, c'est que j'ai été séparée de ma famille.

Elle hésita un instant avant de reprendre :

— C'était après ce que vous appelez l'Exil. Bien après le début de l'Hiver sans Fin, « le printemps ne reviendra plus... », comme le dit le conte. Nous pensions que ça ne durerait que quelques années, mais nous avons tort.

» L'hiver a duré et duré. Notre royaume était au sud des Terres, mais les glaces sont finalement venues. Inexorablement. Et avec elles un cortège de réfugiés. Les derniers des Ylech, les marginaux, les laissés-pour-compte, tous ceux que l'Ancien ordre avait laissés derrière lui.

» Nous avons dû nous résoudre à quitter Erdorin. Pour toujours.

» Je ne sais pas si tu sais ce que c'est de quitter un monde sur lequel on a vécu toute sa vie. (*Pas vraiment*, pensa Kyoshi, *mais la destruction du Japon est dans toutes les mémoires de la diaspora.*) Nous n'avions pas de choix. Nous avons construit notre propre vaisseau, pour les étoiles. Avec les moyens du bord.

» Je n'ai jamais su ce qui est arrivé précisément. Nous allions partir – ou nous étions déjà partis – quand nous avons heurté quelque chose. Ceux qui ont pu ont abandonné le vaisseau. J'en étais, et j'ai eu la vie sauve. Mais j'ai perdu tous ceux que j'aimais alors.

Le silence pesa sur les deux femmes comme une chape de plomb. Après un instant long comme une seconde ou un Âge, Daeithil reprit :

— Inithil est ma fille.

— Ta fille ?...

Kyoshi avait capté l'image mentale d'un visage qu'elle avait déjà vu auparavant dans l'esprit de Daeithil. Une Eylwen à la peau pâle, aux cheveux blancs et aux yeux carmins. Une image familière...

L'Eylwen eut un instant de gêne, ce qui étonna Kyoshi. Elle reprit :

— Oui, enfin, pas seulement. Et pas tout à fait non plus.

Nombreux sont ceux qui, dans l'espace terrien notamment, fustigent les mœurs des Eyldar. Les amours entre parents et enfants, notamment. Sans être particulièrement prude, Kyoshi fronça les sourcils et le regretta aussitôt. Daeithil perçut le reproche tacite. Comme pour s'excuser, elle ajouta :

— Ce n'était pas très bien vu à l'époque. Même si Inithil n'est que ma fille adoptive.

Elle regarda Kyoshi, lui embrassant le bout des doigts, avant de poursuivre :

— Sur ce point, les choses ont au moins changé en bien ces derniers millénaires...

Inithil effleura son épaule. Elle se retourna pour l'embrasser, mais vit les larmes dans ses yeux.

Ils ont recommencé ?...

La question était rhétorique. Il y avait peu de choses qui puissent faire pleurer Inithil, elle qui avait affronté les hordes de Monteurs d'Araignées, et même un Seigneur noir en personne. Les piques et moqueries de courtisans imbéciles en faisaient partie. Et par voie de conséquence, déclenchaient la fureur de Daeithil.

Elle serra son amante de toujours dans ses bras.

Il faudra bien qu'ils s'y fassent. De toute façon notre amour leur survivra.

— Et Celebrin ? Kyoshi commençait à sentir malgré elle quelques bribes de jalousie envers cette Inithil.

— C'est ma fille aussi. Ma fille naturelle, ajouta-t-elle immédiatement. Que j'ai eu avec Berangorn, mon époux.

— Et tu l'aimes aussi...

— Kyoshi, c'est ma fille !

— Ah, fit la Terrienne avec incrédulité – et aussi passablement de mauvaise foi. Il est vrai qu'elle avait capté certaines images dans l'esprit de Daeithil qui pouvait inciter aux commentaires scabreux.

Daeithil comprit l'allusion. En toute sincérité, elle ne pouvait pas en vouloir à Kyoshi, mais lui adressa tout de même un regard chargé de lourds reproches. Pour la bonne forme.

— C'était son initiation. En tant que grande prêtresse, je ne pouvais pas faire moins que d'être là !

— Grande prêtresse ? De quoi ?...

— Je t'expliquerai plus tard. Daeithil eut brusquement un sourire presque prédateur. Kyoshi s'empressa de changer de sujet.

— Et donc, il y a deux légendes qui portent le même nom que tes enfants...

— Et qui sont, qui plus est, très semblables. Celebrin et Inithil s'entendaient très bien l'une avec l'autre. Et en plus elles se ressemblaient beaucoup.

— Et elles **me** ressemblent aussi beaucoup.

Daeithil se mordit la lèvre. Elle avait un peu honte que cette ressemblance joue une telle part dans son attirance pour la Terrienne.

— Oui. Pour ce qui est de la Légende, c'est peut-être une coïncidence, mais...

Elle laissa sa phrase en suspens, se tourna vers Kyoshi comme pour guetter son approbation. Celle-ci répondit :

— Un ancien ami à moi avait coutume de dire qu'il n'y a pas de coïncidences, mais des conspirations bien cachées. Et à ce propos, laisse-moi deviner : l'affreux ambassadeur venu d'outre-espace a piqué un livre qui parle de la Légende.

Daeithil hocha la tête :

— Deux.

— Bon, alors c'est simple : on va sur Brivianë, on alpague Son Excellence, on lui met son immunité diplomatique là où le soleil ne brille jamais et on le secoue jusqu'à ce qu'il lâche les bouquins, OK ?

Daeithil, un peu débarquée par l'argot de Kyoshi, comprit néanmoins l'essentiel. Elle se hissa pour embrasser les lèvres de la jeune humaine.

Merci Kyoshi...

Elle se laissa redescendre doucement dans le bassin et Kyoshi suivit, poursuivant le baiser, jusqu'au moment où Daeithil attrapa les revers de son *yukata* et l'entraîna avec elle dans l'eau. La Japonaise, trahie par ses propres traditions, cria et se débattit pour la forme.

Ce fut évidemment le moment que choisit Turlan pour les appeler.



Assis sur les marches du Centre de Conférence Tevririel-Ramravajapur de Tara Brivianëa, Turgut Glaçik consulta son agenda électronique et se dit que la vie d'attaché diplomatique était parfois dure. Il avait dû pousser les capacités de la minuscule machine dans ses derniers retranchements pour pouvoir caser tous les rendez-vous des dix jours. Il pourrait peut-être dormir quatre heures cette nuit.

Il mâchouilla son sandwich avec autant d'entrain que s'il s'agissait d'une vieille bouée en forme de canard. Quelque part, ça en avait d'ailleurs un peu le goût. Il avait beaucoup lu sur la cuisine atalen en général et brivianne en particulier, mais ce genre d'agapes était réservé aux huiles, pas aux sans-grades ! D'un pouce rageur, il commuta sur l'ordre du jour pour la conférence du lendemain.

Il regarda un instant sa bouteille de bière – sans alcool ; faut pas déconner avec le Prophète ! Turgut vit qu'elle était fabriquée à Bischofszell, dans la République de Düttweiler. L'Excellence en chef était lui aussi de la « Dütti » et partageait pas mal de points communs avec la bouteille : bel emballage, étiquette dorée, nom renommé, contenu insipide et sans talent. C'était une grenouille mondaine, comme certains – enfin, certaines – étaient des grenouilles de bénitier. Il cherchait à se faire aussi gros que les bœufs qu'il fréquentait, mais en dehors de ses capacités de beau parleur, il n'en connaissait pas une miette en économie interstellaire.

De plus, Turgut avait prêté quelque attention à son curieux manège, avec des communicateurs jetables, des points d'accès publics très fréquentés et le port-franc de Tara Brivianëa. Il se demanda si la rumeur qui faisait de Jakob von Aa un rusé et redoutable trafiquant – de drogues, d'armes, ou même d'esclaves ? – était fondée. Il en conclut alors, d'une part qu'il était très fatigué, d'autre part que la vie d'attaché diplomatique était parfois dure.

Et, comme il était très fatigué, il ne s'aperçut pas qu'il l'avait déjà pensé.

Avec autant de brusquerie que le permettait l'ego microscopique de l'agenda portable, une icône cli-gnota, indiquant un appel vidéo. Turgut avala le bout de pseudo-caoutchouc alimentaire et bascula sur la console de communication, avec l'entrain de quelqu'un pour qui même l'appel impromptu d'un vendeur d'assurances serait une diversion bienvenue.

C'était en fait Colette Panchaud, le secrétaire du Consul :

— Monsieur Glaçik ? La détective a encore appelé. Elle sollicite un rendez-vous urgent avec Son Excellence. Elle a beaucoup insisté...

L'attaché soupira théâtralement. C'était la sixième fois que cette demoiselle Kerensky appelait. Le consulat avait vérifié : elle était effectivement détective, même si, l'administration de Los Angeles (et

celle de la Confédération) étant ce qu'elle était, un flou artistique régnait quand à l'actualité de ce statut. Quoi qu'elle soit, elle était plutôt jolie – pour qui supporte les couleurs de cheveux absurdes et les piercings en ordre de bataille – et de plus têtue. Les quatre premiers appels avaient été passés depuis la navette spatiale Brivianë-Eokard, ce qui laissait entendre que ce n'était pas une plaisanterie.

— Dites à cette demoiselle Kerensky que, si elle est déjà à Tara Brivianëa comme je le pense, je la reverrai – il ouvrit laborieusement une fenêtre secondaire sur son agenda – à 23.15 ce soir.

De l'autre côté de la liaison, il y eut une légère pause, puis un sourire entendu :

— Bien Monsieur Glaçik, je transmettrai.

— C'est ça, et arrêtez de sourire bêtement ! Si vous croyez que j'ai le temps de songer aux galipettes en bossant dix-huit heures par jour... moi !

Il y avait ça, et aussi sa femme : une fliquette chrétienne, championne de tir au pistolet et peu tolérante sur la polygamie.

Le sourire du secrétaire s'évanouit comme une nonne dans un sex-shop. L'image fit de même.

Le rendez-vous était une idée de Daeithil. Enfin, c'était principalement une idée de Turlan, qui leur avait dit d'essayer de ne pas faire de vagues avec cette histoire, afin d'avoir éventuellement une chance de récupérer les bouquins en douceur. L'Eylwen avait interprété ça par « diplomatie ». Kyoshi avait d'autres idées, mais elle s'était finalement rangée aux arguments de Daeithil.

Brivianë n'étant séparé que de quelques mois-lumières d'Eokard, la navette régulière mettait deux jours pour faire le trajet. Inclues quelques solides heures de transfert orbital et autres joyeusetés propres au voyage spatial.

Daeithil avait eu la présence d'esprit de louer une cabine nantie d'une bonne isolation phonique. Ainsi, elle put initier Kyoshi à quelques-uns de ses petits secrets de *telandil*, sans pour autant ameuter tout le vaisseau. La Terrienne mit quelques heures à s'en remettre, après quoi elle fit promettre à Daeithil que la prochaine fois, c'est elle qui l'initierait à ses petits secrets. Ce qui, se dit l'Eylwen après réflexion, n'était pas une idée brillante : les « petits secrets » de Kyoshi tenaient dans une malle d'un mètre cube. Par quelques contaminations mentales, Daeithil avait d'ailleurs eu droit à un échantillon

des fantômes terriens en général, et du modèle Kyoshi Kerensky en particulier. Elle avait connu des batailles moins mouvementées.

Quoi qu'il en soit, la navette put arriver à bon port sans que le pilote ne se demande quelle partie des moteurs pouvait faire un bruit pareil.

Pour changer, il était midi pétante lorsque les deux femmes sortirent du terminal de Tara Briviană. Kyoshi avait récupéré son arme, non sans avoir subi un bref sermon sur l'emploi de ce genre de jouet hors des limites d'une arène de *Vehicular Duelling* (en un mot : NON !).

La mauvaise nouvelle vint de la météo : la ville était construite selon les normes en vigueur pour les capitales planétaires de la civilisation atlano-eyldarin. C'est-à-dire sur l'équateur. Et c'était la saison des pluies... Un vent passablement fort balayait des nappes d'eau sur les structures. De plus, la chaleur était intense et le fort pourcentage d'humidité rendait l'atmosphère difficilement supportable. À vrai dire, un sauna aurait été plus agréable, principalement à cause des habitudes vestimentaires qui y règnent.

Kyoshi avait réservé taxi antigravité, qui les conduisit à l'hôtel où Turlan leur avait réservé une chambre ; ayant oublié d'être idiot et/ou prude, il n'en avait pas réservé deux. À quelques dizaines de mètres au-dessus du sol de la ville, Kyoshi et Daeithil contemplèrent le curieux mélange d'architecture terrienne et d'urbanisme atalen.

Le terminal spatial était sis sur une île qui, autrefois, était restée abandonnée. Aux premiers temps des voyages spatiaux, les vaisseaux avaient un peu tendance à tomber tout seuls ; plus tard, l'habitude resta. Puis les Terriens déboulèrent et décidèrent qu'il ne fallait pas gâcher un terrain aussi bien situé. Au prix où est le mètre carré... Ainsi naquit *Stairway to Heaven*, la ville des affaires.

Un vaste pont autoroutier reliait l'île au continent et à la ville atalen. Daeithil jeta un œil interrogateur sur les énormes annonces holographiques qui, sur les bords de l'autoroute, rappelaient au voyageur que le combat véhiculaire était interdit sur toute la planète. Elle avait vaguement entendu parler de cette coutume terrienne qu'on appelait *Vehicular Duelling* et en avait même vu à la télévision, mais elle avait du mal à faire rentrer cette notion dans son esprit. Le fait qu'on rappelle cette interdiction avec une telle débauche graphique l'inquiéta quelque peu.

La chambre était vaste, mais le personnel collant ; pas vraiment le même style que la Rose royale et probablement pas la même gamme de prix, non plus. Kyoshi distribua à la ronde une poignée de dia-

lin, la petite monnaie locale, ce qui contribua à la dispersion de la foule. Fourbue, elle se laissa tomber littéralement dans les bras de Daeithil, n'ayant pas vu que celle-ci était déjà couchée sur le lit. Sur prise, elle tenta de repousser la jeune Terrienne hors du lit et la fausse manœuvre se prolongea rapidement en simulacre de lutte.

Bien que fatiguée par le voyage, Kyoshi était redoutable à ce petit jeu. En moins de temps qu'il n'en faut à un mercenaire en armure lourde pour avoir une place assise dans le métro, elle se retrouva à califourchon sur le ventre de Daeithil, bloquant les bras de celle-ci avec ses genoux et ses jambes avec ses pieds. Vêtements et cheveux en désordre, la Terrienne profita un instant du spectacle avant d'embrasser son amante. Toutes deux savaient que Daeithil pouvait se libérer en quelques instants – si elle l'avait vraiment voulu.

****Quel est le programme ?**, demanda mentalement Kyoshi.**

****On a encore une bonne partie de la journée, plus la soirée avant le rendez-vous avec le chambellan européen.****, répondit Daeithil en essayant de concentrer ses Arcanes sur la fermeture à glissière de la combinaison de Kyoshi. ****Alors je suggère qu'on se livre à quelques jeux érotiques pendant une heure ou deux...****

****Tant que ça ?**, lança Kyoshi, amusée.**

****Du temps que je trouve comme te débarrasser de ce truc ! Puis on mange un morceau, et après je t'emmène te faire faire une garde-robe décente.****

La jeune Terrienne ne se fit pas prier pour approuver la première partie du programme. Elle commença elle aussi à ôter à sa compagne ses oripeaux superflus, mais demanda :

****C'est quoi, ton idée de la décence ?****

En un coup de rein, la situation bascula et Daeithil chevaucha Kyoshi avec un air de vengeance. Elle tira d'un coup sec et triomphant sur la glissière magnétique de la *SecondSkin*.

****Quelque chose que je ne doive pas attaquer avec une épée !****



Les Terriens réussissant parfois l'exploit d'être encore plus traditionalistes que les Eyldar, ils avaient du mal à s'habituer au fait que les termes « jour » et « nuit » n'ont pour les peuples non-terriens qu'une connotation chronologique. Et n'ont, de fait, qu'un faible impact sur la vie sociale.

Turgut Glaçik était somme toute un Terrien plutôt classique, de ce point de vue. À son avis, la nuit était faite pour dormir. Le fait que les couloirs du centre de conférences tendaient à bourdonner comme une ruche, malgré l'heure avancée de la soirée, le dérangeait dans sa culture d'Européen. Son agenda lui avait rappelé le curieux rendez-vous de 23.15 et il se dépêcha de rejoindre le secteur des bureaux. La délégation européenne avait eu droit à quelques mètres cube d'espace de travail, qui étaient à peu près déserts à cette heure.

L'agenda et son ordinateur se synchronisèrent et Turgut put lire les dernières nouvelles concernant sa mystérieuse visiteuse. Il apprit d'abord qu'elle venait de Copacabana, puis qu'elle était descendue dans un grand hôtel du centre-ville, en compagnie d'une Eylwen, « probablement de la noblesse », concluait le rapport. Fonctionnaire, mais pas complètement crétin non plus, le diplomate additionna rapidement deux et deux, rajouta une pincée de ceci et de cela, et commençait à se faire une petite idée lorsqu'on frappa à la paroi de son bureau.

Kyoshi entra, suivie de Daeithil.

Comme la plupart des individus de type anthropoïde ayant croisé le duo – ou même l'une des deux – l'attaché diplomatique européen se troubla quelque peu à la vue de ces deux beautés pénétrant dans son espace vital. Le citoyen Turgut Glaçik étant somme toute un mâle hétérosexuel biologiquement apte à assurer la survie de l'espèce, il connut donc une certaine gêne.

Quelques raclements de gorge plus tard, ledit citoyen parvint tout de même à énoncer :

— Bonsoir mesdemoiselles, que puis-je faire pour vous ?...

Daeithil s'assit et répondit :

— Nous aimerions vous parler du Seigneur Von Aa.

Kyoshi leva les yeux au ciel. Elle avait beau avoir expliqué vingt fois les arcanes de la haute société européenne à Daeithil – ou tout au moins ce qu'elle en connaissait –, l'Eylwen persistait à coller par-dessus ses propres standards sociaux. Agacée, elle faillit ne pas remarquer le demi-sursaut de leur vis-à-vis. Sans trop réfléchir, son esprit partit à l'assaut de ses pensées superficielles et, en une fraction de seconde, elle avait vu ce qu'elle voulait voir et réprima à peine un sourire.

Le temps était venu de passer à la deuxième partie du plan. Elle transmit rapidement et mentalement le résultat de ses trouvailles à sa compagne.

La confusion de Turgut Glaçik n'avait duré qu'un court instant. Il redevint professionnel et répondit :

— Son Excellence Jakob Von Aa ? C'est le chef de notre délégation. Que lui voulez-vous ?

— Lui parler.

— Hmm... C'est que Son Excellence est un homme très occupé. Vous ne pouvez ignorer qu'en tant que chef de délégation, son emploi du temps est très chargé, et...

— C'est très important.

Kyoshi nota le changement de ton subtil dans la voix de Daeithil. Son attitude aussi s'était modifiée : elle était plus tendue. Cela n'échappa pas non plus à l'employé européen, qui se lissa la moustache d'un geste nerveux, tout en jouant sous son bureau avec le minuscule bouton d'alarme dissimulé dans sa chevalière.

— *Hiriel*... De Lleniel, je crains ne pas pouvoir vous aider si vous ne me donnez pas la raison exacte de votre visite. Je regrette, mais...

Daeithil se leva lentement, mais avec détermination. Ce qui interrompit net le discours de Glaçik.

— Votre ambassadeur a commandité le vol de plusieurs livres de la Bibliothèque royale d'Eokard. Nous souhaitons pouvoir régler cette affaire de manière civilisée, mais si c'est impossible, nous ferons appel à la justice de ce royaume, avec toutes les conséquences que cela comporte.

Debout devant le bureau du sous-diplomate, qui avait reculé, lui et sa chaise, de quelques centimètres sous l'impact du discours, Daeithil avait une stature véritablement royale. Kyoshi s'aperçut qu'elle avait cessé elle-même de respirer depuis quelques secondes.

Il plana sur le minuscule bureau un silence de cathédrale.

Turgut Glaçik attrapa maladroitement le téléphone et bredouilla :

— Je vais voir ce que je peux faire...

De l'autre côté de la paroi, Colette Panchaud se félicita d'être restée si tard pour finir de dicter ses compte-rendus. Elle s'éloigna discrètement et, saisissant son appareil portable, se demanda combien cette information allait lui rapporter...

Pour la première fois de sa vie, Turgut Glaçik fit forte impression.

Sans être particulièrement moche, il portait sa quarantaine avec une indifférence née de ses douze ans de fonctionnariat au Département fédéral des affaires extérieures. Un poste où l'anonymat et la constance dans la moyenne consensuelle faisait souvent plus pour l'avancement personnel que tous les diplômes et les pistons du monde.

Ses rares collègues encore éveillés le virent arriver dans l'hôtel Nova Hilton où s'était installé la délégation, d'une part avec le regard intense de quelqu'un qui savait où il allait et ce qu'il allait faire – ce qui était déjà rare – et d'autre part avec, dans son sillage, deux très belles jeunes femmes. Ce qui l'était bien plus.

Arrivé dans le hall, il infléchit sa course d'exactly quarante-six degrés tribord pour foncer vers une femme à la peau noire, coiffée d'une brosse très courte et vêtue d'un tailleur qui aurait paru strict s'il eût été plus fantaisiste.

— Madame Turandau, je dois voir immédiatement Son Excellence Von Aa, dit-il d'un ton péremptoire.

Son interlocutrice en parut étonnée, car elle l'était :

— Monsieur Glaçik, mais... que signifie tout ce remue-ménage ? Avez-vous vu l'heure qu'il est, et...

— C'est *très* important...

Kyoshi réprima de nouveau un sourire en remarquant que l'attaché venait d'adopter exactement le même ton que Dacithil l'avait fait sur lui un quart d'heure auparavant. Cela eut d'ailleurs son effet, puisque la femme répondit :

— Je n'en doute pas, mais il va vous falloir attendre : Son Excellence a été appelé de toute urgence il y a quelques minutes. Je ne sais trop pour quelle raison, d'ailleurs. Un coup de fil privé, semble-t-il.

Sans doute encore ces imbéciles de la délégation texane, qui... Elle regarda par la fenêtre et rajouta :
Tiens, c'est probablement sa limousine qui part, là-bas...

Kyoshi lâcha un épouvantable juron, qui ne choqua aucun membre dans l'assistance, personne ne parlant l'argot japonais de Los Angeles. Elle alpaga Daeithil par le bras et la tracta d'autorité vers la sortie.

****Le salopard, il se barre !****

****Kyoshi ?****

****L'Ambassadeur. Quelqu'un l'a prévenu. Il s'enfuit. Probablement avec les bouquins...****

Les deux se ruèrent au-dehors, pour voir les feux arrière de la limousine se fondre dans la nuit. Daeithil imita Kyoshi dans le registre des gros mots incompréhensibles ; elle n'avait pas toujours été reine. Plus pratiquement, la Terrienne scrutait l'horizon à la recherche d'un véhicule.

Elle nota le coursier qui montait les marches de l'hôtel.

Dans sa limousine, Jakob Von Aa fulminait sérieusement. C'était la deuxième fois en deux ans qu'on lui cassait sa cabane. Bien sûr, ce genre de petites combines n'ont qu'un temps, et il faut savoir prendre du recul pour éviter qu'on vous y oblige – derrière des barreaux, par exemple. Mais tout de même : il commençait à se demander s'il n'était pas maudit. Qui sait, peut-être bien que certaines des légendes sur ces ouvrages étaient vraies...

Foutaises ! Il n'était pas un de ces esprits superstitieux, comme ces vieux archivistes Eyldar ou Atlani, qui colportaient des légendes comme s'il s'agissait de nouvelles du jour. Ou ces notables parisiens, prêts à croire n'importe quelle hypothèse crypto-mystique, aussi invraisemblable soit-elle, pourvu qu'elle ait été validée au préalable par une de leurs autorités morales auto-proclamées. Non. Jakob Von Aa était un esprit cartésien, nourri aux Lumières et à la Raison. Il croyait en la science, pas en l'invisible.

La vérité, c'était qu'il détestait être contrarié. Et là, il était très contrarié.

Le voyant d'appel du chauffeur clignota. *Quoi encore ?* Il ne manquerait plus qu'ils soient pris dans un bouchon. Il aurait dû prendre la Volturno, seulement le chauffeur de la limousine antigravité était de sortie aujourd'hui. Il poussa rageusement le commutateur.

— Qu'y a-t-il, Gottfried ?

— Je crois que nous sommes suivis, Monsieur...

Génial ! Jakob Von Aa se passa théâtralement la main sur la figure avant de demander :

— La police ?

— Je ne crois pas, Monsieur.

Il fit basculer l'image, et l'ambassadeur put voir deux jeunes filles, montées sur une *gravbike* à l'allure peu assurée, zigzagant dans le trafic à quelques voitures de la limousine.



Tu es sûre que tu sais piloter ce truc ?, demanda une Daeithil absolument pas rassurée.

T'inquiètes pas, je maîtrise la situation !

En ce qui concerne les communications télépathiques, Daeithil possédait un certain kilométrage. Elle savait donc que les non-réponses étaient le meilleur moyen de mentir sans que ça ne se voie trop. Elle se douta qu'elle était donc en présence de ce que Kyoshi appelait une « feinte à dix cruzados ». Ce qui ne la rassura pas.

Il y avait de quoi ne pas être rassurée ! Leur véhicule, que Kyoshi appelait *gravbike* et qui était une sorte de monoplace à peine plus grand qu'un cheval et muni d'un dispositif antigravité, était lancée à une vitesse peu raisonnable sur la grande autoroute qui menait à *Stairway to Heaven*. Même à minuit, le trafic était plus que conséquent, et composé de véhicules dont la taille oscillait, du point de vue de l'Eylwen, entre « très grand » et « cyclopéen ».

Et pour tout dire, Kyoshi n'en menait guère plus large ; elle faisait presque plus d'efforts pour que ça ne se voit pas que pour maîtriser le monstre. Ses compétences en matière de pilotage se limitaient à la version roulante, pas à l'antigravité. Elle avait déjà fait joujou avec une *gravbike*, principalement parce que Rogiero – l'original, pas l'ego de son ordinateur – en avait eu une, un temps. Une moto, c'est déjà casse-gueule, mais si on rajoute un troisième degré de liberté, c'est à la limite du gérable.

Quoi qu'il en soit, ainsi motorisé, le duo infernal gagnait du terrain sur la limousine et, malgré de nombreuses tentatives, n'avait pas encore été embouti par un *hovertruck* taquin et/ou inattentif.

Et qu'est-ce qu'on fait quand on le rattrape ?

Kyoshi dut s'avouer qu'elle n'avait pas encore réfléchi à la question. La suite des événements lui accorda un répit : la limousine déboîta brutalement vers les files intérieures, tout en gagnant de la vitesse. Soit l'Excellence avait décidé de se presser, soit elles étaient repérées ; Kyoshi supposa la seconde solution plus vraisemblable.

L'autoroute venait de s'engager sur le gigantesque pont menant à l'île et au terminal spatial. Kyoshi prit sèchement de l'altitude, arrachant un cri à Daeithil, qui resserra son étreinte autour de la taille de sa compagne. Ignorant les hurlements hystériques des systèmes de trafic, elle décrocha des couloirs aériens et, filant au-dessus des flots, donna des gaz pour arriver à la hauteur de leur objectif.

Tiens les commandes !*, ordonna Kyoshi à Daeithil.

Quoi ? Mais tu es dingue ! Je ne sais pas piloter ce truc, moi !

****Contente-toi de les tenir et de ne pas bouger, j'en ai pour trois secondes.****

Daeithil s'exécuta en s'abstenant de lui dire qu'elle avait une assez bonne expérience des catastrophes qui peuvent se passer en trois secondes. Elle attrapa les commandes de l'engin et, s'efforçant de penser à autre chose, bloqua ses bras.

L'Alphanne ramena son sac à main par-devant elle et en extirpa son revolver. La limousine était propulsée par un moteur électrique classique, elle visa donc l'avant, entre la roue et l'habitacle.

La première balle fit exploser quelques centimètres cube de béton. La seconde frappa la limousine exactement à l'endroit voulu par Kyoshi. Le véhicule décrivit une légère embardée et poursuivit sa route comme si de rien n'était. Kyoshi n'eut cependant pas le temps d'en être vexée, car un torse humanoïde apparut d'une trappe au-dessus de la place passager et, l'instant d'après une volée de torpilles guidées par laser encadrèrent leur *gravbike*.

Les deux filles hurlèrent de concert. Kyoshi s'empara derechef des commandes, écrasant au passage les doigts de Daeithil, et fit plonger la moto antigravité au ras de la mer.

****Bon, et maintenant ?**** Il y avait un soupçon de reproche – quasi-maternel – dans la voix mentale de l'Eylwen.

****Je ne pouvais pas prévoir qu'il avait un tel blindage, ce truc ! Il n'y a guère que les Soviétiques ou les mafieux qui protègent leur voiture avec un blindage de char d'assaut.****

****Ce n'est pas ce que je t'ai demandé.****

****Euh oui... je ne sais pas. On peut tenter un autre passage ?****

****Pour qu'ils nous touchent, cette fois-ci ? Merci bien ! J'ai une autre idée.****

Elle l'exposa. Kyoshi se dit que, soit elle était déjà cinglée avant, soit elle avait appris depuis.

Benito scrutait le parapet avec ses lunettes à amplificateur de lumière. Dans son oreillette, la voix de l'ambassadeur s'impatientait.

— Alors vous les avez eues ?

— Négatif, je ne les ai pas touchées. Elles se sont peut-être écrasées toutes seules...

— Négatif !, répondit Gottfried, le chauffeur. J'ai encore leur écho sur le trafic ; elles nous dépassent...

Benito rigola :

— Elles ne vont quand même pas tenter de faire un rempart de leur corps ?

— Si c'était le cas, interrompit Von Aa, vous ne vous arrêtez pas, compris ? Elles ont tiré les premières, nous sommes en état de légitime défense.

— Bien reçu, Monsieur.

Le garde du corps soupira. C'était légalement très discutable, mais il avait appris à ne pas discuter, d'une part avec ses supérieurs, d'autre part avec des gens qui se trimbalent avec une arme antichar dans leur sac à main.

Une centaine de mètres plus loin, il vit brusquement la *gravbike* surgir de sous le pont. Il régla rapidement le zoom de ses lunettes et put voir distinctement la passagère faire un mouvement rapide avec ce qui semblait être une épée, au moment où elles passaient à côté d'un des lampadaires de l'autoroute. Il y eut un bref éclair.

Benito comprit, mais refusa une demi-seconde de l'admettre. Il cria, mais il était trop tard.

Gottfried était chauffeur pour la Confédération depuis près de vingt-cinq ans. Il avait servi auprès d'huiles militaires de la Force d'interposition sur Trian, ainsi que pour des dignitaires locaux en Russie et en Ukraine, et même pour l'Ambassadeur européen au Texas. C'est dire s'il avait une certaine connaissance de son métier et des facéties routières potentielles. Toutefois, le coup du lampadaire, on ne le lui avait jamais fait, si bien que c'est plus par surprise que par manque de professionnalisme qu'il freina.

Le long poteau de métal s'abattit pile en travers du capot de la voiture, enfonçant le pare-brise sans le casser et surtout brisant net une des roues. La limousine s'arrêta dans un fracas de métal tordu, de plastique comprimé, de mécanique torturée et de pneumatiques à l'agonie. Derrière elle, le trafic s'égaya dans tous les sens, ajoutant à la confusion.

Kyoshi posa tant bien que mal la *gravbike* au milieu du chaos ambiant. Un *hovertruck* s'était encastré dans le parapet de béton et plusieurs autres véhicules avaient tapé dedans. Une camionnette de pri -
meurs avait éparpillé son chargement de fruits et légumes sur la chaussée. Les klaxons s'étaient blo -
qués, des gens s'engueulaient ; *comme à la maison*, songea-t-elle...

Daeithil se retint d'embrasser la terre ferme, mais elle y pensa très fort. Elle se contenta de suivre Kyoshi, qui slalomait au milieu du bordel ambiant en direction de la limousine. Cette dernière gisait comme un cachalot échoué, le bout de lampadaire fiché dans son capot tel un harpon géant.

Kyoshi s'avança, arme à la main, mais Daeithil l'attrapa par le col de sa veste et la retira rapidement en arrière. Les deux torpilles qui lui étaient destinées s'abîmèrent dans la carcasse de l' *hovertruck*, qui n'en était plus à ça près.

L'Eylwen porta la main à un étui à l'arrière de sa ceinture et se rappela la manipulation qu'elle s'était efforcé de mémoriser alors qu'elle était encore en Yrcandor. Les systèmes nanotechnologiques re -
prirent vie et son arc se décompacta en une seconde, sous les yeux ébahis de Kyoshi. Elle avait tou -
jours eu beaucoup de mal à utiliser les lance-dragons, les couleuvrines portables qui équipaient la plu -
part des forces de son royaume ; l'arc avait toujours été une arme bien plus familière.

Elle se saisit d'un petit tube, qui se déploya également pour former une flèche, l'encocha et, bondis -
sant par-dessus le capot de la voiture derrière laquelle elles s'étaient abritées, expédia le projectile droit dans la vitre derrière laquelle le garde du corps venait de tirer. Ce dernier fut d'ailleurs fort sur -
pris de voir le trait traverser à moitié la paroi blindée.

Le chauffeur venait également de sortir un *Short Torpedolaser Gun* (STLG pour les intimes) et, par une des meurtrières du véhicule, ouvrit le feu à son tour.

L'échange dura une bonne vingtaine de secondes, sans autre conséquence qu'une destruction massive du décor. Malgré son lampadaire incrusté dans la carrosserie, la limousine était blindée comme un bunker et Kyoshi ne tarda pas à se retrouver à court de balles. Quant à Daeithil, elle avait elle aussi réussi à transformer une portière en hérisson, mais sans grand effet pour le garde du corps caché derrière.

C'est à ce moment-là que la police se décida à intervenir.

Un transporteur antigravité massif se mit à vomir une douzaine de combattants en armure d'assaut, tout en noyant la scène sous la lumière crue de plusieurs projecteurs puissants. L'aspect visuel était renforcé par une volée d'injonctions diffusées par deux systèmes audio et quelques beuglophones en

conflits les uns avec les autres. Une meute d'uniformes envahit la zone, braquant tout le monde avec plein d'attributs à caractère agressif. Kyoshi crut reconnaître des armes d'assaut à énergie, du genre à être capable de vaporiser une vache.

'Sil, je crois qu'on devrait peut-être poser les armes...

Jakob von Aa sortit de la limousine. Il était d'une humeur massacrate mais, ayant de l'éducation, il ne le montra pas. Le transporteur, qui était frappé aux armes de la Milice de Tara Briviană, se posa à quelques mètres de la carcasse du véhicule européen. Sa porte latérale, d'où avaient surgi une partie de la troupe, était ouverte et une silhouette féminine en descendit sans attendre que le véhicule soit complètement stabilisé au sol.

Il s'approcha nonchalamment de la silhouette, sortant entre le pouce et l'index sa carte d'identification :

— Je suis l'Ambassadeur Jakob von Aa, de la Confédér...

— Ex-ambassadeur ! Je sais.

Elle sortit aussi une carte, à l'air plus méchant, et se présenta :

— Inspecteur Virjnal Lambrasil, d'Interpol, détachée auprès de la Milice urbaine de Tara Briviană. Jakob von Aa, vous êtes en état d'arrestation pour vol et recel, association de malfaiteur, commandite de vol, abus de fonctions, et quelques babioles du même tonneau.

Le diplomate européen eut soudainement l'air très bête dans son smoking. Il finit par fermer la bouche, avaler sa salive et affirmer péremptoirement :

— En tant que diplomate, je suis couvert par l'immunité diplomatique, et de fait...

L'inspecteur Lambrasil abordant un sourire de plus en plus large, il s'interrompit et demanda :

— J'ai dit quelque chose de drôle ?...

Elle fit apparaître un document holographique à en-tête de la Confédération européenne.

— Visiblement, vos supérieurs en ont eu assez de vos conneries. Votre immunité diplomatique a été révoquée. D'où le « ex-ambassadeur » de tout à l'heure.

Elle laissa von Aa en tête-à-tête avec sa disgrâce et ordonna l'embarquement général et massif de tout le monde.



La nuit fut longue, les explications encore plus. Et compliquées, aussi.

Après avoir épuisé tous les sous-fifres, Kyoshi et Daeithil aboutirent devant l'inspecteur Lambrassil. Demie-Eylwen élevée dans le contexte multiculturel des Cités-franches d'Eridia, elle avait l'avantage de connaître un peu toutes les cultures de l'espace connu – et l'inconvénient de n'être crédible pour aucune.

— Résumons-nous...

Kyoshi soupira :

— Ça ne fera jamais que le douzième résumé de la nuit.

— Et il y en aura encore autant si vous m'interrompez, Miss Kerensky !

Le ton était cassant. Deux regards se croisèrent et il y eut soudainement une dose malsaine d'électricité statique dans l'air. Daeithil interrompit le duel au sommet en récitant d'une voix lasse :

— Nous avons été engagées par le Maître-archiviste Turlan Shi-Pliastera, de la Bibliothèque royale d'Eokard, pour retrouver des ouvrages volés dans cette même bibliothèque. Notre enquête nous a mené vers un groupe de roboticiens terriens et, de là, à leur commanditaire : un diplomate du nom de Jakob von Aa.

Un instant, la tension se focalisa sur l'Eylwen, mais elle retomba très vite.

— Un peu lapidaire, commenta Virjnal Lambrassil, mais exact. J'ai vérifié vos références, elles sont authentiques. Le Maître-archiviste s'est porté garant pour vous. Je suppose que je dois porter la tentative d'arrestation d'une limousine blindée à coup de revolver anti-véhiculaire sur le compte d'un excès d'enthousiasme ?

Kyoshi s'abîma dans la contemplation de ses escarpins. Son arme avait soigneusement été emballée dans un sac plastique, étiqueté « Pièce à conviction no. 268 » et figurait en bonne place sur le bureau de l'inspectrice. Avec l'épée de Daeithil d'ailleurs.

— Bon, continua-t-elle, je n'ai pas grand-chose contre vous, sinon l'utilisation de ce genre d'artillerie en dehors des zones prescrites. Compte-tenu du fait que vous avez contribué à l'arrestation de von Aa, je suis prête à passer l'éponge. Par contre, j'ai ici une note du gouvernement planétaire, qui aimerait bien que votre séjour à Tara Brivianëa soit le plus court possible.

Elle posa le document devant le duo. Un horaire des navettes interstellaires y était joint. Le message était clair.

— C'était quoi ce soupir ?

Kyoshi était adossée à une table face à un des grands écrans panoramiques du petit salon privatif que le personnel du paquebot stellaire leur avait gentiment réservé. Elles étaient déjà dans le terminal orbital, très en avance pour l'embarquement, mais la milice avait quelque peu insisté.

L'image montrait un panorama de la planète en dessous. La vue était splendide, mais elle avait le regard dans le vide. Daeithil leva la tête de l'immense codex, dont elle avait obtenu la garde après une longue bataille procédurière avec la police locale. Elle utilisait la haute table comme un lutrin improvisé. Moins habituée par ce genre de vue, elle resta un moment à contempler le spectacle.

À moitié caché par la planète, l'impressionnant chantier de l'ascenseur orbital était visible, mis en valeur par les systèmes de réalité augmentée. Ce genre de gadget avait été très à la mode vers la fin de l'*Arlauriëntur*, mais quasiment tous avaient été détruits pendant la Révolution, ou plus prosaïquement jamais terminés faute de crédits : une telle structure était abominablement chère et faisait appel à une technologie complexe et, souvent, capricieuse. Depuis quelques années, la bonne santé économique entraînant des poussées mégalomanes, les projets refleurissaient. Au demeurant, la structure avait son avantage économique certain : les vaisseaux pouvaient rester en orbite, leur contenu étant chargé et déchargé via l'ascenseur. Il faudrait néanmoins encore quelques années pour que celui-ci soit en état de fonctionner ; le commentaire annonçant une inauguration pour 2301.

— Rien...

Daeithil eut un petit rire. **Pas à moi, Kyoshi Kerensky...**

Je n'aime pas me faire expulser d'une planète.

Elle capta une image fugace. **Ça n'aurait pas aussi un rapport avec ce jeune vendeur de tatouages et de bijoux, euh... spéciaux ?**

La boutique était située juste à côté de leur hôtel et Kyoshi avait failli les mettre en retard, le soir. Rien que l'évocation des bijoux en question fit frissonner l'Eylwen.

— Oui, enfin, aussi. Je crois que j'ai besoin de vacances... Jalouse ?

Daeithil feint de s'étonner de la remarque :

— Si tu avais voulu te le garder pour toi toute seule, j'aurais probablement été jalouse, oui !

Elles rirent. Daeithil tourna une page.

Kyoshi se rendit compte immédiatement que quelque chose n'allait pas. Le rire s'était interrompu trop brutalement et le silence qui le suivait était trop lourd. Elle se retourna. Elle vit sa compagne, quasi-immobile. Un reste d'éducation religieuse lui fit penser à la femme de Loth, transformée en statue de sel pour avoir regardé la destruction de Sodome et Gomorrhe. Seules ses lèvres bougeaient, épelant silencieusement le texte.

— Non.

Kyoshi déglutit. L'ambiance était lourde, affreusement lourde. Elle avait sur ses lèvres le goût de la tragédie. Comme le jour où on lui avait appris la mort de Rogiero, ou celle de sa mère. Elle attendit de longues minutes avant d'oser s'approcher du livre. Il était ouvert sur une double page.

Le visage de l'Eylwen la déshabilla jusqu'à son âme. Ce n'était qu'un dessin, mais le réalisme était tel que le premier réflexe de Kyoshi fut un mouvement de recul. Elle se rappela un rêve passé. Un rêve de Daeithil, dans lequel elle était entrée, comme par effraction...

Mais l'Eylwen du dessin n'était pas la jeune fille du rêve. Ou, pour être plus précis, ce n'était plus elle. Il y avait dans l'ovale du visage et dans l'intensité du regard la maturité qui, dit-on, vient aux Eyldar après quelques millénaires.

La légende de l'image disait, en caractères eyldarin particulièrement travaillés, « Inithil Eylwen Lleniel Canadean ». À la gauche du portrait, la lettrine menait au texte. Kyoshi se mit à déchiffrer les paragraphes, difficilement. Le langage était douloureusement ancien pour ses connaissances en eyldarin conversationnel. Arrivée à la dernière ligne de la page, elle lut :

— Ainsi fut détruit l'*Inithil* et ainsi disparut sa Dame et ses secrets...

— Non !

Plus que les mots, c'est le ton tranchant des paroles qui firent se retourner Kyoshi. Daeithil s'était retournée ; ses yeux étaient rougis par les larmes qui coulaient encore sur son visage, surlignant

l'étrange tatouage à demi-effacé autour de son œil droit. L'Arcaniste ne put que remarquer l'aura de détermination qui émanait de sa compagne.

— Non, Inithil n'est pas morte.

— Daeithil, je...

Kyoshi courut vers l'Eylwen, la soutenant. Elle voulait la consoler, lui dire sa peine, mais le message revint, comme un leitmotiv. Mental, cette fois-là :

****Non, Inithil n'est pas morte. Je le sais, Kyoshi. Ne me demande pas comment ; je ne peux pas te l'expliquer. Mais je sais qu'elle vit, quelque part...****

Kyoshi fit son possible pour porter Daeithil, au seuil de l'inconscience, jusqu'à une rangée de fauteuils. Elle l'y déposa ; L'Eylwen ne protesta même pas et elle ne tarda guère à dormir profondément.

Mais au fond d'elle-même, Kyoshi Kerenski savait que les paroles de Daeithil n'étaient pas seulement un délire causé par le chagrin. Lorsque son esprit avait touché celui de l'Eylwen, elle avait senti comme un lien mystique, tendu vers... Vers quoi au juste ? Un lien plus fort que tout ce qu'elle n'avait jamais ressenti – même avec son alter-ego psychique, Bastet.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil, face au livre. Regarda celle que, malgré tout elle avait du mal à considérer comme une rivale.

— Je crois qu'on n'a pas fini d'entendre parler de toi, Inithil...

Livre deuxième : Copacabana

Chapitre 1



— Tu ronfles !

— Non, toi tu ronfles !

La discussion qui se déroulait devant un douanier flegmatique avait commencé un peu avant l'atterrissage de la navette orbitale qui débarquait sa cargaison de passagers sur le starport de Copacabana. Pour être plus exact, elle avait commencé un peu plus d'un mois auparavant, après la première nuit que Kyoshi et Daeithil avaient passée ensemble.

Pour être très exact, c'était après la troisième nuit : elles avaient somme toute très peu dormi au cours des deux premières.

Elijah Sasso Wallander travaillait depuis plus de quinze ans pour la Douane de Copa – pas la version *glamour* du contre-espionnage, mais la division qui s'occupait plus prosaïquement du contrôle des passeports. Autant dire que les querelles d'amoureux, quel que soit le sexe, le genre ou le nombre d'iceux, il en avait vu passer un certain nombre ; celle opposant une Eylwen – traditionaliste, à en juger par sa tenue – et une Humaine, probablement alphanne, à l'accoutrement excentrique dans le style BDSM chic, était parmi les plus pittoresques. Il regrettait presque de ne pas avoir de pop-corn.

Les autres passagers étaient moins enthousiastes et commencèrent à manifester une certaine forme de mécontentement. Comme la perspective de se faire lapider à coups de valises à roulettes ne l'enchantait guère, l'agent Wallander choisit de lâcher un bref raclement de gorge, considérablement amplifié par le système audio de sa cabine.

Kyoshi et Daeithil, interrompues au milieu d'un argument qui concernait l'usage de certains matériaux dans la confection de certains accessoires – une variante originale de la querelle des Anciens et des Modernes – regardèrent de concert l'officier avec un regard qui évoquait celui de la fragile biche contemplant l'arrivée imminente d'un train routier automatique lancé à pleine vitesse.

Celui-ci leur décocha un sourire beaucoup trop large pour être honnête :

— Tout est en règle, bienvenue à Copacabana !

Le portillon automatique s'ouvrit dans une débauche de messages en plusieurs langues et de lumières vertes.

— N'empêche que tu ronfles !

L'arrivée de Arko M'Kraal dans le parking du *Santos Dumont Terminal* fit un certain bruit. Certains bruits, plutôt. Pluriel.

Il y avait déjà le vrombissement du moteur à combustion interne, alimenté à l'hydrogène et sérieusement bricolé par son pilote dans le but d'y ajouter une quantité déraisonnable de puissance.

Puis le brinquebatement d'une carrosserie renforcée et d'un certain nombre d'objets métalliques entreposés dans des caches plus ou moins discrètes, au moment où le véhicule passait sur des ralentisseurs qui ne le ralentissaient pas vraiment.

S'ajoutant à ce tintamarre mécanique, la sono de bord diffusait, à l'attention de tout le quartier, de l'électro-stoner européenne, genre musical se mariant assez mal avec les scies ethnopop diffusées par les radios de ses confrères.

Pour ne rien arranger, le pilote reprenait refrains et solos avec un enthousiasme qui contrastait violemment avec ses réelles capacités artistiques. Il avait eu une nuit difficile et le fait de devoir se lever et aller travailler avant midi l'avait mis dans une humeur grumeleuse. Les riffs de Hell Highway avaient sur lui une tendance apaisante, même si tout le monde sur son sillage avait depuis des envies de meurtre.

Si les habitués commençaient à connaître Arko et son abominable limousine – même selon des standards de Copacabana – les intermittents s'écartèrent à grande vitesse. Il faut aussi dire qu'Arko est un Rowaan, c'est-à-dire cent trente kilos de mauvaise humeur surmontée d'une tête de mastiff et une réputation de chourineur patenté. Les habitants de Copacabana ont beau se targuer d'être parmi les plus xénophiles de l'espace connu, il y a des atavismes persistants.

Miguel Angel était un habitué, c'est pourquoi il n'hésita pas avant d'engager son percolateur mobile en direction d'Arko pour lui proposer son habituel café-zombie (double *espresso* allongé avec un nuage de lait, une grosse cuillère de caramel et une lampée de rhum) :

— ¡Hola hombre !

Arko alpagua le gobelet et le vida d'un trait. Il y eut un long tremblement de sa carcasse, le temps de la chaleur du café se dissipe et que le rhum fasse son effet ; Miguel Angel connaissait ses clients et la lampée avait été prévue en conséquence.

Finalement, le Rowaan claqua sa langue – Miguel Angel crut presque voir un nuage de vapeur sortir de la gueule – et tapota sa carte de paiement sur la borne du vendeur ; la lumière et la petite clochette habituelle confirmèrent la transaction.

— Merci, mec. J'en avais b'soin.

Le *barrista* hocha la tête.

— J'ai vu. Lendemain de veille ?

— Fin de vacances imprévues, surtout. Milord avait b'soin d'un chauffeur.

— Ah, j'ignorais que Sa Seigneurie avait quitté la ville.

— Pas lui : sa fille. Et une VIP.

Miguel Angel considéra le Rowaan, qui arborait son habituelle chemise à fleurs qui aurait donné des complexes à toute la colonie polynésienne de la ville.

— Elle ne va pas être déçue du voyage, la VIP !, ricana-t-il.

Beau joueur, il laissa Arko l'atteindre avec le gobelet vide.

Cela faisait un certain temps que Daeithil n'était pas revenue sur Terre. Genre, douze mille ans. Certes, de son point de vue, elle n'avait quitté la planète que quelques années auparavant, mais l'intervalle ayant été passé en animation suspendue, on ne pouvait pas dire que ça comptait.

Il est d'ailleurs heureux qu'elle ait eu le temps de s'accoutumer à cette nouvelle époque, faite de navires stellaires, de générateurs de lévitation, de villes tentaculaires dans lesquelles on aurait pu héberger la totalité de la population de son ancien royaume et de lances-dragons tirant de la lumière concentrée.

Mais pas grand-chose n'aurait pu la préparer à affronter la Ville libre de Copacabana ! Et surtout pas le grand type à tête de molosse – littéralement – qui répondait au nom de « Taxi » et qui, à la demande de Kyoshi embarquait leurs malles dans une sorte de vaste carriole bariolée, d'où s'échappait une série de sons dont il était difficile de distinguer s'il s'agissait de bruits mécaniques, de musique tribale ou de lamentations spectrales.

— Papa nous a loué une villa sur les hauts de Leblon, dit Kyoshi, qui considérait la scène avec détachement. On devrait y être dans une petite heure, si le trafic n'est pas trop dingue.

— Euh, oui.

Visiblement, l'Eylwen avait compris à peu près un mot sur trois, en comptant les articles et les conjonctions. Kyoshi soupira et expliqua :

— Une heure de route, mais il y a beaucoup de monde sur cette route.

Daeithil hocha la tête. Elle commençait à afficher un sérieux cas de choc culturel : entre les odeurs de combustion de biocarburant, la foule bigarrée et les publicités holographiques où le criard le disputait au vulgaire – sans même parler de la température tropicale – son entendement saturait doucement.

Elle monta dans la carriole, eut à peine le temps de s'étonner des banquettes en vrai-faux cuir rouge passé, avant que l'engin ne démarre. Elle qui avait déjà eu du mal à s'habituer aux véhicules volants, elle se retrouvait à expérimenter le trafic automobile à la terrienne. Et surtout le style de conduite à la Rowaan (Kyoshi lui avait expliqué que c'était le terme en usage pour désigner ce type d'humains ; elle avait pensé un temps à « loup-garou »).

Ledit Rowaan ne s'appelait pas vraiment Taxi, mais Arko M'Kraal, si on en croyait la licence affichée dans le véhicule, laquelle arborait un portrait susceptible de guérir le hoquet d'un paladin. « Taxi » était sa fonction, une sorte de cocher de calèche.

Au-delà de sa physionomie, Arko s'avéra quelqu'un d'affable. Un peu trop, peut-être : il n'hésitait pas à se retourner pour tailler le bout de gras avec Kyoshi, pendant que leur engin filait à toute allure sur une large route encombrée d'autres véhicules aux évolutions aléatoires. Kyoshi, quand elle ne répondait pas au dit Arko dans un sabir mélangeant deux ou trois dialectes, était occupée à lire un grand document en papier au format déraisonnable, que Daeithil comprit comme étant une gazette locale – dont une grande partie des sujets semblait concerner les mœurs des dirigeants ; comment quelqu'un pouvait s'intéresser à cela ?

L'effort sociable aurait été louable, s'il n'impliquait pas un intérêt réduit pour ce qui se passait sur la route. Aux yeux de l'Eylwen, le paysage – consistant principalement en des grands bâtiments de pierre fort peu accueillants – défilait beaucoup trop vite, d'une part, et de façon beaucoup trop saccadée d'autre part. Leur pilote semblait ne connaître que de deux réglages de vitesse : « à fond » et « planter les freins » – avec des variantes stylistiques consistant à passer la tête par la fenêtre pour hurler ce qui ressemblait fort à des commentaires désobligeants envers l'hérédité de ses camarades de route.

Daeithil aurait bien fermé les yeux, mais, dans le même temps, elle trouvait le spectacle irrésistiblement attirant. Kyoshi utilisa plus tard l'expression « catastrophe ferroviaire au ralenti » ; après recherche, elle ne put qu'approuver. Et puis cette ville terrienne, qui à la fois lui rappelait des souvenirs anciens et apparaissait comme des plus exotiques, la fascinait.

Après un temps incalculable, le véhicule quitta la grande route pour des chemins plus sinueux, serpentant entre des très petits domaines, agglutinés les uns aux autres à flanc de colline, avant de s'arrêter devant un portail discret taillé dans un mur d'enceinte conséquent. Si Daeithil accueillit avec une bienveillance qui confinait à la ferveur la fin de leur trajet, Kyoshi semblait juste un peu soulagée.

Arko débarrassa les malles du coffre de leur véhicule :

— Et voilà, mesdames, vous v'là rendues ! Chouette mesure, soit dit en passant...

— Merci. Je te dois combien ?

— Lord Rinaldo a déjà payé, donc tout est nickel en c'qui me concerne.

— Cool. Alors à une prochaine !

Kyoshi activa l'antigravité de sa malle et se dirigea vers le portail, quand Daeithil intervint :

— Attends !

Tous deux se tournèrent vers l'Eylwen :

— Nous aurons certainement besoin d'un cocher ces prochains jours. As-tu d'autres engagements ou pourrions-nous louer tes services ?

Il y eut un temps de flottement, mi-décryptage du langage archaïque de l'Eylwen, mi-réflexion sur la proposition en elle-même.

— OK, finit par répondre le Rowaan. J'dois juste aller prendre quelques bricoles chez moi.

Il remonta dans la voiture. Kyoshi se pencha à travers la vitre.

— Sérieux ?

— Sérieux. Lord Rinaldo avait prévu un truc comme ça, j'me suis libéré. Tout baigne.

L'engin repartit dans un concerto pour klaxon polyphonique, au grand dam de Daeithil – et de tout le voisinage.

La limousine antigravité aux lignes élégantes s'arrêta à côté du petit jet transorbital qui venait de s'imobiliser. Eileen MacIntyre regarda l'homme élégant descendre de la passerelle et ouvrit la porte.

— Bonsoir, Excellence ! Avez-vous fait un bon voyage ?

— À l'ambassade !

Élégant, mais de mauvais poil, ce soir. Compréhensible, compte-tenu des circonstances. Eileen n'avait pas été l'assistante personnelle de Jakob von Aa pendant six ans sans apprendre à connaître son patron. Elle fit signe à l'escorte conséquente et remonta dans la limousine, à la suite du diplomate.



La villa avait un charme certain, principalement par sa vue impressionnante sur la baie de Copacaba - na dans le soleil couchant. Pour le reste, Daeithil n'était pas particulièrement enthousiaste : une architecture faite de lignes droites, quelques poutres apparentes qui n'étaient probablement pas en bois, un ameublement sans âme ; même la piscine ressemblait à un bassin industriel rempli d'une eau aux arômes chimiques. La propriété avait été conçue par un maniaque du béton et ne comptait, en guise de verdure, qu'une microscopique pelouse que le manque d'entretien faisait ressembler à une pelisse de vieux lion mort. Elle soupira.

Tu n'as pas l'air convaincue...

Kyoshi s'installa à ses côtés, sur le balcon. La température n'encourageant pas à l'abondance vestimenta -
mentaire, l'Eylwen, avait abandonné la plupart de ses vêtements pour ne garder qu'une simple che -
mise légère – Kyoshi l'avait prévenue que les voisins auraient probablement une objection à ce qu'elle se balade complètement nue.

L'humaine avait elle choisi un justaucorps spectaculairement échancré, appelé « maillot de bain », qui révélait plus de son anatomie qu'elle n'en cachait, accompagnée d'un grand chapeau et de mules à ta -
lons hauts. L'idée qu'on puisse porter des vêtements pour le bain stupéfiait l'Eylwen, mais comprit rapidement que, socialement, la nudité était un fort tabou chez les Terriens. Cela dit, elle se demanda un instant comment quelqu'un pouvait penser qu'une telle tenue pourrait être moins provocante que son absence.

Je ne le suis pas. Tout ça me paraît si... artificiel.

Désolée, c'est tout ce que papa a pu nous trouver ; c'est un peu la haute saison, tu sais.

Daeithil ne savait pas ce que « haute saison » pouvait bien vouloir dire, mais elle acquiesça. Kyoshi l'enlaça par la taille, posant sa tête sur son épaule – en se hissant sur la pointe des pieds. Elle avait bien une idée assez précise de comment dissiper la mélancolie de sa compagne, mais elle fut inter -
rompue, presque simultanément, par le vrombissement d'un de ses bracelets – son communicateur – et par une sorte de gong à quatre tons légèrement discordant qui servait de sonnette à la porte princi -
pale.

Tout en étouffant à moitié une volée de médisances en copacajun, anglais galactique, japonais mo -
derne et français de Paris, elle jeta un œil au petit affichage holographique qui s'était manifesté au-dessus du bijou.

— Ah, c'est mon père qui m'appelle. Tu peux t'occuper de la porte, 'Sil ?

Traversant la villa, Daeithil rejoignit la porte d'entrée, essayant de se rappeler quel commande ouvrait la porte et laquelle la verrouillait en mode « forteresse » tout en appelant la milice locale. Elle finit par utiliser la méthode artisanale, se posant devant le portail et appelant :

— Qui va là ?

— Arko !, répondit une forte voix. Tu peux ouvrir la porte du garage ?

— Euh, je ne crois pas...

Un temps.

— OK, si tu peux d'jà ouvrir celle-là, ça s'ra bien.

Faire jouer le système mécanique d'ouverture s'avéra être dans les cordes de l'Eylwen et le portail s'ouvrit, révélant un Rowaan qui, s'il avait eu un visage non-canin, aurait immédiatement pris des couleurs. Daeithil avait ce genre d'effet sur la plupart des anthropomorphes.

— *Lensil.*

— Spfrkz...

— Désolée pour le garage, mais je ne sais pas quel mécanisme l'ouvre. À vrai dire, je ne suis même pas sûre de ce qu'est un garage.

— Pfgpvsksk...

— Euh, entre...

Arko sortit un mouchoir de la taille d'un drap respectable, l'utilisa pour se moucher bruyamment, éponger un trop-plein salivaire qui menaçait de noyer tout le quartier et se donner une contenance. Ceci fait, il entra et entreprit de chercher l'ouverture du garage, tout en essayant d'éviter de trop reluquer l'Eylwen ; le fait que cette dernière le serrait de près, essayant de comprendre comment fonctionnait le panneau de contrôle, n'aidait pas.

Il lui fallut environ quatre secondes pour découvrir la bonne commande, l'activer et ressortir précipitamment ; en regardant la commande en question, Daeithil lut effectivement un mot en anglais qui pouvait bien vouloir dire « garage », même si elle l'aurait pour sa part prononcé différemment. Une série de bruits de moteur, puis le claquement d'une lourde porte se refermant lentement, l'informa

que le Rowaan avait posé son véhicule dans l'endroit en question et, en guise de confirmation, Arko reparut bientôt, un lourd sac de marin sur l'épaule.

— Voilà qui est fait ! J'me pose où ?

— Suis-moi, nous t'avons préparé une chambre.

Daeithil crut entendre une déglutition un peu forcée derrière elle et, soudainement, la situation lui apparut bien plus claire. Elle réprima à grand peine un éclat de rire.

****C'est notre cocher**, envoya-t-elle par télépathie à Kyoshi. ****Je crois que ma tenue le met mal à l'aise. Je n'ose imaginer quand il verra la tienne.******

****Ça va devoir attendre. Devine qui la Douane vient de repérer en ville ?****

On ne peut pas dire que les filles avaient fait assaut de complexité pour les tenues qu'elles arboraient dans la limousine d'Arko, limousine transformée en décapotable pour l'occasion. De mauvaises langues auraient même pu prétendre qu'elles étaient moins habillées en ce moment qu'une demi-heure plus tôt, sur leur terrasse.

Kyoshi avait troqué son bikini de guerre germanopratin pour un boléro et une jupe très courte, alors que Daeithil jouait la carte de la légèreté vaporeuse, avec une tunique mi-longue en coton translucide. À lui seul, Arko portait sans doute plus de tissu que les deux réunies ; certes, son physique massif jouait à son avantage, mais sa nature de baroudeur quelque peu parano sur les bords lui interdisait également de sortir sans sa petite laine – le modèle à 0 % de laine et 100 % de matériaux composites.

De toute façon, Copacabana étant Copacabana – surtout en janvier – la température et le climat local justifiaient les excentricités vestimentaires des uns et des autres, surtout à bord d'une limousine décapotable aux lignes rétro, d'où émanait la dernière scie musicale à la mode, mélange de polyphonies arméniennes et de rythmiques polynésiennes, avec un fond électro post-moderne.

La nuit commençait doucement à s'imposer sur la cité, qui luttait de toute la force de ses éclairages artificiels. Du haut de la terrasse São Nicola, accrochée à la montagne, Kyoshi et Daeithil observaient les lumières de la ville se reflétant dans la baie. Une vue d'un romantisme à faire fondre le plus endurci des militaires Karlan – ce qui constitue un pléonasme conséquent.

Sauf que les filles étaient là en mission et le petit communicateur de Kyoshi renfermait un processeur optique de très haute qualité. Petit cadeau – plutôt un prêt – de la Rose de Mars, qui était en ce moment braqué vers une propriété bien précise, en contrebas.

— La vache !

— Ils ont aussi des vaches ?

La question de Daeithil fit éclater de rire Kyoshi, ainsi qu’Arko, qui faisait le guet près de la voiture.

— Non, ‘Sil. C’est une expression de surprise. La sécurité est sévère et ils ont du matériel que je n’avais même pas vu dans les catalogues récents. Je crois qu’ils ont même piégé les nains de jardin.

— Les quoi ?...

Daeithil regarda l’écran et fit une moue spectaculaire à la vue des statuettes en vrai-faux plâtre, renfermant optiques ultra-perfectionnées et, sans doute, armes mortelles.

— Ce sont des divinités locales ?

— Le dieu du mauvais goût décoratif, sans doute.

L’Eylwen se retint de dire qu’elle avait déjà vu bien pire cette même journée.

Kyoshi revint à la voiture et sortit sa console portable de sa sacoche et lança à l’appareil :

— Rogiero, intègre les images que je viens de prendre avec les plans de l’ambassade que papa t’a envoyés et recherche les points faibles de la sécurité.

— Wow, lâcha Arko qui s’était rapproché. On se croirait dans un épisode de *Martin Battleheart*.

Le maître-espion de la Fédération des hautes-terres – version cinématographique – arborait en effet tout une panoplie de gadgets improbables, au point que son nom était presque devenu synonyme de technologie avancée.

— Pseudo-IA couplée à toute une série de progiciels qu’on ne trouve pas dans les boutiques, le tout intégré par un génie de la programmation d’*ego* informatique.

— Chapeau. Faudra qu’tu me le présentes, il pourra p’têt’ faire quequ’chose pour mon communicateur.

— Il est mort.

— Oh.

Daeithil capta tant mentalement que visuellement l'ombre qui passa sur le visage de sa compagne. Une blessure déjà ancienne – selon les standards terriens –, un ancien amour tragiquement disparu. Kyoshi n'en parlait pas, mais chaque fois qu'elle utilisait sa console, il y avait une touche de tristesse qui flottait dans un coin de son esprit.

— Les filles, j'voudrais pas faire le rabat-joie, mais on a d'la visite.



Arko repéra les phares qui montaient dans leur direction. Le véhicule étant du genre gros tout-terrain, qui plus est de fabrication soviétique, ça ne collait pas vraiment avec un voisinage résidentiel et plutôt huppé. Le Rowaan était à peu près sûr de l'avoir vu partir de l'ambassade quelques minutes plus tôt.

Kyoshi referma précipitamment la console, l'enfourna dans son sac et envoya le tout à Arko :

— Planque ça et attends-nous dans la voiture. On va donner le change. Si ça tourne mal, préviens la Condor.

Mauvais plan, pensa-t-il. Il aurait plutôt vu une fuite dans les règles de l'art ; en théorie, les archers en route n'avaient pas vu sa charrette et ils avaient une chance de passer inaperçu, mais il s'exécuta. La sacoche passa rapidement dans une des multiples caches de la limousine, puis le Rowaan se glissa tranquillement au volant, un énorme chapeau de paille vissé sur la tête.

Assez rapidement, les bruits qui émanaient de la terrasse se chargèrent de traduire la signification de « donner le change ». Les terrasses de ce genre, parsemant les quartiers à flanc de colline de la ville, avaient une réputation très sulfureuse et très justifiée. N'étant pas un grand fan du voyeurisme – objectivement, on ne voyait rien, mais le son était très explicite – Arko monta le son de la radio.

Trois minutes plus tard, le véhicule s'arrêta devant sa voiture, tous phares allumés. Trois personnes en uniforme descendirent et s'approchèrent. Une quatrième restait au volant en l'engin. Procédure classique ; Arko fit taire ses vieux réflexes – qui impliquaient de saisir le *gyroslugger* caché dans la portière et balancer deux roquettes antichar dans l'engin en face. Il n'était plus un combattant du Rowaan PowerForce en mission spéciale, mais un honnête et honorable taxi de Copacabana, chauffeur de limousine à ses heures. Et il agit comme tel : en engueulant son vis-à-vis immédiat.

— Dites, 'pouvez pas couper vos putains de phares ? Ça pique les yeux. Et puis si vous voulez utiliser la terrasse, y'a d'jà deux clientes, là-bas.

— Vos papiers !

— Les vôt' d'abord ! Z'êtes de la Condor ?

Uniforme Numéro Un produisit une carte d'identification. Brigade territoriale européenne, agrémenté d'un mandat copacajun.

— Agent Léopold Blaise, de la Confède ? Z'êtes pas un peu loin de vot'juridiction ?

— Nous sommes assignés à la sécurité de l’ambassade européenne et nous avons capté des instruments d’optique qui s’attardaient un peu trop sur la propriété.

Arko hocha la tête, l’air contrit :

— Ah, c’est à vous, la propriété avec les gnomes hideux et la tonnelle en vieux pneus ? Mes condoléances, mon vieux : j’ai connu des *favelas* mieux décorées.

Il sortit lentement ses papiers, pendant que Uniforme Numéro Deux, probablement féminin, escortait Uniforme Numéro Trois sur la terrasse, lequel ressortit précipitamment, accompagné d’un escarpin volant, alors que Kyoshi entamait fort bruyamment la grande scène du deux de *Intimité outragée*, un drame moral en trois actes et un double effeuillage.

L’agent Blaise se désintéressa immédiatement d’Arko pour prêter attention au scandale. Un bon point pour lui : il ne porta la main qu’à son neutralisateur de ceinture, pas à l’engin plus sérieux qu’Arko devinait derrière ses omoplates. Et il s’arrêta à quelques centimètres de la crosse. Ce qui était heureux : le Rowaan était parti pour lui casser un bras ou deux, s’il jouait aux agressifs.

Il faut dire que la scène qui se déroulait sur la terrasse tenait plus du burlesque que du terrorisme international : de la dentelle et de l’outrage plutôt que de l’énergie exotherme. Kyoshi hurlait en citant des textes de loi, Daeithil refusait de se rhabiller – et de parler anglais galactique, d’ailleurs.

Moins d’une minute plus tard, deux motos de la Condor – qu’Arko avait appelées avant l’arrivée des guignols – débarquèrent pour ajouter à la confusion et la comédie continua sur ce ton pendant un bon quart d’heure. Pendant ce temps, Arko discutait mécanique avec Sørren, a.k.a Uniforme Numéro Quatre, toujours dans le tout-terrain.

Les deux Condors eurent beaucoup de mal à ne pas rigoler comme des bossus, pendant que les agents européens essayaient tant bien que mal de gérer le scandale. Les filles consentirent à ce qu’ils examinent leurs communicateurs, sous l’œil avisé des Condors et Arko finit par se laisser convaincre d’autoriser, par souci d’apaisement, une fouille du véhicule. Fouille rendue compliquée par le fait que Kyoshi refusait qu’on touchât à ses affaires et que Daeithil, elle, draguait ostensiblement toute personne semblant parler eyldarin, voire atalen.

Les gardes de l’ambassade finirent par quitter les lieux lorsqu’une patrouille d’ilotiers, accompagnée par des habitants pas contents, vint se plaindre du boucan. La foule se dispersa en désordre – surtout que Daeithil ne s’était toujours pas rhabillée et sa plastique avait un fort potentiel de distraction – et le trio se décida finalement à quitter les lieux.

Une fois en route, Kyoshi récupéra sa sacoche. Arko l’interrompit :

— Tu crois pas qu’ces pieds-nickelés auraient pu en profiter pour truffer la caisse ?

— T’inquiète ! rigola-t-elle. Ils avaient l’esprit tellement occupé que je n’ai eu aucun mal à surveiller leurs pensées. Aucun d’entre eux n’y a même songé.

— J’imagine qu’ils avaient autre chose en tête, dit Daeithil, qui remettait difficilement ses vêtements sur la banquette arrière.

— Oui, toi. Enfin, surtout un certain nombre de parties de toi...

Elle ouvrit Rogiero :

— Alors, cette analyse ?

— C’est en cours, je devrais avoir des résultats préliminaires dans un peu plus de deux heures et un rapport complet demain matin.

Devant l’air dépité de ses petits camarades, qui espéraient une réponse immédiate, Kyoshi sourit.

— Ça, ce n’est pas comme dans les épisodes de *Martin Battleheart*...



En route, Arko eut ces paroles fatidiques : « Allez, la nuit est encore jeune, on va s'en boire un p'tit ? »



Kyoshi s'aperçut, à sa grande horreur, qu'elle avait atteint en rampant le mur du salon et que, par conséquent, elle n'arrivait plus à échapper au soleil, qui inondait déjà généreusement la pièce. Péniblement, elle ouvrit les yeux et s'aperçut que l'univers était blanc. Et douloureux.

Après de très longues secondes, quelques détails de son environnement immédiat commencèrent à devenir perceptibles : là, une table basse entourée d'objets renversés ; un peu plus loin, un vaste canapé d'où émergeait, sous une masse de cheveux blonds qui lui cachait le soleil, l'anatomie de Daeithil – nue, si l'on exceptait une sandale qu'elle n'avait pas réussie à retirer.

De la terrasse sourdait quelque chose ressemblant à de la musique jouée dans un tunnel. Kyoshi reconnaissait fort bien le tunnel : il était dans sa tête et il lui semblait qu'un de ces anciens trains sur rails en métal y circulait à grande vitesse malgré ses freins bloqués.

Outre un mal de crâne de proportion cosmique, elle avait faim, elle avait soif, elle avait des courbatures, mal aux pieds et, à première vue, une petite collection d'ecchymoses diverses – aucune en rapport avec ses activités sexuelles préférées.

Daeithil ronflait doucement, ce qui fit sourire Kyoshi. Elle le regretta immédiatement : une lancée migraineuse vint lui vriller le crâne. *Karma direct...*

Elle ramassa la tunique de l'Eylwen pour couvrir sa propre nudité et, contre toute logique, se dirigea péniblement vers la terrasse. Elle y découvrit un parasol, une chaise longue et, entre les deux, un Rowaan en short et t-shirt, derrière de gros verres fumés.

Kyoshi émit une salutation qui devait ressembler au sifflement d'un spectre asthmatique, Arko y répondit en coupant le son de la radio, levant son verre de jus de fruit et montrant silencieusement une carafe isotherme remplie du même, ainsi qu'une petite pharmacopée composée d'aspirine, de déséthyllotoxines – appelées aussi « débourreurs » – et de vitamine C.

Rowaan et *gentleman* ; Kyoshi l'aurait embrassé. Elle se concocta un mélange maison qu'elle avala goulument avec l'aide d'une gorgée du jus de fruit, avant de s'effondrer dans la chaise longue que son sauveur lui avait obligeamment laissée. Il attendit quelques respirations avant de parler, d'un timbre quelque peu cassé :

— J'sais pas pour toi, mais j'me souviens pas d'tout. J'sais qu'on est d'abord passé *Che(z) Ernesto*, puis qu'on a posé la voiture pour aller au *Rose of Mars Pub*, mais qu'on a été pris dans un concert de rue et qu'ensuite t'as voulu aller au *Dark Club*, mais qu'y avait c'blaireau dans la file d'attente qu'j'ai dû calmer.

Kyoshi se souvenait de l'air horrifié de Daeithil, devant le concert ; elle avait d'abord cru à une émeute. Elle se souvenait aussi du dandy volant sur plusieurs mètres.

— Après, j'sais plus...

— Après, j'ai voulu aller dans un endroit plus calme.

Daeithil se tenait derrière eux, drapée dans une étole manifestement trop petite pour son anatomie. D'une voix d'outre-tombe, mais néanmoins posé, elle compléta la narration :

— Mais des gens ont reconnu Kyoshi et ont absolument voulu lui offrir un verre dans un endroit – le Domaine Spartacus – où j'ai cru comprendre qu'elle a ses habitudes.

» Là, c'est moi qui ai dû donner une leçon de savoir-vivre à des individus qui voulaient que je devienne leur esclave ou leur maîtresse. Ou les deux, je n'ai pas très bien compris. Je me souviens clairement que Sergio, qui je crois est l'intendant du domaine, a été particulièrement impressionné par mes méthodes et voulait louer mes services ; il a été moins enthousiaste quand je lui ai mentionné mes tarifs.

» Vous avez tous les deux bu des quantités déraisonnables d'alcool pendant que je cherchais – sans succès – quelqu'un dont la sexualité n'impliquait pas des fantasmes de salle de torture. Vous avez aussi beaucoup dansé sur des musiques qui comportent trop de basses et trop d'instruments et Arko a suspendu au plafond une jeune femme qui voulait lui mettre une laisse, pendant que tu lui donnais des conseils ; je crois qu'elle a aimé l'expérience.

» Comme il n'y avait rien d'autre à faire, j'ai testé différents alcools avec les conseils de Sergio, qui s'est avéré meilleur compagnon que vous deux.

» Comme j'étais quand même très ivre à la fin et que, de toute façon, je ne saurais pas contrôler le véhicule, nous sommes rentrés grâce au pilote mécanique, que Sergio a gentiment programmé. Ce qui est heureux, vu que vous avez dormi presque tout du long.

Il y eut un silence. Arko marmonna :

— Ça explique pourquoi j'me suis réveillé dans la bagnole...

— Désolée, je n'ai pas pu te porter jusque dans ta chambre.

L'idée fit rigoler le Rowaan, Daeithil poursuivit :

— Kyoshi a essayé.

Ça explique les courbatures, se dit-elle.

— N’empêche que tu ronfles, Arko est témoin, répliqua Kyoshi d’une voix encore méchamment cassée.

— J’voudrais pas vous vexer, les filles, mais vous ronflez toutes les deux.

Ce n’est que plus tard, dûment hydraté et caféiné – même Daeithil avait pris goût à l’*espresso* à l’italienne, au format triple et accompagné d’une forte dose de gingembre –, que le trio se rattaqua au problème. Rogiero avait rendu son verdict, qui pouvait se résumer par « ça va pas être de la tarte. »

L’ambassade européenne était truffée de systèmes de sécurité improbables et Kyoshi commençait à soupçonner qu’à moins d’un bombardement orbital, passer en force était impossible.

Restait l’option sociale : une annexe de l’ambassade organisait régulièrement des expositions et un vernissage devait avoir lieu le lendemain soir. Le ban et l’arrière-ban du corps diplomatique copacajun était cordialement invité à s’empiffrer de délicatesses gastronomiques et de vins fins, tout en jetant très accessoirement un regard poli aux sculptures pseudo-fractales de Hideko Javier de Saint-Yokai, le grand artiste parisien.

— Ne reste plus qu’à se faire inviter. Je vais voir avec papa s’il peut nous dégotter des entrées.

— N’en prévois pas pour moi, je vais m’arranger par mes propres moyens, répondit Daeithil.

Kyoshi la regarda d’un œil suspicieux depuis le canapé. L’Eylwen était restée debout, à orbiter autour de l’écran holographique, sans vraiment prendre part aux discussions. Elle paraissait un peu ailleurs.

— Toi, tu m’en veux encore pour hier soir...

— *Dagorian Lagorin*.

— Mais encore ?

— En gros, « mes fêtes ne sont pas tes champs de bataille. »

Kyoshi lui fit des yeux ronds, elle poursuivit :

— C'est une vieille expression qui date de l'époque où on s'attendait à ce que les hommes partent à la guerre pendant que les femmes restent au village. Mais c'est surtout que je ne me sens pas à l'aise dans cette ville, j'ai besoin de me ressourcer.

— Ton « ressourçage » n'impliquerait pas aussi quelques compagnons et compagnes très dénudés et pas du tout obsédés par les cordes et les insertions de métal sous-cutanées ?

Daeithil pouffa, presque malgré elle.

— Oui, aussi. Ne me dis pas que tu es jalouse...

— Non, mentit-elle effrontément, ce qui fit ricaner Arko.

— Et puis une Eylwen au milieu d'une délégation d'Eyldar passera plus inaperçue que notre couple.



— T’sais qu’on peut t’amener plus loin...

Les panneaux qui marquaient le début de la route de terre vers Isla de Marambaia annonçaient six kilomètres avant la première destination digne d’intérêt et, de ce dont se souvenait Kyoshi, il fallait plutôt compter le double pour éviter les pièges à touristes. Encore qu’elle n’avait jamais fréquenté la partie nord, celle qui abritait la colonie eyldarin.

— Ça ira, je peux encore marcher.

Daeithil se tourna vers Kyoshi et l’embrassa longuement avant de lui glisser à l’oreille, en eyldarin :

— Ne m’oublie pas, petite Terrienne !

Elle ramassa sa besace et partit d’un bon pas sur la piste sablonneuse avec la ferme intention de faire la route à pied.

Il lui fallut exactement six minutes pour renoncer à sa résolution, précisément jusqu’au moment où un véhicule qui flottait avec un bruit de soufflerie s’arrêta à sa hauteur et qu’une demi-douzaine de jeunes gens bronzés lui proposent de l’accompagner.

Elle accepta de se laisser déposer à la « croisée des mondes », le carrefour où la piste principale se séparaient en une route sud, vers les plages de surf, et la route nord, qui menait à ce que les autochtones appelaient *Colonia de Eyldares*. Elle laissa derrière elle beaucoup de regrets – et des tentatives de dragues enthousiastes, mais maladroites – et reprit la route.

La piste était ombragée, le sol encore légèrement humide d’une ondée matinale ; l’odeur des embruns se mêlaient à ceux de la jungle. La mi-journée arrivait et la chaleur commençait à se faire sentir ; Daeithil sourit, elle avait passé trop de temps dans le froid, que ce soit celui de son ancien royaume agonisant dans les glaces ou celui d’un sommeil multi-millénaire sans rêves.

Elle n’hésita pas longtemps à retirer ses sandales et sa tunique, parcourant les derniers kilomètres en embrassant toutes ces sensations. Elle le payerait sans doute un peu plus tard, mais rien que le *suilekor* ne pourrait corriger.

Sur une plage, un groupe mixte d’Atlani et de Terriens l’accueillit avec de l’eau fraîche et des fruits ; elle prit place sur leur petit voilier et, quelque temps plus tard, elle accosta au milieu d’une étrange communauté, moitié village côtier, moitié campement nomade, où plus personne ne se fatiguait à parler anglais galactique. Ni à être habillé, d’ailleurs.

Un Eylda vêtu de rien de plus que ses longues boucles noires l'accueillit sur la plage, déposant un léger baiser sur ses lèvres : « *Lensil*, Daeithil De Lleniel, je suis Anthil. Bienvenue à Copatalania, l'ambassadrice t'attend. »

La journée s'annonçait faste.

Arko reprit la route en direction du centre de la Ville libre de Copacabana et, plus précisément, du quartier éponyme. Manœuvrant la limousine comme un cornac monté sur un hippopotame sous amphétamines, il naviguait dans le trafic local avec l'aisance du pilote qui, tant qu'on ne lui tire pas des sus avec de l'armement lourd, considère que tout trajet est un peu des vacances.

Néanmoins, au bout de quelques kilomètres de route en silence – sans compter le bruit de fond radiophonique – il se décida à aborder le sujet qui fâche :

— Sérieux, la brouille ?

Le commentaire eut pour effet de tirer Kyoshi de sa rêverie.

— Quoi ?... Euh, non. Enfin, je ne pense pas. C'est plus quelque chose qu'elle m'a dit.

— « Ne m'oublie pas », un truc comme ça, non ?

— Tu... tu as entendu ?

Le Rowaan pointa ses oreilles tombantes en rigolant :

— Au moins qu'ces tas de poils ridicules servent à quelque chose. Ça et les cours d'eyldarin.

— Tu as pris des cours d'eyldarin, toi ?

— Longue histoire. C'est t'jours pratique quand on doit gérer la logistique en local. J'suis content d'avoir qu'j'ai pas trop perdu.

Kyoshi hocha la tête. Il y eut un moment de silence, le temps qu'elle arrive à mettre en mots ce qu'elle ressassait depuis la fameuse phrase.

— Voilà. J'ai peur que ce soit elle qui m'oublie. C'est une Eylwen qui a vécu plus de siècles que je n'ai d'années et qui s'est attachée à moi parce que je lui rappelle quelqu'un qu'elle a perdu il y a long - temps. Dans cinquante ans, je serai sans doute morte et elle n'aura pas changé d'un iota. Et...

Il y avait de la colère, dans sa voix, mais elle n'était là que pour masquer une peur plus profonde. Là, le masque tombait et Kyoshi tourna de nouveau la tête vers la mer. Arko attendit un moment que les reniflements cessent.

— Tu lui en as déjà parlé ?

— De quoi ?

— De c'que tu ressens.

— Bien sûr, mais parfois j'ai l'impression que je pourrais parler à un Siyan. Elle est tellement... diffé - rente. Je veux dire, j'ai connu des Eyldar, mais jamais des qui avaient tant vécu et il y a si longtemps.

— Et tu n'as jamais songé à lui demander c'qu'elle ressent, elle ?

Arko M'kraal, psychologue pour couples interculturels. Le Rowaan essaya de ne pas trop en rire.

La limousine dûment parquée près de la plage, Arko et Kyoshi remontèrent une des avenues qui me - naient au cœur de Copacabana et, plus précisément, au *Rose of Mars Pub*. Pas tant pour une bière, ce d'autant plus que les frasques de la veille avaient laissé quelques traces dans les organismes, mais Kyo - shi y avait un rendez-vous et Arko comptait en profiter pour faire quelques emplettes dans le quar - tier.

En ces heures plutôt creuses, Kyoshi, qui avait ses habitudes, n'eut qu'à faire un petit signe à Louis, le barman de service, pour pouvoir accéder à l'étage réservé aux loges. Elle entra dans la troisième et commença par claquer une bise vigoureuse à Lord Rinaldo, son mentor et père adoptif.

Même s'il était un des directeurs de la Rose de Mars – d'où son titre de *Lord* –, l'homme ne payait pas de mine : petite taille et carrure plutôt chétive, habillé d'un pantalon ample, t-shirt à la mode et san - dales, il aurait aisément pu passer pour un touriste quadragénaire à la recherche d'une bière fraîche dans un des endroits emblématiques de la Ville libre. Sauf que ce genre de clients n'avaient que rare - ment leur place dans les salons privés.

Kyoshi, de son côté, avait fait un double effort vestimentaire, d'abord par sa recherche et ensuite par son classicisme. Certes, la minijupe tenait beaucoup de la ceinture large et certains de ses bijoux ne laissaient aucun doute à l'œil exercé quant à ses habitudes sexuelles, mais les bas à dentelles, la chemise brodée et le gilet étaient positivement sobres par rapport aux habitudes de la jeune femme.

— Petite mine, aujourd'hui. J'en conclus que les rumeurs d'une soirée agitée s'avèrent plutôt exactes.

Kyoshi rougit, ce qui amusa son vis-à-vis.

— Je ne savais pas que tu me faisais suivre.

— Kyoshi, voyons, comme si c'était mon genre ! Simplement, DQ sortait du *Dark Club* au moment de l'altercation.

DQ, autrement dit *Lady Della Quera*, grand-maître – autrement dit, chef – de la Rose de Mars. Kyoshi ignorait qu'elle avait ses entrées au *Dark*, même si ça ne l'étonnait pas. Le club avait une certaine réputation chez les férus d'occultisme et, si les quatre-cinquièmes étaient pour la galerie, il y avait une part non négligeable d'authentique.

— Je vois, grimaça-t-elle. Bon, je suppose que ça aurait pu être pire, elle aurait pu me croiser au *Spartacus*. Mais elle ne s'en serait peut-être pas vantée.

Rinaldo, un peu vieux jeu, piqua un fard à l'évocation de la grande boîte de nuit BDSM de la ville, mais ne put s'empêcher de rire.

— Sans doute que non.

— Au fait, tu l'as sorti d'où, cet Arko ?

— « La perle des gens de maison » ?

Kyoshi sourit à la référence cinématographique autant qu'au désastreux accent de son père, qui continua :

— Oh, cela fait quelque temps que nous l'employons comme exa, sur certaines missions. Excellent pilote, surtout pour les véhicules terrestres, un flair certain pour l'acquisition d'équipements sensibles et des compétences indéniables dans les situations où une saine violence est requise.

« Exa » pour *external agent*, un agent extérieur de la Rose de Mars ; un peu comme un mercenaire, mais pour des missions plus bizarres et mieux payées. Ça expliquait beaucoup de choses.

— Je vois le genre.

— Évitez juste les territoires highlanders, je crois que leurs services de police lui reprochent encore quelques frasques de jeunesse...

Connaissant les Rowaans, Kyoshi soupçonnait que les frasques en question étaient du genre sordides et brutales. Rinaldo sortit plusieurs tirages photographiques et autres dossiers physiques de sa sacoche et les posa sur la table. La Rose de Mars se méfiait de l'informatique et avait pour habitude de faire des copies physiques de tout ce qui sortait de ses archives. On disait qu'elle consommait plus de papier que les presses du *Libertad* ! Ce qui était très exagéré : ils recyclaient beaucoup.

— Donc, nous avons eu une petite discussion avec nos honorables correspondants de Ringstadt, qui ont parlé à leurs contacts de Genève et de Lyon. En théorie, ce von Aa est dans une béchamel de qualité, seulement voilà : il a encore beaucoup d'amis – ou, à tout le moins, des obligés.

Kyoshi hocha la tête, tout en traduisant le jargon de l'organisation. L'affaire était donc passée par l'*Advanced Mystification Police*, une section de la Brigade territoriale européenne qui s'occupait des affaires plus ou moins occultes, puis, dans l'ordre, à la capitale européenne – sans doute les services diplomatiques – et au siège de la Brigade elle-même. Cheminement classique pour une affaire de ce calibre ; il manquait juste les Services secrets du Vatican ou *MysteryNetwork* au tableau.

— La Brigade territoriale a un dossier gros comme l'annuaire de Los Angeles sur les activités de Son Excellence, poursuivit Rinaldo, seulement l'administration semble freiner des quatre fers pour ce qui est d'une inculpation dans les règles. Du coup, von Aa a toujours le rang d'ambassadeur, sans portefeuille et, s'il est théoriquement assigné à résidence sur sol européen, rien ne l'empêche de prendre un vol officiel, de sauter dans une limousine de l'ambassade et se terrer sur sol européen.

— Puissants, les soutiens...

— La famille von Aa est très riche, liée à la Coopérative Düttweiler ; personne en Europe n'a envie d'avoir un scandale à grand spectacle impliquant un des États-cantons les plus prospères de la métropole. Mais il semble que la patience – pour éviter de parler de complaisance – des autorités européennes est en train d'atteindre ses limites et, d'après nos contacts, au prochain pet de travers, il tombe.

— Je vois. Je suppose qu'il n'y a pas d'aide à attendre de la part de nos autorités à nous ?

— Pas vraiment, mais si la flatulence venait à partir en biais sur le territoire de la Ville libre, elles seraient très heureuses d’offrir une cellule tout confort à Son Excellence, le temps que les Européens ne viennent en prendre livraison.

— C’est déjà ça.

— Ah, et il y a aussi ces trois invitations pour le vernissage de ce soir, avec les compliments du Ministère de la Culture.

— Super ! Par contre, on n’en aura besoin que de deux, je pense.

Lord Rinaldo leva un sourcil.

— Ah ? Tiens, oui, c’est vrai. Je n’ai pas vu ta, euh...

— Daeithil, se dépêcha de compléter Kyoshi, avant de devoir se lancer dans des explications longues et d’autant plus compliquées qu’elle avait du mal à définir sa relation autrement que par « partenaire de sexe »...

Elle continua :

— Non, elle est en train de chercher une autre approche, plus discrète, via l’ambassade eyldarin.

— Connaissant l’ambassadrice, je ne suis pas sûr que « plus discrète » soit le terme le plus approprié... Mais c’est une bonne idée, elle passera plus inaperçue avec d’autres Eyldar.

— Je ne suis pas sûre que « inaperçue » soit le terme le plus approprié, répliqua Kyoshi avec un sourire.

Il y eut un silence.

— Kyoshi, tu sais que je ne veux pas te brider, te juger ou quoi que ce soit. Et je sais aussi que ce qui t’est arrivé il y a quelques années t’a marquée durablement. Je... enfin, si tu as quelque chose à me dire, tu sais que tu peux.

Kyoshi soupira et regarda son père adoptif, se sentant redevenir l’ado qu’il avait alors recueilli. Elle soupira :

— On devrait commander à boire, ça risque d’être long.

Le soleil se couchait sur la terrasse où était assis – encore que « affalé » aurait été un terme plus exact – Arko. Il avait crapahuté des plombs, il était encore un peu naze, même après cinq cafés et trois jus d’orange-citron-gingembre-guarana. Son communicateur le notifia d’un simple message : « Com-
mande prête ».

Parfait.

Lorsque Kyoshi ressortit de la loge, la nuit approchait et son communicateur commença immédiate -
ment à hurler, comme trop longtemps contenu par les champs d’intimité de la loge : douze messages
texte qui ne faisaient aucun sens, deux vidéos abominablement mal cadrées (ou bien, si on considère
qu’un nombril ou un téton en très gros plan soient dignes d’intérêt), plus six messages vocaux inter -
rompus au milieu d’une phrase.

Elle rejoignit Arko, qui dégustait la *Republican Stout* maison au bar.

— Bonne journée ?

— Longue, mais pas mal. Par contre, Daeithil a toujours autant de mal avec la technologie.

Le Rowaan regarda l’écran holo :

— Ou alors y’a un message subliminal...

— C’est une Eylwen, il y a toujours des sous-entendus sexuels. Par contre, je crois qu’elle veut dire
qu’elle sera au vernissage avec la délégation eyldarin.

— Cool. Ça nous laisse un peu d’temps pour nous préparer.



Anthil était quelqu'un de très discret, mais son entrée n'échappa pas à Daeithil. Avec un sourire, elle le laissa approcher, lui enlacer la taille et déposer un baiser appuyé dans son cou.

— Très belle robe, ma Dame. Elle doit être très amusante à retirer.

— Ce sera pour une prochaine fois, vil queutard ! Tu as eu assez de temps pour jouer avec moi cet après-midi.

Elle se retourna pour lui rendre son baiser et profiter une dernière fois de son anatomie. Kalarin et lui étaient les compagnons attitrés de l'ambassadrice Dairil Palankera ; contrairement à ce dernier, Anthil n'avait pas de statut officiel au sein de l'ambassade et cultivait un côté parasite mondain qui cachait assez bien des occupations plus officieuses dans le domaine des renseignements et de l'ingénierie sociale.

Il décrocha un de ses bijoux d'oreille et la glissa autour de la pointe de celle de Daeithil.

— Un petit cadeau de Dai. Une connexion vocale sécurisée, synchronisée sur ta voix. Je soupçonne d'ailleurs qu'elle nous écoute en ce moment même.

— Ça lui ressemblerait bien. Et comme nous avons encore quelques minutes, ce serait dommage de la décevoir...

— Bon, c'est quoi, le plan ?

— On rentre, on trouve les bouquins et on ressort.

— C'est le genre de plan qu'j'aime.

— Sans faire sauter quoi que ce soit.

— Ça, j'sais pas si j'sais faire...

Kyoshi éclata de rire à l'imitation d'Arko, qui avait pris pour l'échange la voix de Bojo, un Rowaan particulièrement bas du front dans une *sitcom* highlander qui, voisinage oblige, avait un certain public à Copacabana. Surtout les versions redoublées.

— OK, mais en vrai, on fait quoi ?

— On est là surtout pour récupérer les ouvrages volés par von Aa. Donc il faut savoir où il les garde et ensuite, on dépose une plainte en bonne et due forme. Mes contacts parlent d'une chambre forte dans l'abri anti-atomique.

— Z'ont vraiment un abri anti-atomique, dans ce machin ? Je savais que c'était obligatoire en Europe, mais bon...

— La villa est très ancienne, il semble que l'abri existait avant que la Confédération ne l'achète pour en faire son ambassade.

— J'imagine que s'prendre des bombes nucléaires sur la tronche et quatre guerres en deux siècles, ça rend parano.

La limousine, louée pour l'occasion, les déposa devant le portail de l'ambassade. Pour l'occasion, la fameuse actrice Ai Amano, dans sa robe-harnais Maître Lapidus et son maquillage de lune, faisait son grand retour sur la scène médiatique. Les fans étant ce qu'ils sont, elle était accompagnée de son fidèle garde du corps, deux mètres dix et cent trente kilos de rowaanitude dans un magnifique smoking, taillé sur mesure dans la plus pure fibre composite antibactérienne, anti-projectiles et anti-rayonnement.

Ça allait jaser dans les chapelles satanistes parisiennes !

L'annexe de l'ambassade était un bâtiment à l'architecture avant-gardiste de l'école catalane, tout en arches et en verrières. Un jardin suspendu, dont le bassin translucide surplombait la salle d'exposition, apportait une climatisation naturelle, un peu de fraîcheur bienvenue dans l'étouffante soirée ; au loin grondaient des promesses d'orage. On y avait rassemblé une grosse cinquantaine de personnes, un parterre de VIP discutable en qualité, mais remarquable en quantité.

Soyons clair : si l'excuse officielle était l'exposition Saint-Yokai, en présence du Grand Artiste – un mètre soixante les bras levés –, à peine une poignée de critiques d'art blasés, deux ou trois journalistes mondains et une petite clique d'inconditionnels étaient là pour cela. Et certains, surtout parce qu'ils étaient payés. Le reste de l'assistance était venu pour le buffet et le réseautage.

Le chargé d'affaires au nom imprononçable – le programme mentionnait un certain Tsirikos Christodoroglou –, représentant officiel, bien que temporaire, de la Confédération, présida à la cérémonie d'inauguration officielle avec compétence, sinon inspiration.

Kyoshi fit rapidement le tour de la foule, pour poser son rôle – tout en évitant le plus largement possible l'artiste, qu'elle se rappelait avoir connu à Paris dans des circonstances qui ne se racontent pas en compagnie polie.

Il y avait là un duo de Siyani qui attendaient encore la partie « art ». Les Siyani avaient une très haute opinion de l'art et, surtout, des artistes, mais leur goût en la matière allait vers des œuvres mégalo - manes et spectaculaires. À ce stade du vernissage, ils attendaient sans doute que l'ensemble des statues grotesques partent de concert pour l'orbite. Plus loin, on pouvait trouver un quarteron de parasites mondains, plus ou moins journalistes, plus ou moins marchands d'art ; quelques personnalités de la Ville libre en affaires avec les Européens ; et un petit groupe d'Eyldar qui étaient bien plus intéressés par le jardin suspendu et ses pièces d'eau.

Tout en échangeant quelques politesses avec l'ambassadrice eyldarin, Dairil Palankera – dont la tenue d'apparat semblait ne consister qu'en une sorte de tablier vapoureux et un pagne virginal, formant un parfait contraste avec sa peau très brune – son regard croisa brièvement celui d'une étrange Eylwen.

Il lui fallut près de trois secondes pour reconnaître Daeithil, vêtue d'une longue tunique fermée par une ceinture d'or et d'argent, les cheveux retenus par un chignon complexe ceint d'un diadème taillé d'une pièce dans une pierre d'un vert mat. Un pantalon couleur de nuit et des bottines complétaient l'ensemble.

****Tu aimes ?****

En guise de réponse, Kyoshi lui renvoya une image mentale particulièrement salace, qui réussit l'exploit de faire rougir l'Eylwen. Elle continua :

****Quand cette histoire sera terminée, je t'emmènerai visiter quelques boutiques.****

****À ce sujet, as-tu vu von Aa ?****

C'était un peu le grand absent de la soirée. Hormis le chargé d'affaires, la seule autre personne de l'ambassade était une certaine Eileen McIntyre, qui semblait s'occuper de beaucoup de choses, notamment de sécurité : elle n'arrêtait pas de converser avec certains gardes, ceux qui se tenaient près du couloir menant à l'ambassade elle-même.

Kyoshi lança un discret coup de sonde mentale, non sur la femme, qui continuait de croiser dans la salle d'exposition dans son tailleur de combat, mais sur un garde qu'elle venait d'interroger. Aucun doute : ils cherchaient quelqu'un. Deux personnes, même : une petite Humaine et une grande Eyl -

wen. Elle soupira : elle avait un instant craint d'en faire un peu trop avec ce déguisement, mais c'était plutôt une bonne idée, à la réflexion.

Elle glissa rapidement l'information à Arko en mode subvocal – elle avait elle-même réglé les communicateurs sur une série de fréquences optimisée pour la courte distance et peu susceptible d'être surveillée. Cela lui donna d'ailleurs une idée...

Ruis travaillait comme garde extérieur à l'ambassade européenne – c'est-à-dire en charge du périmètre et des annexes, l'ambassade elle-même étant surveillée par des agents européens – depuis une dizaine d'années. Il avait côtoyé déjà trois ambassadeurs et le dernier en date, von Aa, était loin d'être son préféré. D'ailleurs, à peu près tout le détachement avait poussé un « Ouf ! » sonore lorsque Son Excellence avait été priée d'aller voir ailleurs, très loin, si elle y était.

Du coup, l'annonce de son retour, l'avant-veille, avait été accueillie avec enthousiasme très mitigé. Ce d'autant plus que la Mère Supérieure, dite aussi Reine des Glaces – pour ne citer que les termes les moins insultants –, ou, plus officiellement, Mrs MacIntyre, leur avait mis la pression pour repérer et contrer deux dangereuses mercenaires qui en avaient après Son Excellence.

Au vu des photos, Ruis s'était un temps demandé si elle ne se foutait pas de leur gueule en leur fournissant des photos d'actrices de porno. Il était à peu près sûr d'avoir déjà vu la plus petite des deux, d'ailleurs. Mais McIntyre ne plaisantait jamais. Alors Ruis essayait de repérer une petite Asiatique et une grande Eylwen.

Pour cette dernière, il y avait au moins quatre invitées qui correspondaient au signalement et elles étaient toutes à l'étage, dans les jardins. Quant aux Asiatiques, la seule qui croisait dans ses parages, c'était l'actrice et elle n'était pas si petite. Elle venait d'ailleurs de passer à ses côtés, le frôlant presque en le gratifiant d'un sourire enjôleur.

Saleté de métier : pour une fois qu'il se faisait brancher par une beauté, il était de service !

Soudainement, derrière la fille, il y eut un bref mouvement : il distingua dans les jardins une silhouette aux cheveux blancs avec des mèches roses, habillée d'une tenue *loligoth* improbable et avec un très gros flingue. Il eut un flash : *en voilà une !*

— « Central, ici Ruis. Bogey One repéré dans la salle d'exposition, je passe en interception ! »

Il n'entendit jamais la réponse négative de son contrôleur.

Le démarrage brusque du garde laissa dans son sillage un dérangement certain, qui fit une très bonne diversion pour Kyoshi. Son interface sensor avait pu capter le passe du garde et une petite manipulation mentale sur ce dernier, lui donnant l'impression d'avoir aperçue une Kyoshi plus vraie que nature, avait parachevé son entrée discrète dans le passage vers l'ambassade. Elle s'arrêta net, juste après la porte. La caméra au-dessus du seuil fut rapidement neutralisée et, peu de temps après, tout le réseau de sécurité de l'annexe était sous son contrôle.

D'après les plans, l'abri devait être à peu près au même niveau que l'annexe, qui était installée en contrebas de l'ambassade elle-même. Kyoshi retira ses escarpins à talons de douze centimètres et débloqua le harnais. Le BDSM a ses charmes, mais quand il s'agit d'être active et discrète, ce n'est pas idéal.

Elle fila le long du couloir, passa plusieurs portes, s'arrêtant brièvement pour laisser passer un petit détachement de sécurité venu prêter main-forte aux gardes de l'annexe ou pour contrôler le réseau de sécurité. Elle n'avait que très peu de temps avant que les contre-mesures ne repèrent ses bidouilles.

Porte, porte, couloir, autre porte, zut ! les toilettes. Re-porte et, enfin, le coffre.

Vide.

Chapitre 8



****Daeithil ! J'ai besoin d'une diversion, vite !****

Kyoshi était partie depuis plus de cinq minutes, ça sentait les ennuis grand siècle. L'Eylwen murmura, en anglais galactique, dans une bague qu'elle arborait au pouce :

— Tu ou je.

— Tant qu'à faire, autant y aller les deux !, lui répondit Arko.

Daeithil glissa alors deux phrases en eyldarin à destination de son autre système de communication.

La diversion prit la forme d'un ballet en trois actes – très prévisibles, à posteriori.

Il y eut d'abord – la chaleur, sans doute – la plongée d'Eyldar dans le bassin des jardins suspendus. Des Eyldar très dénudés dans un bassin transparent, situé directement au-dessus de la salle d'exposition. Les œuvres furent immédiatement frappées d'obsolescence.

Une fois que tout le monde eut le nez levé – entre autres –, le garde du corps Rowaan, qui lorgnait le buffet depuis un bon moment, se précipita dessus et commença à s'empiffrer. C'est aussi assez impressionnant, un Rowaan qui s'empiffre !

Dans sa précipitation, le maladroit renversa une torchère sur une des tables, pile au milieu d'une sélection d'alcools forts, ce qui provoqua un début d'incendie du plus bel effet. Ce qui eut pour conséquence de déclencher les puissants extincteurs industriels mis en place, selon les normes de sécurité européennes. Le modèle qui remplit mille mètres carrés d'un épais brouillard en moins de trois secondes.

Le feu fut donc étouffé, en même temps que sortait Kyoshi, poursuivie par deux gardes pas prévus au programme.

— On décroche ! hurla-t-elle.

— Et les bouquins ?...

— Disparus ! Le coffre était vide.

Un individu caparaçonné dans une impressionnante armure semi-rigide gris anthracite, équipé d'un neutralisateur pour grandes personnes, surgit du brouillard et n'eut pas le temps de réagir avant de déguster un excellent cru sicilien – avec la bouteille. Arko ramassa le type inconscient ; il ne ressemblait pas à un vigile de l'expo, ni à un garde officiel de l'ambassade.

— Et ça, c'est quoi ?

— J'en sais rien, mais ça m'a tiré dessus.

— Et t'as pas répliqué ?

— Avec quoi ? Je n'allais pas venir ici avec mon flingue. La prochaine fois, je monte des pointes en diamant sur mes escarpins, ça pénétrera peut-être.

Une vague infrasonique dispersa la fumée autour d'eux : le second garde les avaient repérés – ou, plus probablement, avait repéré quelque chose sur lequel tirer – et tentait de les encadrer à travers la purée de pois. Arko ramassa la table du buffet et la jeta dans la direction générale. Un cri de douleur se fit entendre, mais l'action signala au trio qu'il était temps de changer d'air – ce d'autant plus que celui-ci devenait de moins en moins respirable.

Au reste, toute la réception était en train d'évacuer les lieux, tant bien que mal et dans un désordre assez spectaculaire. Dans la confusion, Daeithil surprit Kyoshi faisant un croc-en-jambe à l'artiste, qui s'effondra dans un bassin à nénuphars. Alors qu'elle lui lançait un sonde mentale composée à égale mesure d'interrogation et de reproches, la Terrienne haussa les épaules et lui répondit mentalement :

****Longue histoire.****

Arko, lui, scrutait la route.

— Dites, j'peux me tromper, mais y'a un camion et deux limousines qui sont en train d'se faire la malle.

La remarque fut ponctuée par un fort coup de tonnerre.

Son Excellence Jakob von Aa, dans la limousine de tête du petit convoi qui dévalait les routes de Copacabana à une vitesse peu raisonnable, ressassait sa rancœur. Il avait les livres – ses précieux livres ! – et un avion qui l'attendait non loin, mais il avait dû pour cela engager des mercenaires locaux et laisser une trace un peu trop visible à son goût. Et puis il avait entendu Eileen mentionner un intrus dans la salle du coffre – trop tard, heureusement.

Il fuyait et il n'aimait ni cette impression, ni le sentiment de déjà-vu qui allait avec.

Juste au moment où la pluie commençait à tomber avec force, le convoi négocia les derniers lacets marquant la fin du quartier de Malverde ; il ne lui restait plus qu'à traverser la ville pour atteindre Ilha de Gobernador et son aéroport discret.

Eileen porta sa main à son oreillette, l'air soudainement soucieuse.

— Excellence, je crois que nous sommes suivis.

Von Aa soupira. *Déjà-vu.*



Arko avait eu la bonne idée de parquer sa voiture non loin de l'ambassade et, du coup, le trio n'avait que quelques petites minutes de retard sur le convoi. La mauvaise nouvelle, c'est que, s'il avait laissé la capote grande ouverte, permettant un embarquement rapide, il n'avait pas prévue la pluie, qui commença à tomber avec force et conviction.

La descente de Malverde fut épique. Arko fonça pied au plancher, prit des virages au frein à main – profitant de la chaussée glissante – et, par deux fois, emprunta même des escaliers, pulvérisant au passage les barrières centrales qui, en temps normal, interdisaient ce genre de facéties. Les Rowaans ont une fâcheuse tendance à oublier les lois de la physique quand ils sont aux commandes d'un véhicule

Fort heureusement, entre la météo et l'heure tardive, il ne terrorisa guère que quelques chats – et ses passagères. Elles avaient renoncé à hurler : d'une part, entre le bruit du vent et l'eau dans les oreilles, Arko n'entendait rien ; d'autre part, elles étaient trempées et trop occupées à serrer les dents.

Le cabriolet déboucha sur l'autoroute dans un grand concert d'avertisseurs sonores et visuels. Arko grimaça. Son veau n'était pas vraiment conçu pour les accélérations foudroyantes et les manœuvres audacieuses et le trafic était trop dense pour espérer rattraper le convoi. Il sentit une main lui taper sur l'épaule : Kyoshi lui montrait son tableau de bord, avec une destination en évidence. Il sourit. Ça, il savait faire.

À bord de la limousine de tête, la tension retomba. McIntyre recevait les rapports de ses troupes en projection frontale sur ses lunettes. Elle hocha machinalement la tête et se tourna vers l'ambassadeur.

— Il semble que nous les ayons semés, votre Excellence.

— Bien. Réduisons l'allure, pas la peine d'alerter les autorités locales par un excès de vitesse. Mais gardez l'œil. À ce stade, ça ne m'étonnerait pas s'ils revenaient avec un hélicoptère de combat.

Eileen MacIntyre sourit, presque malgré elle.

— Même dans ce cas, nous saurons les accueillir.

Après une heure de route, le convoi quitta l'autoroute et se dirigea vers le pont. C'est le moment que choisit une berline décapotable pour leur couper la route.

Une fois sorti de l'autoroute, le trio avait quelque peu réduit la voilure, le temps que Kyoshi contacte Rinaldo et lui expose son plan. Comme elle l'avait supposé, les limitations de vitesse avaient déjà été abaissées pour compenser les conditions météo.

Par contre, **sous** l'autoroute, le véhicule d'Arko pouvait donner toute la démesure de son moteur gonflé, sans se soucier des intempéries. L'engin accélérât comme une baleine morte, mais sa vitesse maximale était impressionnante. Qui plus est, Kyoshi avait assez fait de bêtises avec Rogiero – l'original – sur les routes locales pour connaître quelques raccourcis. Le Rowaan lâcha donc les bourrins et traversa la ville à une allure de psychopathe.

Une heure plus tard, Kyoshi s'efforçait de suivre la situation sur son communicateur : entre le fait qu'elle était transie de froid et qu'à leur vitesse, le vent hurlait comme un damné dans ses oreilles, elle avait du mal à comprendre les échanges des Condors – aimablement prévenus par Lord Rinaldo et qui suivaient l'action de loin.

Son plan était simple : provoquer un accident, de préférence avec le camion, et faire intervenir les Condors pour constater le vol. Il faillit d'ailleurs réussir.

La queue de poisson d'Arko méritait presque de figurer dans les manuels du parfait chauffard et sa victime ne dut son salut qu'à d'excellents réflexes, acquis de longue date sur les routes américaines et texanes. Ses collègues ne restèrent pas non plus les bras croisés et, très rapidement, le dernier véhicule du convoi – un minivan dont les courbes ovoïdes masquaient assez mal des origines américaines et un blindage de contre-torpilleur – entreprit d'intercepter les importuns, pendant que la limousine et le camion prenaient le large.

Leurs consignes étaient claires : neutraliser la menace suffisamment longtemps pour que leur client puisse arriver à l'aéroport, tout en utilisant le minimum de force nécessaire. Point Defense Incorporated venait de s'installer à Copacabana, ses dirigeants n'avaient pas envie de devoir repartir aussitôt à Austin pour cause d'autorités locales fâchées.

Arko s'aperçut assez vite qu'il était tombé sur du lourd. Et du malin : si l'équipage était aussi bien armé qu'il le pensait, ils avaient juste besoin d'une excuse pour transformer leur décapotable en sculpture moderne. Il hurla : « Kyoshi, touche surtout pas à ton flingue ! Pas de provoc' ! »

Kyoshi acquiesça ; de toute façon, avec la décapotable qui se baladait dans tous les sens et ses doigts engourdis par le froid, elle n'aurait sans doute pas été capable de l'utiliser. Elle regarda Daeithil, qui

semblait presque sereine. Une brève sonde mentale lui fit comprendre qu'elle s'était en fait retirée dans une sorte de forteresse psychique, sans doute pour éviter la crise de nerfs. Elle lui envoya une pensée qu'elle espérait chaleureuse ; l'Eylwen répondit par un sourire. *OK, elle tient le choc.*

Elle aurait aimé en dire autant. Sa jeunesse américaine l'avait habituée à un code de la route où l'usage des mitrailleuses lourdes figurait en bonne place au côté des feux de signalisation ou des règles de priorité, mais ça impliquait d'avoir un minimum de blindage entre soi et le reste de l'univers. La décapotable d'Arko avait, dans ce contexte, un petit côté indécent – mais pas dans le genre qui lui plaisait.

Arko comprit assez rapidement qu'à moins d'un appui aérien, il n'arriverait nulle part – à part dans le décor. Il choisit donc de rompre le combat à la première sortie, laissant les mercenaires continuer vers Ilha de Gobernador.

— Kyoshi, j'ai besoin d'un plan B !

Quelques dizaines de mètres plus haut, un véhicule antigravité observait la scène avec un certain intérêt.

— Ils abandonnent.

— C'est sage, encore que je soupçonne qu'ils vont tenter une approche moins directe.

— Ce qui est tout aussi sage.

— Continue selon le plan de vol prévu, on passe au plan de secours.

Anthil eut un sourire gourmand.

— Mon préféré.



Le bac de Pepe était une de ces institutions cachées de Copacabana, connu des seuls habitants d'un quartier donné et rarement mentionné dans les guides touristiques. Fondé par un réfugié scandinave du nom de Perolof Jansen, il reliait plusieurs points entre Rio Norde et Ilha de Governador depuis 2087 ; s'il était plutôt prévu pour des passagers, il avait également la capacité d'embarquer un ou deux véhicules.

Samuel Gowa, le pilote de quart ce soir, avait été prévenu qu'il s'agissait d'un trajet spécial, devant partir au plus vite pour le débarcadère de Cambembe. Le paiement avait été dûment reconnu ; à première vue, tout allait bien.

Il eut néanmoins la surprise de voir débouler une décapotable passablement cabossée, lancée à grande vitesse sur le ponton. L'engin pila juste au bord de son navire, un Rowaan passa la tête par-dessus le pare-brise et hurla :

— C'est Arko ! Permission d' monter à bord, cap'taine ?

Samuel abaissa la passerelle et la limousine sauta presque à bord.

— *Vamos* ! Y'a urgence.

Le pilote s'affaira à la barre ; ils avaient beau être entre deux îles, les restes de l'orage agitaient les flots. Il valait mieux être prudent, urgence ou pas.

Il eut cependant beaucoup de mal à ne pas regarder ce qui se déroulait sur le pont : d'une part, la décapotable avait visiblement roulé sous la pluie, pendant suffisamment longtemps pour qu'un petit raz-de-marée surgisse de l'habitacle une fois les portières ouvertes. Le Rowaan s'affairait à en remettre le toit, qui semblait faussé.

Mais cette activité n'était rien au regard des deux passagères, qui se débarrassèrent sans cérémonie de leurs tenues de soirée détrempées, pour revêtir des vêtements plus pratiques (et plus secs), sortis du coffre de la voiture. Samuel avait beau avoir une petite soixantaine d'années, l'expérience de deux mariages et, l'âge venant, un intérêt croissant pour la plastique masculine, le spectacle faillit lui faire manquer l'appontage.

Le bac heurta le débarcadère un peu brusquement, mais ses clients ne lui en tinrent pas particulièrement rigueur : ils devaient avoir un avion à prendre, ou quelque chose comme ça.

Tout était conforme aux repérages : le petit parking discret non loin du rivage, le talus couvert d'herbes folles, le trou dans le grillage et, en vue de la piste, la petite cabane semi-enterrée. L'endroit parfait. Bon, si l'on exceptait que les herbes étaient détrempées par la pluie et que tout ce crapahutage avec une caisse de vingt kilos n'était pas vraiment une partie de plaisir.

Kalarin, dans sa combinaison aux tons de nuit, observait le tarmac pendant qu'Anthil, qui arborait un accoutrement similaire, s'évertuait à déballer le matériel.

— Ils ont tout embarqué, les objectifs sont à bord. Le pilote a lancé les moteurs...

— Excellent. Je suis prêt.

Anthil épaula le lance-roquette.

— Tu sais *vraiment* te servir de cet engin ?

Kalarin n'était vraiment pas habitué à ce genre d'opération. Il n'avait accepté que parce qu'Anthil avait insisté – et promis des délices inédites. Ce dernier lui lança un clin d'œil :

— Dix ans sur Trian au moment de l'invasion highlander, ça fait des merveilles pour l'éducation post-universitaire.

Il dirigea la visée vers l'appareil – optique seulement ; il n'allumerait les systèmes de guidage qu'au dernier moment.

— Dis, c'est normal qu'il fasse ce genre de bruit ?

— Quel bruit ?

C'est le moment que choisit leur cabane pour exploser.

— Vite ! Ils vont décoller !

L'oreille collée sur les fréquences de la Condor, Kyoshi trépignait.

— J'fais c'que j'peux ! Accrochez-vous les filles, ça va tanguer !

Lancée à pleine vitesse, la voiture s'engagea sur le talus qui bordait la clôture de la piste. Dans un quadruple hurlement – Rowaan, Eylwen, Alphanne et moteur – elle la franchit avec l'élégance d'une vache catapultée, éparpillant les rouleaux de barbelés au sommet. Elle rebondit une première fois, franchit un autre talus, pulvérisa au passage un abri de bois pourri et fila vers la piste, où le jet suborbital prenait de la vitesse.

— Meeerde !

— Fais quelque chose, sinon ça va être trop tard !

— Quoi ? Je ne vais quand même pas lui tirer dessus ?

À ce moment, trois roquettes passèrent au-dessus de leur tête, fonçant vers l'avion.

Au milieu des poutres brisées, Kalarin se relevait péniblement. À côté de lui, Anthil était conscient, en apparence indemne, mais il peinait à se dépêtrer de sous les débris de la cabane.

— Vite. L'avion...

L'Eylda regarda son compagnon, déglutit et empoigna le lourd appareil, qui avait l'air intact. Le fonctionnement était heureusement simple, un peu comme les jeux numériques qui amusaient tant les jeunes Terriens : pointer, viser, appuyer sur le bouton quand la lumière devenait verte.

Avec autant de feulements infernaux, trois roquettes jaillirent. Surpris, Kalarin laissa tomber le lanceur, qui commençait à émettre un sifflement inquiétant. Une voix synthétique se fit entendre, en anglais galactique :

— Attention : munition bloquée dans le lanceur. Niveau : critique. Suggestion : respecter une distance de deux cents mètres et appeler le support technique de Deathtoll Weapons America au...

Les deux Eyldar se regardèrent et lâchèrent de concert un juron bien senti.

Arko arrêta la voiture et tout le monde regarda avec angoisse les trois projectiles se rapprocher dangereusement de leur cible. Fort heureusement, l'appareil était un avion officiel de la Confédération et,

de fait, doté de pilotes compétents et de contre-mesures : il infléchit brusquement son vol, alluma la post-combustion et lâcha une série de leurres.

Les roquettes s'y laissèrent prendre et explosèrent à une distance inoffensive. Seule Daeithil perçut la quatrième explosion – ou plutôt les ondes de panique qui émanaient de ses parages immédiats. Elle crut voir deux silhouettes s'enfuir sur fond de flammes, avant que les véhicules de la sécurité de l'aéroport ne déboulent, chargés de gens armés et pas contents.



Daeithil dut reconnaître que la milice de Copacabana – qui, pour une raison qui lui échappait, portait un nom d’oiseau – était plutôt courtoise. Plus que les gardes de l’aéroport, en tous cas. Elle soupçonnait que l’influence du clan de Kyoshi, qui semblait connaître un peu tout le monde, y était pour beaucoup.

Le père adoptif de la Terrienne vint d’ailleurs en personne, le lendemain matin, les sortir du bâtiment administratif où elles étaient retenues. Celui que l’Eylwen appelait *Hiruin* Rinaldo eut l’air choqué lorsque Daeithil le salua par son bref baiser sur les lèvres habituel. Pas autant que Kyoshi, qui, connaissant la signification dudit baiser, lui adressa un regard et des pensées noirs.

Rinaldo amenait de mauvaises nouvelles : pendant que Daeithil, Kyoshi et Arko bataillaient avec l’administration policière, l’avion de von Aa s’était posé sans encombre sur un petit aérodrome dans les Alpes européennes. La Brigade territoriale était venue l’arrêter rapidement, mais pas avant que la cargaison de l’avion ne se soit volatilisée dans la nature. La bonne nouvelle, c’était que l’ex-ambassadeur était sous les verrous, et ce pour quelques semaines au moins. Ce qui leur laissait quelque temps pour un plan.

Daeithil était un peu déprimée par l’échec de son objectif premier. Objectivement, elle n’avait que faire de cet ambassadeur bibliophile et kleptomane. Seuls les ouvrages l’intéressaient, d’une part pour les ramener à leurs légitimes propriétaires – c’était tout de même là sa mission –, d’autre part également pour ses propres études.

— S’il n’y a que ça, dit Kyoshi, j’ai peut-être quelque chose pour te dérider.

— Si c’est encore un de tes accessoires idiots...

Kyoshi éclata de rire.

— Aussi, mais je pensais à quelque chose de plus spirituel. Pendant que je visitais les sous-sols de l’ambassade, j’ai pu voir que les Européens avaient décidé, à l’insu de von Aa, de numériser toute sa collection. J’ai juste eu le temps de balancer un ver dans leur système, qui normalement devrait avoir fini de copier toutes les archives de la station de numérisation sur un serveur externe.

— Traduit du terrien, ça donne quoi ?

— Que si tout s’est bien passé, nous devrions avoir une archive complète de tous les ouvrages barbotés par le vilain seigneur.

La première partie du plan vint de Daeithil :

— Je nous ai trouvé une autre maison.

Kyoshi cligna des yeux.

— *Nani* ?

— Je ne suis pas à l'aise ici, dans cette espèce de mausolée de pierre. J'ai demandé à Dairil si elle pouvait m'aider à trouver un domaine plus agréable. Plus isolé, aussi.

Elle sourit et continua :

— Je suis sûre que tu vas l'aimer.

Kyoshi dut admettre en effet que l'ambassadrice ne s'était pas moquée d'elles : située sur les hauts du quartier de São Conrado, la propriété était un petit domaine atalen, engoncé dans un hectare de verdure dense, construit dans un style qui lui rappelait les demeures japonaises traditionnelles. *Le meilleur des deux mondes*, pensa-t-elle.

C'est un Arko quelque peu gêné qui, après avoir ramené leurs bagages, prit congé du couple. Précisé - ment parce que couple, mais aussi parce que Daeithil avait clairement mentionné son intention de se passer complètement de vêtements :

— C'est pas qu'le paysage me déplaît, mais j'ai une dame un peu jalouse et j' préférerais qu'elle s' fasse pas d' idées...

Le Rowaan avait avoué à Kyoshi que la dame en question, Rowaan elle aussi, était nageuse de combat dans l'armée israélienne et n'était pas du tout portée sur la polygamie ; il valait mieux ne pas l'avoir comme ennemie.

Kyoshi et Daeithil décidèrent de se donner deux semaines. Deux semaines à vivre d'amour et d'eau fraîche, en quelque sorte.

Le premier soir, Kyoshi rassembla ses maigres connaissances culinaires et leur prépara un repas ; quand elle la vit vêtue d'un seul tablier de cuisine, Daeithil dut reconnaître – non sans une certaine pointe de jalousie – qu'elle avait le chic pour apparaître encore plus nue qu'elle.

Entre deux tranches de poisson cru (frais pêché du jour), la Terrienne attaqua la question qui fâche :

— 'Sil, comment tu nous vois ?

L'Eylwen s'arrêta un instant ; la formulation était quelque peu obscure. Elle lança une sonde mentale interrogatrice, Kyoshi lui ouvrit son esprit.

— Oh.

Un silence.

— Je... je ne veux pas devenir ta compagne, Kyoshi. Pas comme tes coutumes l'entendent, en tous cas. Je t'aime comme... comme une amie très proche, comme une amante. Pas comme une... une épouse.

Elle releva la tête. C'était plus difficile à exprimer qu'elle ne l'aurait cru. Il y avait dans sa confession pas mal de non-dits, mais pas de non-pensés et elle comprit soudainement qu'elle n'avait pas coupé le lien mental. Kyoshi l'écoutait, en apparence impassible.

— Je ne suis pas Inithil. Ni... Berangorn.

L'image d'un Atalen de grande stature aux traits élégants apparut fugacement entre leurs deux esprits. Kyoshi devait lui laisser ça : elle avait en excellent goût en matière de partenaires masculins. Cette dernière remarque dut parvenir à Daeithil, qui se laissa aller à un sourire mélancolique.

— Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Inithil est donnée pour morte par sa propre légende, Berangorn n'est mentionné dans aucun des textes que j'ai parcourus... Et pourtant, je ne les *sens* pas morts.

Elle leva les yeux vers le ciel étoilé, qui pointait péniblement au travers des nuages qui se dispersaient après l'orage de l'après-midi.

— Ils sont là, quelque part.

— Alors nous les retrouverons.

— « Nous » ?

Kyoshi sourit.

— Je vais être franche, ‘Sil. Je t’aime comme je n’ai jamais encore aimé quelqu’un. Je ne veux pas remplacer ceux que tu aimes et je veux encore moins me mettre entre toi et eux. Alors je t’accompagne. Jusqu’à ce que nous les retrouvions.

Ou que la mort nous sépare. Elle espéra que cette dernière pensée resterait pour elle.

— Et... après ?

— Je verrai bien.

Elle eut un haussement d’épaule très parisien. Sa vie sentimentale était remplie de relations compliquées.



Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'y a pas que le sexe dans le mode de vie à l'Eylarin. Bon, d'accord : il y avait surtout ça. Au point que Daeithil dut se résoudre à donner en urgence des leçons de contrôle corporel à une Kyoshi qui commençait sérieusement à se demander si elle n'allait pas finir comme Saint Félix-Faure, l'un des saints-patrons de la Commune libre de Paris.

C'eut été une belle fin, mais une fin.

L'Eylwen en profita également pour lui apprendre quelques rudiments d'escrime, de façon à avoir une cible un peu plus réactive pour ses propres entraînements. Elle eut la surprise de se retrouver face à une adversaire qui, non seulement s'y connaissait en combat rapproché, mais qui de plus se prit assez rapidement à jouer de ses pouvoirs psychiques. Kyoshi avait lu cette idée dans un article sur une autre *Copacajun* célèbre, Lucia Della Montes. Sans arriver jusqu'au même niveau que l'ex-reine guerrière, elle put lui offrir des défis plus enrichissants.

Sans parler des séances post-entraînement où les soins des différentes ecchymoses se terminaient le plus souvent par un autre genre de corps-à-corps.

Rapidement, Kyoshi revint à la charge avec ses propres idées de jeux sexuels. Daeithil finit par y consentir ; après tout, elle était *telandil*, autant apprendre des choses nouvelles. La matinée du lendemain fut passée à soigner les séquelles et à débattre avec sa compagne des tenants et aboutissants des pratiques BDSM avec une précision quasi-chirurgicale ; au final, elles finirent par définir un *modus operandi* ménageant les sensibilités – culturelles et corporelles – de chacun.

Une de leurs rares sorties passa par un certain nombre de boutiques, surtout vestimentaires – mais pas que, Kyoshi étant elle aussi une partisane de l'accessoire indispensable, même si ses accessoires n'étaient que rarement montrables en société. Encore que ça dépende de la société.

Le clou de cette virée consumériste fut une visite chez Waeran Kalavantari, tailleur atalen du Vidigal Aquaria, qui se vit passer commande d'une bien étrange combinaison en cuir souple, plus ou moins renforcée suivant les endroits, et surtout comportant un nombre déraisonnable de pièces amovibles. L'artisane n'étant pas tombée sur Terre lors de la dernière pluie, elle prit les mesures de l'Eylwen avec un certain amusement – et probablement plus de temps que nécessaire.

La facture, que Daeithil paya sans broncher, évoquait plus le budget militaire highlander que le ticket de caisse de l'épicier du coin. Kyoshi approuva.

Une fois les corps rassasiés, elles passaient beaucoup de temps à éplucher la bibliothèque de von Aa. Kyoshi dut bricoler pas mal de choses ignobles et pas très légales – la copie de l'archive en question ne l'était déjà pas particulièrement – et mobiliser quelques ressources externes pour décrypter l'ensemble.

Elle n'osa pas avouer à Daeithil que la Rose de Mars, toujours à la recherche de vieilles archives, avait été très enthousiaste pour lui donner un coup de main.

Le corpus était immense ; Kyoshi se demandait si elle aurait assez de cette vie pour en voir le bout. Assez rapidement, elle s'aperçut que Daeithil était bien plus douée qu'elle pour cela : d'une part, elle comprenait la langue et, d'autre part, les interfaces analogiques étaient clairement son truc. Elle avait d'ailleurs tendance à rester réveillée jusqu'au bout de la nuit, le nez sur les écrans.

Kyoshi, pour sa part, révisa ses cours en expérience utilisateur et, après pas mal de tâtonnements, elle put reprogrammer massivement l'*ego* du communicateur de Daeithil pour lui proposer une interface qui, si elle était affreusement gourmande en ressources, avait l'immense avantage de reproduire un environnement de travail avec lequel Daeithil se sentit bien plus à l'aise.

Kyoshi la voyait virevolter dans les rayonnages holo-simulés d'une immense bibliothèque et en ressortir les imposants codex, interagissant à l'aide d'une plume d'oie – authentique, même si elle comportait une « bague » numérique. Ce n'était pas encore parfait et Kyoshi était parfois réveillée à l'aube par ce qui ressemblait fort à des invocations de démons majeurs en eyldarin ancien, mais Daeithil pouvait travailler.

— En fait, avoua un soir l'Eylwen, nous avons des systèmes d'information similaires, à mon époque. Mais le problème, c'est que, même si l'évolution a pris plusieurs siècles, je n'ai moi-même pas tant changé que cela. Quand je suis née, nous nous déplaçons à cheval ; un millénaire plus tard, nous avons une station orbitale...

Un jour que Kyoshi s'était brièvement absentée pour quelques courses, elle eut la surprise de trouver au retour, derrière la porte, un Eylda arborant une grande natte brune et pas grand-chose d'autre.

— *Lensil*, Kyoshi. Je suis Kalarin.

Le temps de poser, avec l'aide du visiteur, victuailles et vêtements – elle se demanda longtemps pour quoi elle avait mis son gilet au frigo ; un soupçon de distraction, sans doute – et elle retrouva Daeithil

autour du bassin, en compagnie de l'ambassadrice eyldarin et de son second compagnon, Anthil. Il était assez évident que le quatuor se connaissait et les présentations furent faites. À la mode eyldarin.

Plus tard, dans la soirée, alors que Kyoshi s'éclipsait vers sa malle pour ramener quelques jouets susceptibles de pimenter la suite des événements, elle remarqua Anthil, qui regardait un des écrans holographiques de Daeithil ; *bizarre, je ne pensais pas l'avoir laissé allumé.*

Elle s'approcha discrètement et l'enlaça soudainement. Il eut un sursaut et un cri – plus de douleur que de surprise.

— Oh, désolée. Je t'ai fait mal ?

— Euh... oui, une mauvaise chute à Marambaia.

En apparence impassible, Kyoshi avait remarqué quelques discrètes cicatrices sur le corps de son vis-à-vis qui, de son avis, étaient plus cohérentes avec du saut sur une mine qu'avec du saut à l'élastique. L'affaire avait été traitée par un médecin compétent – peut-être même arcaniste – mais elle était suffisamment récente pour que les traumatismes soient encore sensibles.

Tout en prodiguant quelques caresses subtiles, Kyoshi glissa subrepticement un tentacule mental vers son esprit. Elle le savait actif dans le domaine des renseignements et donc, en toute logique, sinon entraîné psychiquement, du moins capable d'une certaine forme de défense passive.

La surprise était un excellent agent déstabilisant, plus encore que le sexe ; les deux ensembles étaient redoutables. Mais c'était un agent qui fonctionnait dans les deux sens et ce qu'elle entraperçut manqua de causer des dommages embarrassant à la virilité de son vis-à-vis. Fort heureusement, à ce stade de la soirée, les invités avaient déjà eu un aperçu des « spécialités » de Kyoshi et elle put camoufler sa brutale maladresse par un excès d'enthousiasme – et des compensations appropriées.

L'ambassadrice et son entourage – Kyoshi dut reconnaître qu'elle était très bien entourée – prirent congé à l'aube, embarquant dans un véhicule antigrav venu les prendre dans le jardin de la demeure.

Une fois éloignés, et ce malgré la fatigue, Kyoshi se tourna vers Daeithil et, tout en l'embrassant, lui glissa : ***Je crois qu'on a un problème.***



Lord Rinaldo commit une seule fois l'erreur de rendre visite à Daeithil et à Kyoshi. Comme il était déterminé à ne pas la renouveler, pour le bien de son système hormonal, il les convia au Rose of Mars Pub. Une fois la loge sécurisée, il sortit quelques liasses de papier de sa sacoche informe.

— Je dois t'avouer que ça n'a pas été facile.

Il étala les quelques dossiers sur la table et continua son exposé :

— La Douane n'a pas l'habitude de faire des dossiers à priori, surtout sur le personnel diplomatique. Ce d'autant plus que, parmi ceux-ci, Dairil Palankera est loin d'être la plus excitée.

Il pointa son dossier, dont Daeithil se saisit. Rinaldo résuma :

— Originaire de Ringalat, la planète gelée, elle passe le plus clair de son temps sur Marambaia avec le minimum de vêtements possible. Elle ne cache pas son amour pour le climat local et a publiquement menacé de représailles douloureuses toute personne qui tenterait de la renvoyer chez elle.

— Rien de plus que je ne sais déjà, dit Daeithil en reposant le dossier.

— Non, et je doute qu'il y ait plus. Par contre, pour ces deux-là, c'est autre chose.

Les dossiers de Kalarin et d'Anthil étaient nettement plus épais, surtout ce dernier.

— Kalarin Erthirion est originaire d'un clan stellaire qui a des ramifications dans une volée d'habitats dans l'espace eyldarin et atalen. Il est officiellement secrétaire de l'ambassade, mais il a passé pas mal de temps sur une station astéroïdale appartenant au clan Lessani.

— Et qu'est-ce qu'il a de spécial, ce clan ?

— J'y viens, mais j'aimerais d'abord aborder le cas Anthil Ëaren...

Kyoshi pouffa sur le terme « aborder » ; la semaine passée avec une Eylwen prompt à réagir à tout ce qui ressemble à une allusion sexuelle avait laissé des traces. Daeithil réprima un sourire et l'admonesta mentalement. Lord Rinaldo, qui donnait l'impression de n'avoir rien remarqué de cet échange, poursuivit :

— La Douane a un assez impressionnant dossier sur sa personne. On l'a déjà vu traîner dans des lieux où, habituellement, le commun des Eyldar hésite à aller.

— Le *Spartacus* ?

Lord Rinaldo lança un regard lourd de reproches et d'amusement à sa fille.

— Je pensais plutôt à l'*Iron Lady Pub*, certaines boîtes de nuit du Vidigal Aquaria et des entrepôts de Frontera. Et je ne parle pas de ses rendez-vous discrets dans des restaurants de haut standing de Niterói...

— Il fricote avec les Altos ?

— On dirait. En même temps, ce n'est pas très étonnant : s'il n'a pas de rôle officiel à l'ambassade, la Douane le soupçonne d'être un agent indépendant et discret. Idéal pour les contacts officieux.

Daeithil approuva silencieusement. Elle avait compris à demi-mot la même chose de ses conversations avec le trio eyldarin.

— Je vois le genre, dit Kyoshi. Et c'est tout ?

— Pas vraiment. J'ai quelqu'un qui s'occupe en ce moment du pan highlander du dossier, mais une recherche un peu plus approfondie nous a appris que « Anthil Ėaren » n'existe pas.

Lord Rinaldo, qui ne rechignait jamais à utiliser ses anciennes habitudes d'avocat pour se ménager des pauses dramatiques, attendit. Daeithil réagit :

— Pardon ?

— Ce n'est pas son vrai nom. Par contre, son profil correspond à celui d'un certain Anthil Lessani Ervindil, neveu au septième ou huitième degré du sieur Edhelan Lessani Silvantari, membre de l'*Agora* eyldarin. Et accessoirement soupçonné d'être à la tête de *Lorenui*, une sorte de conspiration qui cherche à supprimer toute trace de l'Histoire pré-Exil.

Kyoshi déglutit. Elle connaissait suffisamment son père pour savoir qu'il utilisait rarement des mots comme « supprimer » au hasard.

Le plus gros des dossiers apportés par Lord Rinaldo concernait les activités de *Lorenui* sur Terre, principalement en Europe. Il y contenait beaucoup de conditionnels : d'une part, leurs agents étaient discrets et, d'autre part, les autorités européennes tenaient un peu trop à leurs relations avec la République eyldarin pour faire du barouf. Du coup, la plupart des événements étaient classés dans la catégorie « accident malheureux », « éboulement sur un chantier de fouilles », « cambriolage qui a mal tourné » ou le classique « accident de chasse ».

Rinaldo tendit à l'Eylwen une liasse de documents :

— Je crois que ce dossier précis pourrait t'intéresser, Daeithil.

Les coupures de presse, remontant à un peu plus de deux ans, parlaient d'une tentative de prise de contrôle d'un chantier de fouilles sur l'île de Chypre par des mercenaires, sans doute à la solde de trafiquants d'objets d'art. La tentative s'était soldée par un sacré paquet de morts et un site à peu près complètement ravagé.

À côté des articles sensationnalistes, il y avait là aussi un rapport de la Brigade territoriale. Le document était bardé de classifications qui, si les souvenirs de Kyoshi étaient exacts, remontaient très haut dans le secret-défense pour adultes. Elle reconnut un nom : Michael Karlen.

— C'est le Karlen auquel je pense ?

— À ma connaissance, la Brigade territoriale n'a que celui-ci et j'ai une source qui confirme que c'est bien lui.

Le rapport écartait la piste des trafiquants d'art, sans donner d'explications officielles. Il mentionnait cependant un peu plus, comme l'assassinat quelques jours plus tard d'une Ataneylwen soupçonnée d'être l'instigatrice de l'attaque, ainsi que la découverte, dans une très ancienne ville souterraine, d'une Eylwen en animation suspendue, qui aurait ensuite été confiée au clan Lintar.

Il y eut un moment de silence. Rinaldo dégustait sa bière, qui avait un peu trop attendu.

Daeithil murmura un nom :

— Galadril.



Malgré sa proximité avec Copacabana, Niterói offrait un contraste presque maximum avec sa voisine. Déjà, ce n'était pas le même pays : Niterói faisait partie de la Fédération des hautes-terres, la nation qui, partie d'Asie, avait conquis l'Océanie, l'Afrique, l'Amérique du Sud et la Scandinavie il y a deux cent cinquante ans, avant de partir à la conquête des étoiles – avec des fortunes diverses.

Pour tout dire, si elle n'était de loin pas la seule responsable, la Fédération des hautes-terres était pour une bonne part à l'origine de la mauvaise réputation que les nations terriennes avaient dans le reste de l'espace connu. Sur Terre, sa réputation n'était pas brillante non plus : d'une part, ses conquêtes s'étaient en grande partie faites sur le dos d'autres nations déjà établies, sous des prétextes plus ou moins fallacieux et, d'autre part, son modèle social fait de méritocratie poussée à l'extrême, de racisme d'État, de culte de l'uniforme – mélange de fascisme adouci et de communisme modernisé – fascinait, effrayait et agaçait.

Toujours est-il que la ville dans laquelle Arko évoluait n'avait pas grand-chose en commun avec la Ville libre voisine. Ici, tout était calme et harmonie : des immeubles aux lignes épurées, des rues propres et rectilignes et, dans la rue, des gens souriants en uniforme rutilants. Et rien qui ne ressemble à un Humain à tête de chien, sa personne exceptée ; les « mutants » y étaient officiellement *personæ non gratae*.

Dans son costume-cravate, Arko commençait à avoir chaud – et, même avec un soleil tapant, la météo n'y était pour pas grand-chose. Il ne se sentait pas à l'aise dans la ville et le sentiment semblait réciproque : les passants qui croisaient son regard cessaient soudainement de sourire, la police locale patrouillait nonchalamment – mais jamais hors de vue – et la prolifération de caméras de sécurité semblaient toutes être braquées sur sa personne. Le fait qu'il soit officiellement recherché – sous une autre identité – dans ce pays n'arrangeait pas les choses.

Le Rowaan consulta discrètement son communicateur, se repérant dans le quartier, et mis le cap vers le grand centre commercial du centre-ville.

Quelques minutes plus tard, assis à la terrasse intérieure d'un des multiples cafés de l'endroit, il sirotait un improbable jus de fruits tout en écoutant, d'une oreille aussi tombante que distraite, son vis-à-vis. Elonora McGraw était une pure représentante du génotype highlander, fierté de la race humaine – si on en croyait la propagande locale. Grande, la peau très bistre et la coupe courte d'un blond foncé, elle exsudait l'énergie et le volontarisme : elle n'était pas seulement journaliste, elle était la Voix de la Fédération, voire de toute l'Humanité.

Arko, qui avait fréquenté un peu trop de Highlanders à son goût – il leur avait surtout tiré dessus, à vrai dire – ne faisait pas trop attention au discours calibré par des décennies de communication gou-

vernementale. Sa couverture impliquait une enquête sur Niterói, en tant que lieu de villégiature pour militaires de haut-rang, et la directrice (rang 3) de la communication externe de la Préfecture de Niterói lui dévidait tout le prospectus avec beaucoup d'enthousiasme.

Fort heureusement, elle était tellement absorbée par son propre discours qu'elle ne nota pas la boulette de papier qu'Arko venait de récupérer sur le plateau et, après rapide et discrète consultation, qu'il avalait avec une poignée de cacahuètes de la taille d'un écureuil adulte.

La soirée commençait à poindre quand Arko prit congé de Miss McGraw ; il s'efforça de ne pas se montrer trop soulagé.

Il espérait que le tuyau qu'il avait reçu plus tôt n'était pas percé, parce que supplément de solde ou non, ça lui aurait réellement cassé les pieds – pour rester poli – de retarder ses vacances pour subir un tel bombardement d'inepties, au milieu desquelles même un « passez-moi le sel » était accueilli avec soulagement, car sincère.

Il se renseigna rapidement à l'aide de son autre communicateur – celui qui n'avait pas été enregistré auprès des autorités – et apprit que l'adresse correspondait au Shangri-La *Urban Spa*, réservé aux officiers supérieurs, mais également à la réputation sulfureuse. Une sorte de bordel légal pour les dignitaires du régime, sécurisé et doté de services haut de gamme. Discret et de bon goût.

Anthil avait été repéré plusieurs fois dans les parages, en compagnie d'un certain général John Right et de ses gardes du corps. Le général en question était peu connu des services de Copacabana, mais ce que l'on en savait le plaçait cinq niveaux au-dessus de « top secret ». La présence de gardes du corps était d'ailleurs un indice : si les Highlanders devaient faire escorter tous leurs généraux, ils n'auraient sans doute plus de soldats pour faire autre chose.

Il fallut au Rowaan quelques minutes pour arriver à larguer son escorte, ce qui impliquait de passer par un certain nombre de galeries techniques mal répertoriées et, surtout, mal protégées. Une grosse veste à capuche plus tard, le Rowaan pouvait presque passer inaperçu dans les ruelles de traverse de la métropole. C'était de la grosse feinte et ça ne tiendrait pas très longtemps, mais suffisamment pour lui permettre d'approcher le général en question.

Il n'eut d'ailleurs pas à attendre très longtemps ; celui qui lui avait filé les informations avait fait ses devoirs et, une dizaine de minutes après qu'Arko ait pris place sous un porche mal éclairé – et, surtout, dans l'angle mort des caméras de la rue –, le sire Right sortit de l'endroit, accompagné par deux

malabars. Tout trois étaient très highlanders, malgré leurs uniformes sobres ; même s'ils étaient à poil et en position compromettante, leurs subordonnés devaient sans doute les saluer selon le protocole.

— Bonsoir général, je suis journaliste. Arko Kwalema du *Libertad* ! J'aurais aimé vous poser quelques questions.

C'est ce qu'Arko s'était préparé à dire. Dans les faits, sa phrase se résuma plutôt à un « Bonsoi-RO-PUTAING ! »

Une demi-seconde plus tard, l'atmosphère de la rue était saturée de rayons cohérents et malgré le silence des armes en elles-mêmes, leur impact dans les véhicules en stationnement se manifestait par un claquement d'air ionisé. Les deux gardes du corps avaient dégainé leurs armes dans un mouvement quasi-simultané et si Arko n'avait pas une certaine habitude de ce genre de mauvaise rencontre, il ne serait plus resté de lui qu'un petit tas de cendre et une botte fumante.

Il s'employa donc très rapidement à mettre un maximum de matière solide entre lui et les rayons cohérents qui tentaient de le transformer en ex-Rowaan. Évidemment, lui avait dû laisser son habituel arsenal à la frontière et, hormis un neutralisateur léger camouflé en étui à cigares, il n'avait pour ainsi dire rien d'offensif sur lui. Et plus grand-chose de défensif non plus : son champ de force portatif avait déclaré forfait après deux coups de Radiant encaissés et il se doutait que, même renforcé, son blouson aurait à peu près autant d'efficacité dans ce domaine que sa chemise en soie artificielle.

Il prit quelques secondes pour évaluer sa situation. Bonne nouvelle : il était encore en vie. Mauvaise nouvelle : tout le reste. Les deux furieux le pilonnaient avec méthode, trouant systématiquement les obstacles en se rapprochant dangereusement de sa position. Un des véhicules, une antiquité à combustion interne, manifesta d'ailleurs sa mauvaise humeur en explosant bruyamment, à moins de cinq mètres d'Arko.

Ce dernier en profita pour bondir de sa cachette, alpaguer un vélo caréné et le lancer de toutes ses forces vers ses adversaires. L'attaque était totalement pifométrique, mais suffisamment proche des deux gardes du corps pour que ceux-ci cessent un instant de tirer pour se mettre à l'abri. La bécane se fracassa au sol, laissant à Arko une ouverture pour filer dans les ruelles.

Six heures, deux fusillades supplémentaires, trois vols de véhicule et deux heures de crapahutage dans les égouts plus tard, c'est un Rowaan plus blessé dans son amour-propre que dans sa chair qui se te

nait dans un entrepôt de Frontera. Il traitait son égo avec une demi-bouteille de vodka, pendant qu'un médecin de la Rose de Mars soignait le physique.

Son vis-à-vis, Lord Rinaldo, hocha gravement la tête.

— C'est inquiétant.

— C'est pas l' terme que j'emploierais, mais ouais, aussi.

— Non, je veux dire, d'après ce que m'a raconté l'équipe B...

Le Rowaan sauta sur ses pieds, renversant au passage tout le matériel médical du docteur Errique.

— Quoi ? Pasqu'y avait une équipe B ?

Lord Rinaldo le regarda, d'un air impassible.

— Bien sûr. Je n'allais pas te laisser en territoire alto sans un soutien logistique. Qui crois-tu a pu organiser ton extraction ?

Arko marmonna des choses extrêmement peu amènes envers l'équipe B, leur utilité dans l'histoire, leur ascendance et celle de Lord Rinaldo au passage. Ce dernier choisit de l'ignorer et continua :

— Bref, ils ont pu constater que les gardes du corps faisaient montre d'une coordination peu commune. Nous savons que la Fédération a commencé à déployer des radios en implantation sub-dermique, mais même en prenant cela en compte, ce n'était pas comparable.

— Et ça veut dire quoi ?

— Que tu as eu affaire à des Arcanistes.

Arko avala une gorgée de vodka, lâcha une grimace primée dans les meilleurs festivals de films d'horreur et plissa le front.

— Attends... des Arcanistes altos ? Ils sont pas censés être totalement réfractaires à ce genre de blague ?

— En théorie. Mais ça fait un petit moment que nous soupçonnons nos chers voisins de s'être lancés dans un programme de développement dans ce domaine. Bien évidemment, le genre de programme dont très peu de gens connaissent l'existence, même au sommet de l'État.

— Le Premier cercle ?

Le cabinet secret du président Gabriel Fore était un classique des théories de la conspiration – mais qui avait une base d'existence solide. Ronaldo hocha la tête :

— Il faut avouer qu'à ce niveau de secret, il n'y a pas grand-chose d'autre.

Il y eut un grand silence dans l'entrepôt.

— Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Toi, tu pars en vacances.



Les jours qui suivirent furent placés sous le signe du renseignement. Suite à l'escapade d'Arko, Kyoshi et Rinaldo s'intéressèrent au volet local de l'affaire et notamment aux activités du général Right et de son éventuel commandement.

Rinaldo en profita pour faire à sa fille un rapide résumé d'un troisième rapport sur l'incident chypriote : la Rose de Mars avait eu quelqu'un sur place, mais ce n'était pas le genre de choses dont l'organisation voulait trop se vanter, surtout devant une étrangère, fut-elle alliée. D'ailleurs, l'agent avait rapporté un certain nombre de faits qui rendaient son compte-rendu suffisamment confidentiel pour que Rinaldo ne puisse en faire qu'un résumé oral.

Lorenui avait dépêché sur place une Ataneylwen du nom d'Aurelia Piliasin, Arcaniste également, qui n'avait pas hésité à user d'explosifs pour sceller archéologues, officiels et journalistes dans les ruines souterraines de la cité. Tout ce petit monde ne s'en était sorti qu'en utilisant une antique structure qui permettait d'amplifier l'énergie arcanique à un point suffisant pour faire office de transmetteur de matière.

Toujours théâtral, Rinaldo avait ponctué sa narration par un « *beam me up !* » qui fit sursauter Kyoshi. En guise d'explication, elle lui transmit l'image qu'elle avait perçue dans l'esprit de Daeithil : le cercle de pierre et les survivants de Belisandar. Il émit un long sifflement, comme un soupir, essaya par trois fois de commencer une phrase qui sonnait comme un reproche, une demande d'explications, puis des félicitations, pour finir par sombrer dans un silence contemplatif.

Après cette session, Kyoshi tenta de reprendre contact avec l'agent Michael Karlen ; malheureusement, il était en « mission extraplanétaire » et injoignable ; elle se contenta de lui laisser un message.

— Un peu brut de décoffrage, mais pas mal. Un de tes anciens amants ?

Daeithil regardait le portrait holographique de la boîte vocale avec un intérêt certes non feint, mais un peu cabotin. Kyoshi sourit, plus à la tendance de l'Eylwen de jouer avec sa tendance à la jalousie qu'à la question elle-même.

— Si on veut ; c'est un peu compliqué. Disons qu'il m'a aidé quand j'étais sur Olympus.

— Cette histoire avec ta sœur d'âme ?

— Bastet, oui ; il était en poste là-bas et j'ai eu l'impression qu'il avait été mis au placard après un gros problème. Je peux me tromper, le rapport ne mentionne aucun nom, mais je connais assez peu d'agents de la Brigade territoriale qui sont d'anciens militaires des forces spéciales highlanders.

— Tu connais beaucoup d'agents de cette brigade ?

— Non. C'est une façon de parler. Disons que pas mal des éléments déclassifiés de ce rapport me rappellent singulièrement sa façon d'agir.

— Notamment sa tendance à faire usage de ses armes à tout bout de champ, j'imagine... Tu es sûre que ce n'est pas ton frère caché, ou quelque chose du genre ?

Daeithil réussit presque à esquiver le coussin.

De son côté, l'Eylwen eut droit à une conversation épistolaire plutôt houleuse avec son mentor. Fidèle à ses habitudes, elle faisait usage d'un porte-plume et de papier, le tout étant dûment numérisé et expédié par courrier hyperluminique, pour être recréé à l'identique sur Dor Eydhel, à plus de quarante années-lumière.

Au fur et à mesure des échanges, les bruits de la plume sur le papier se faisaient de plus en plus nerveux et plusieurs brouillons partirent dans le petit braséro qu'elle avait allumé pour l'occasion – et qui, avec un mélange d'herbes idoïnes, faisait un excellent répulsif à insectes –, accompagnés par des imprécations peu articulées, mais que l'on imaginait aisément comme peu aimables.

Kyoshi ne voulut pas aborder le sujet, mais ce fut l'Eylwen qui, le deuxième soir, s'en ouvrit, alors que la Terrienne essayait de lui faire un massage susceptible de dénouer des épaules dures comme du bois, dans le bassin – même si, à son avis, elle allait se casser la main avant d'arriver à ses fins.

— Elle m'avait caché ça.

— La ville ?

— Oui, la ville, le sarcophage, tout ce pan de mon passé dont je ne me rappelle absolument pas. Mais il y a plus agaçant : elle me reproche à demi-mot de ne pas faire mon travail, que je suis censé être sa « main » et donc de m'occuper de cela toute seule.

— Ouch.

— Je lui ai répondu que je ne pouvais pas être sa « main » sans avoir des informations. J'ai hésité à lui dire où elle allait prendre sa « main », si elle continuait à me considérer comme une idiote...

Elle lâcha un petit rire.

— Au final, j’y ai mis les formes, mais je le lui ai dit.

Kyoshi arrêta le massage et enlaça Daeithil :

— Je crois que j’ai une mauvaise influence sur toi.

Daeithil se retourna dans le bras de son amante :

— Je ne voudrais pas te vexer, mais je ne t’ai pas attendue pour avoir un sale caractère.

— J’ai une mauvaise nouvelle.

Rinaldo avait eu le bon goût d’attendre la mi-journée pour contacter Kyoshi et celle-ci avait eu le bon goût d’ajuster le cadrage du retour vidéo pour éviter de lui causer une crise d’apoplexie – avec Daeithil dans les parages, les vêtements n’étaient toujours pas au goût du jour. Il continua :

— Nos contacts en Europe indiquent que von Aa a été placé en résidence surveillée à Davos, dans les Alpes centrales, non loin du lieu où son avion s’est posé. Plusieurs sources mentionnent qu’un camion y aurait apporté plusieurs caisses volumineuses.

— Malepeste ! hurla Daeithil, qui avait appris à rester hors champ pour les mêmes raisons.

— Pareil, ajouta Kyoshi, plus désabusée. Ça serait là qu’il planque les bouquins ?

— Ce serait logique, mais il faudrait confirmer la chose.

— En clair, tu nous invites à passer quelques jours à la neige ?

— Arko vous attend à Rome.

Livre troisième : Davos



La ville sainte brûlait. De nombreux incendies ponctuaient sa géographie, particulièrement dans l'Enceinte sacrée, le quartier des temples et des sanctuaires. Les flammes formaient un chemin, retraçant en pointillé la route suivie par la créature qui, désormais, se trouvait sur le seuil du Haut-Concile.

Harikan lui jeta un regard paniqué ; il se tenait devant la grande porte du sanctuaire, les bras en croix. Les Paladins en charge de la sécurité du lieu étaient tombés, tous. Il était le dernier rempart, dérisoire. Celle qu'il avait devant lui n'était plus son mentor, mais un esprit primaire, ivre de vengeance, dont les traits – ni tout à fait masculins, ni encore féminins – rappelaient ceux des Messagers divins dont on devinait encore les représentations sur les mosaïques noircies par la fumée des incendies.

— Non !, cria-t-il, Je ne peux pas te laisser faire ça. Je sais que le Concile a eu tort, mais ce que tu veux... c'est monstrueux !

La voix de Daeithil était un pur concentré de colère :

— Dommage. Tu es le seul que j'aurais voulu épargner.

L'instant d'après, le corps désarticulé de l'homme défonçait la porte et toutes ses protections pour s'abattre, sans vie, au pied des autres membres du Haut-Concile.

— J'espère que je ne dérange pas. Je serai brève.

Son bracelet vibra. Elle le regarda avec détachement, comme s'il s'agissait de la main d'une autre. L'écran holographique affichait « 17 appels en absence » en regard du nom de Kyoshi. Elle hésita un instant, puis activa le bouton d'appel. De l'autre côté de la communication, la voix de la Terrienne explosa. Trop de mots, trop d'angoisse.

— Kyoshi, ne t'inquiète pas. Je vais bien. Je te rejoins plus tard ce soir.

Une pause.

— Je t'aime.

Le silence lui répondit, elle coupa la communication.

Peu de temps après leur arrivée à l'hôtel, abrutie par le vol transorbital et le décalage horaire, quelque chose avait titillé son esprit. Elle avait suivi cette impression à peine plus solide qu'un rêve. Curieuse -

ment, dans son état second, elle n'avait eu aucun mal à emprunter la ligne du tramway, à descendre à la bonne station et, après quelques minutes de marche, à arriver sur le site qui proclamait, en multiples langues, « Ostia Antica, site archéologique ».

Les premières gouttes tombèrent sur sa combinaison. Par curiosité, elle avait acquis à Copacabana une de ces combinaisons *SecondSkin* qu'affectionnait Kyoshi et elle devait avouer qu'elle aimait plutôt bien la sensation, malgré le côté totalement artificiel de l'objet. Elle sentait la pluie sur son corps comme s'il n'y avait rien entre l'eau et sa peau – et c'était un peu le cas, sinon une mince pellicule synthétique, parcourue de nanosystèmes qui maintenaient une température agréable.

Elle extirpa la capuche du col rigide de la combinaison ; la matière enveloppa ses cheveux, formant une sorte de bonnet semi-opaque. Elle aurait dû se faire un chignon ; tant pis.

En cette fin d'hiver, le site était déserté par les touristes ; seuls une poignée de promeneurs visitaient les lieux. Elle eut une réaction de surprise lorsque son communicateur décida, de son propre chef, de passer en mode « réalité augmentée » et que surgirent des ruines des bâtiments, comme ils se présentaient il y a deux mille ans.

Ses propres souvenirs étaient bien plus lointains. La ville dont elle se souvenait, capitale des royaumes *Kelenari* – « ceux de la lumière » – n'avait que peu de rapport avec les bâtiments bas en brique ocre de l'ancienne cité terrienne, devenue capitale d'un des plus puissants empires que la planète eut porté, puis, plus tard, le cœur d'un pouvoir spirituel qui perdurait encore. Mais elle faisait pâle figure à côté de celle qui l'avait précédée, près de dix mille ans plus tôt.

Elwin, la Ville Sainte ; centre du pouvoir spirituel – et temporel, également. C'était une cité d'opulence, aux vastes palais et aux hautes tours. Ces tours où les premiers vaisseaux des nuages s'amaraient. Elwin et son Haut-Concile.

Daeithil De Lleniel Canadean, *Hiriel* en-Belisandar, frissonna. Le temps n'y était pour rien, les souvenirs, par contre...

Et, plus que des souvenirs, les quelques échos de l'Arbre-monde, dont un des nœuds de pouvoir devait encore être par ici, quelque part.

— *Scuzi signora...*

Elle se retourna. La nuit était tombée et une femme entre deux âges, vêtue d'une tenue à l'air officiel d'où se détachait un badge au nom de Constanza, se tenait là, un parapluie à la main, sous l'averse.

— Je suis désolée, mais le site ferme.

Son anglais galactique avait un petit côté chantant, nota Daeithil ; pas très différent de son propre accent. Elle continua :

— Je dois vous demander de partir.

— Bien sûr, excuse-moi.

La femme tiqua brièvement à l'usage du tutoiement, puis haussa les épaules. Elle raccompagna Daeithil à la sortie, lui indiquant le chemin de la station de tramway (elle se souvenait peine du trajet).

Une fois l'Eylwen partie sur le petit chemin qui serpentait entre les champs et les lotissements, Constanza Monti sortit son communicateur, lança une session sécurisée et appela un numéro qu'elle ne composait pas très souvent. Avoir une Fille des étoiles qui visite ce site, surtout hors saison, ce n'était pas très courant et, pour une raison qui lui échappait, le *Monsignore* était toujours friand de ce genre de renseignement.

Daeithil finit par commander un taxi pour retourner à l'hôtel. Elle n'avait pas la moindre idée d'où il se trouvait et elle fut même surprise de s'être souvenue correctement du nom. Le chauffeur semblait plus passionné par un événement retransmis par la radio – événement qui évoquait un combat rituel et qui semblait s'appeler *calcio* – que par sa passagère. En temps normal, cela aurait étonné l'Eylwen, mais, dans ce cas, cela l'arrangeait plutôt.

La porte avait reconnu le code que Kyoshi avait intégré dans son communicateur. Elle se glissa dans la chambre et se dirigea vers la salle d'eau. *Clinquante, mais peu pratique*, se dit-elle en épluchant – il n'y avait pas vraiment de terme plus approprié – sa tenue. Elle prit une douche chaude, se sécha et se dirigea vers la chambre. L'une des portes de la suite s'entr'ouvrit brièvement sur Arko, qui lui fit un signe du pouce signifiant, suivant les cas, « oui », « d'accord », « j'approuve » ou « c'est moi ».

Kyoshi dormait déjà, mais elle se réveilla au premier frôlement. Après un long baiser, elle lui demanda :

— Alors, qu'as-tu trouvé ?

— Des fantômes.



Même à Rome, le soleil peinait à percer le couvercle nuageux, restes de l'hiver nucléaire qui recouvrait l'hémisphère nord terrien depuis la fin du XX^e siècle. Kyoshi, étalée sur le lit, soupira. Copacabana lui manquait déjà.

— Bon, tu me racontes ?

Daeithil ne répondit pas. Elle se livrait à une sorte de gymnastique lente, son épée à la main, au milieu du salon-chambre dans lequel elles avaient pris leurs quartiers – non sans avoir poussé le pompeux ameublement néo-baroque pour faire de la place.

Kyoshi attendit une minute. Soupira. Puis une deuxième. Elle soupira encore. L'Eylwen lui tournait le dos, mais elle était prête à parier qu'elle souriait. Cela dit, elle dut admettre que le spectacle était plaisant.

Enfin, Daeithil posa son épée et revint vers le lit. Kyoshi sentit la tension qui émanait de la communication mentale de sa compagne et elle se prit à frissonner.

****Il y a longtemps, avant l'Exil, cette ville était la capitale d'une alliance de royaumes. Elle hébergeait le Haut-concile, les dirigeants religieux de l'alliance.****

L'Eylwen s'efforça de transmettre par la pensée les images de ses propres souvenirs, la grandeur de la ville, la beauté de ses tours, le luxe de ses rues.

****J'y ai séjourné souvent, à l'époque où j'étais encore prêtresse d'un culte qui a aujourd'hui disparu...**

**** Kyoshi saisit au vol le trouble de Daeithil, puis des instantanés de violence. L'Eylwen secoua la tête, des larmes coulaient sur ses joues. **... non, un culte que j'ai tué.****

Kyoshi était stupéfaite, tétanisée par les images qu'elle venait de percevoir. L'abysses qu'était la mémoire de Daeithil l'appelait. Elle plongea avec elle au cœur du chaos.

— Qu'y a-t-il, mon général ?

Le femme qui venait de rentrer arborait un uniforme gris anthracite sans marques particulières, outre ses barrettes de capitaine. Cheveux blonds, bouclés et coupés courts, peau olivâtre ; son visage, loin d'être parfait, arborait néanmoins des traits pleins de caractère. Le général Johnathan Fright, qui n'aimait pourtant pas s'attacher à ses aides de camps – il en avait vu passer tellement ! – s'avouait une

certain sympathie pour le capitaine Indra Kumesh. Un bref sourire de courtoisie, sinon de bienvenue, passa sur son visage.

— Entrez, capitaine. À votre aise.

D'un geste, il opacifia la grande baie vitrée et appela un écran holographique, montrant une série de prises de vues. On y distinguait surtout une grande et élégante Eylwen, dont la beauté transparaissait malgré la mauvaise qualité des images.

— Nous avons confirmation que notre deuxième objectif s'est, disons, réveillée. Sans doute il y a quelques années, déjà, mais guère plus.

— Je...

Le général leva sa main.

— Aucune inquiétude, capitaine. Je connais la compétence de vos réseaux, ils ne sont pas en cause et, de toute façon, ce n'est pas très important.

Le capitaine Kumesh se rassit dans son fauteuil, quelque peu rassurée. Elle anticipa la question de son supérieur :

— Aucun changement pour le premier objectif, monsieur. Notre agent continue sa surveillance, c'est une étudiante normale.

— Bien. Elle ne soupçonne rien ?

Elle eut un sourire.

— Je crains que notre agent se soit quelque peu amourachée d'elle, mais, à ma connaissance, il ne lui a dit que la première raison pour laquelle il est dans son entourage : pour sa propre protection, en tant que symbole de notre nation en territoire étranger, potentiellement hostile. Elle l'a plutôt bien pris.

Le général lui rendit son sourire. Décidément, il l'aimait bien.

— Excellent travail.

Daeithil pleurait doucement dans ses bras, si fragile. Kyoshi était estomaquée. Était-ce la même Daeithil qui avait tué douze personnes aux pouvoirs hallucinants ? Elle revoyait les images mentales, le déchaînement de puissance qui s'était abattu sur elle, sans sembler l'affecter, puis l'implacable ballet de mort qui avait mis fin à leurs vies dans une symphonie et feu et de sang.

Ils nous ont maudits, ils ont interdit notre amour. Ils voulaient nous détruire... Je... je les ai détruits avant. Daeithil renifla, un son sans aucune dignité qui la fit presque rire, au milieu des larmes.
Je regrette les vies perdues, je ne regrette pas l'acte.

« Objectif repéré », déclara le simple texte qui s'afficha dans une fenêtre opaque, au coin des verres du Primat. Il cligna des yeux, effaçant le message jusqu'à ses moindres traces. Son vis-à-vis, un théologien de renom, prit son sourire comme un encouragement et reprit son discours sur l'herméneutique de la consubstantiation.

La vérité, c'est que Rethan Lerkalis n'était pas un foudre académique. Sa branche de la Chrétienté, reconnue récemment par le Vatican pour des raisons de pure politique – histoire de donner de la visibilité aux courants œcuméniques venus d'outre-Terre – s'était précisément éloignée du Canon pour retrouver la pureté du message originel. Une forme de gnosticisme qui avait également le chic pour agacer les esprits les plus conservateurs de la Curie.

Son titre exact était *primus inter pares* – l'Épurisme était strictement égalitaire – mais, pour des raisons de protocole, le Vatican lui avait donné le rang d'évêque et un peu tout le monde s'accordait pour l'appeler « Monseigneur », ce qui l'agaçait en retour.

Tout ceci pour dire qu'entre un manque total d'intérêt idéologique pour l'étude des textes et son autre occupation, l'esprit de Rethan n'était pas à la conversation. À vrai dire, il redoutait quelque peu la suite des événements : sa position comme agent de renseignement de *Lorenui* n'était en général pas en porte-à-faux avec sa foi, ni avec les positions de l'Église œcuménique, mais il avait comme un pressentiment que cette Daeithil était un peu plus qu'une simple touriste.



Il avait fallu à Daeithil une bonne partie de la matinée, une longue visite au spa de l'hôtel et une application plus que libérale (et enthousiaste) d'huile parfumée, suivie par une douche en duo et un déjeuner d'autant plus conséquent que son petit frère avait été oublié dans la bagarre, pour qu'elle se remette de sa crise de nerfs.

Arko faisait la tête, tout en grignotant son bacon – lui avait eu largement le temps de manger, ce matin. La météo annonçait un front froid et humide en approche rapide, ce qui signifiait de la neige, sans doute depuis le nord de Milan. Rouler sous la neige, ce n'était pas son truc. Il hésita presque à demander à Lord Rinaldo une rallonge pour échanger la berline danoise de location contre un modèle antigrav.

Et puis il y avait cette fille qui, l'air de rien, n'arrêtait pas de les reluquer. Le genre femme d'affaires, *powersuit* à l'américaine avec un veston noir rehaussé de fibre optique et un pantalon sur le pli duquel on aurait pu trancher un steak. Oh, elle donnait bien le change, derrière son mur d'écrans holographiques semi-opaques et son attitude concentrée, à sous-vocaliser des commandes sur un ton que l'on devinait définitif.

Mais Arko connaissait la manœuvre, pour l'avoir expérimenté lui-même – mais, allez savoir pourquoi, même avec un costume catalan coûtant plus que son salaire mensuel, il n'était pas crédible. Cette beauté brune, au teint mat et au chignon plus sévère qu'un rapport budgétaire fédéral, les espionnait.

À première vue, Daeithil et Kyoshi ne soupçonnaient rien. *Les amoureuses sont seules au monde*, songea-t-il avec une pointe d'envie. Ces deux semaines à Eilat, en compagnie de sa dame, s'étaient passées trop vite : *farniente* sur les plages, balades romantiques, cassage de gueule rituels des crétins racistes dans les boîtes de nuit, démolissage tout aussi rituel des sommiers, rarement prévus pour deux cent cinquante kilos de galipettes énergiques. Des vacances idéales, somme toute !

Seulement, madame avait des obligations, de celles qui impliquent un uniforme, des ordres et une chaîne de commandement peu ouverte au romantisme. C'est dommage, parce qu'avec un peu d'insistance, elle aurait pu un peu se délurer au contact des deux furies.

Mais contrairement aux Eylwyn (et aux Alphannes, visiblement), Arko ne mélangeait pas travail et plaisir – à part quand il s'agissait de botter des culs ou de rouler à tout berzingue sur des routes encombrées, on ne se refait pas.

Histoire de reprendre un peu la main, il lança au milieu des roucoulandes :

— Bon, alors, on fait quoi ? J’voudrai pas casser l’ambiance, mais d’ici à Davos, y’a bien huit heures d’route et d’la montagne. Et la météo annonce pas un soleil radieux.

La météo européenne annonçait rarement un soleil radieux, même si loin au sud, mais l’annonce eut son petit effet et les filles regardèrent de concert Arko avec un regard évoquant plus le poisson pané que le sommet de l’évolution. À leur décharge, elles se reprirent assez vite.

— On n’a qu’à faire deux étapes. Kyoshi conjura une carte routière sur son communicateur. Genre, à... attend, c’est un vrai nom, ce bled ?

— Lequel ?

— Chiasso. On dirait le nom d’une maladie.

Arko, qui avait quelques notions de français, ricana.

— Ouais, y’a du vrai. Mais j’dirais qu’on a plutôt intérêt à faire étape à Milan, voire à Parme selon l’trafic et l’temps. Mais pour ça, faut qu’on décanille rapidos.

La berline était confortable. Rien de commun avec son tromblon copacajun d’un autre âge : ici, on avait une suspension hydropneumatique de dernière génération, de vrais sièges rembourrés de gel à mémoire de forme, un compartiment privatif pour le pilote, des écrans à réalité augmentée si on n’avait pas envie de regarder le paysage et suffisamment d’électronique pour commander une frappe nucléaire.

Arko soupira. Il détestait toute cette soupe technologique qui le réduisait à une sorte de mannequin derrière un volant.

Les filles avaient laissé une communication activée entre la cabine passager et lui ; visiblement, elles n’étaient plus – ou pas encore – d’humeur badine et échangeaient plutôt des considérations sur les ouvrages qu’elles lisaient, dans un mélange d’eyldarin ancien et d’anglais galactique peu académique.

Ce fut Kyoshi qui, la première, remarqua le changement de programme :

— Dis voir, Arko, on n’était pas censé aller à Milan ?

— Ouais.

— Et, si je ne me trompe – elle appuyait son propos par une carte agrandie sur un écran holographique devant elle – Venise n’est pas **exactement** sur la route.

— Non.

— Ça m’étonnerait que tu nous emmènes en séjour romantique. Alors c’est quoi, le plan ?

Arko conjura à son tour un écran, qui diffusait les images de la caméra arrière.

— Alors on est suivis.

Du doigt, il surligna la silhouette d’une voiture et continua :

— Depuis Rome. Alors j’ préfère prendre les chemins de traverse et tant pis pour les étapes.

Kyoshi attrapa l’image au vol et en transféra le flux sur son propre communicateur. Elle fronça les sourcils.

— Tu as une idée de qui c’est ?

— Chais pas, on n’a pas été présentés, ricana le Rowaan. Mais ils sont organisés : au moins trois voitures. Y’en a une aut’derrière, plus loin, et une devant. Un relai à trois, y’a du métier.

— Que fait-on, alors ?, demanda Daeithil.

— J’vous suggère de piquer un p’tit somme, on va rouler toute la nuit. J’ai mis des barres nutritives dans le minibar ; ça a le goût d’rien, c’est chimique, mais ça nourrit. Et si jamais y’a besoin d’une escale technique, on va s’arrêter à la prochaine aire de repos.

— Charmant.

Comme pour refléter l’ambiance, la neige commença à tomber.

En fait d’escale technique, Arko profita d’une pause non loin de Trento pour faire subir à leur véhicule des sévices expressément interdits par les conditions générales d’utilisation du service de location, les termes de la garantie du véhicule et, plus généralement, les lois et règlements de la Confédération européenne.

Les logiciels internes de la berline étaient poussés dans une partition isolée du reste des systèmes du véhicule, dont le seul but était de servir d'alibi pour les mouchards. Ils étaient remplacés par des versions qui n'avaient que faire des bridages et des systèmes de sécurité obligatoires.

En attendant, à l'abri et loin des invectives multilingues du Rowaan, Daeithil mâchonnait son sandwich triangulaire avec un air absent, en regardant la neige tomber dans la lumière des éclairages du parking. Kyoshi l'observa avec amusement.

— Tu as bien du courage de manger ce genre de truc.

— J'ai connu pire.

— Je croyais que les Eyldar avaient du mal avec la nourriture artificielle. Tu sais que ce machin est constitué de champignons ou d'algues reconstituées ?

— Non, mais ça ne m'étonne pas. Au moins, c'est de la nourriture, pas un coupe-faim. Lorsque le Grand Hiver a commencé, Belisandar a connu des disettes sévères.

Kyoshi hocha la tête en silence. Elle n'avait pas envie de replonger Daeithil dans les souvenirs douloureux deux fois dans la même journée.

Arko revint vers elle, arborant un air satisfait – et beaucoup trop enthousiaste pour être honnête, jugea Kyoshi.

— OK, not'poubelle a été dûment rowaanisée, on va pouvoir faire voir du pays à nos *paparazzi*.

Kyoshi fronça les sourcils. « Par ce temps, tu crois que c'est prudent ? »

Pour toute réponse, Arko éclata d'un grand rire qui déclencha les alarmes de trois véhicules alentours – ainsi que celles dans la tête de Daeithil.



Ce fut vers trois heures du matin que la berline atteint enfin le parking du Davos Resort. La ville en elle-même n'était pas accessible aux véhicules : ancienne station de sports d'hiver à la mode au XX^e siècle, elle s'était transformée en forteresse pour riches fortunés au début de la Troisième Guerre mondiale. Mais les aléas de la guerre étant ce qu'ils sont, bien peu des clients potentiels purent y arriver – le fait que les premières lignes soviétiques ne s'arrêtèrent qu'à cinquante kilomètres y fut aussi pour quelque chose.

La Coopérative Düttweiler avait racheté les lieux pour une bouchée de pain un siècle plus tard et ressuscité la station, en donnant à fond dans le pittoresque alpin de surface, la sécurité, la haute technologie et le confort de haut standing.

Pour le moment, tout ce que le trio voyait, c'était beaucoup de nuit, beaucoup plus de neige et, en plissant les yeux, quelque chose ressemblant à une gare. Le train qui reliait le parking à la station était une réplique des lignes à voie unique qui, à l'ère pré-atomique, circulaient sur la ligne, mais reconstruit au standard MTV des trains magnétiques européens. Une sorte de tramway monté en graine.

Arko était à peu près certain d'avoir largué ses poursuivants dans la montée, au prix de manœuvres qui étaient déjà déraisonnables par temps sec et sans douze heures de route dans les pattes. Ça avait payé – même si le regard de Daeithil lui laissait entendre que ça allait également se payer, plus tard.

Traversant le parking à grande vitesse, sous une averse de neige qui commençait à ressembler à une avalanche, ils trouvèrent refuge dans la gare en vrai-faux bois, style début XX^e siècle. Déserte au point que leur arrivée sortit de veille les systèmes automatiques. Deux minutes plus tard, les portes s'ouvraient et le trio entra dans le train.

L'organisation avait fait de gros efforts pour reproduire l'ambiance « belle époque », avec boiseries, banquettes rembourrées en simili-cuir et éléments en cuivre doré un peu partout. Même l'interface des systèmes d'information était Art nouveau, ce que Kyoshi jugea comme un peu exagéré. Daeithil, par contre, trouva ça charmant.

Le convoi s'ébranla, lancé par le long sifflement de la motrice, ce qui manqua de faire tomber Arko de la banquette sur laquelle il s'était affalé, abruti de sommeil. Le paysage devait être somptueux de jour ; de nuit, c'était flocon de neige sur fond noir, avec la surcouche de la réalité augmentée qui leur faisait miroiter des merveilles invisibles.

Le train n'était pas parti depuis plus de dix minutes, sur la demi-heure prévue pour le trajet, qu'Arko ronflait déjà avec application. Kyoshi s'étira ; elle avait un peu dormi, mais une vraie nuit de sommeil

dans un vrai lit ne serait pas de trop. Dacithil regardait l'absence de paysage, le regard perdu dans le vide ; elle aussi avait les traits tirés.

****Courage, on est bientôt arrivés !****

C'est à ce moment que toutes les lumières s'éteignirent et que le convoi commença à ralentir.

Arko se frottait les yeux. La cabine était plongée dans une quasi-pénombre, à peine percée par quelques éclairages d'urgence dont la faible bioluminescence était à la peine. Le silence était presque total, jusqu'à ce qu'il l'interrompe :

— *Dafiq* ?

— Bonne question, répondit Kyoshi. Je n'en sais rien, on dirait une panne générale. Il n'y a plus de courant, plus de réseau non plus.

— Devait y'avoir un relais dans l'train, il aura claqué aussi. Bon, on est où ?

— Je crois qu'on n'était plus très loin de la moitié du chemin, mais je ne me souviens plus très bien. Je ne faisais pas très attention, non plus.

Le Rowaan fit la grimace et se passa la main sur le visage, comme pour tenter d'en expulser la fatigue.

— Bon, y'a pas d'système d'alarme dans c'wagon ?

— Je n'ai rien vu. Au temps pour la légendaire paranoïa sécuritaire des Européens !

— Ils devaient penser que ça f'sait pas assez pré-atomique.

— Vous ne trouvez pas qu'il fait froid ?

Kyoshi et Arko regardèrent Dacithil, qui avait gardé sa *SecondSkin* et ne portait en plus qu'une paire de bottes fourrées 100 % pur synthétique et une écharpe en laine.

Arko grimaça :

— Logique, le chauffage a pété aussi.

— Bon, on fait quoi ? On attend les secours ?

— Pas le genre d’la maison et pis on n’est même pas sûrs qu’ils ont été prévenus. Je vais voir à la loco si c’est bricolable.

Arko ouvrit la porte du compartiment, au grand dam de Daeithil, qui se recroquevilla. En temps normal, elle aurait pu tenter de gérer le froid à l’aide de son contrôle corporel, mais elle était trop fatiguée pour que ce soit efficace.

****Sil, monte le chauffage.****

****L’énergie est presque épuisée.****

— Quoi, tu ne l’as pas rechargée ?

— Euh... je ne sais pas comment on fait...

Avant que Kyoshi n’ait eu le temps de s’énervier, elle entendit Arko hurler un « WHÔBORDAYL ! » retentissant.

Le Rowaan était encore accroché par une main à la poignée de la porte – qui, sous le poids, commençait à prendre un angle inquiétant. Il semblait suspendu dans le vide.



Kyoshi essaya tant bien que mal de le remonter ; il finit par prendre appui au bord de la voie, qui ne devait pas faire plus de trente centimètres de large.

— Pfou ! J'ai eu ch... euh, c'est pas passé loin. On doit être sur un putain d'viaduc.

Il s'ébroua et, sans plus attendre, déclara :

— Bon, je file à la loco, tu peux regarder s'il y a du monde dans le train ?

Kyoshi se concentra. Son esprit balaya les environs immédiats à la recherche de formes d'intelligence.

— Négatif, on est les seuls.

— J'm'en doutais. Bon, on reste en communication point-à-point ; temps d'chiotte ou pas, on devrait avoir assez de portée. Essaie d'trouver nos bagages pour vous garder au chaud, les deux. Au pire, essayez d'passer dans un aut'compartiment, mais gaffe : ça a une tronche de méchant trou, là en bas.

Kyoshi referma la porte et jeta un œil inquiet sur Daeithil.

Sil ?

Trop froid...

La Terrienne se mordit la lèvre ; l'attaque du gel, qui semblait s'en prendre autant au corps qu'à l'âme de sa compagne, tentait de se propager à sa propre personne. Elle eut un frisson et coupa la connexion ; c'est dans ce genre de cas que la télépathie cessait d'être un avantage pour devenir un danger.

Elle réfléchit trois secondes et ouvrit Rogiero. La batterie était presque à pleine charge ; elle fit un rapide calcul, essayant de se rappeler de ses cours d'ingénierie électrique. Ça pouvait passer. Par acquit de conscience, elle vérifia les sauvegardes ; tout était OK.

— Rogiero, je vais avoir besoin d'un maximum de batterie. Mets-toi en veille profonde.

— Bien reçu, répondit la voix synthétique.

Elle sortit un câble, qu'elle raccorda à la console et à la combinaison de Daeithil ; en ces temps de connexion sans fil, elle n'avait dû se servir de ce bidule que deux ou trois fois, mais elle ne regretta pas l'achat, pour le coup.

Conjurant l'écran de contrôle de la tenue, elle dérivait un maximum de puissance vers les circuits de chauffage. *Seize degrés, cinq minutes d'autonomie ; ça devrait être suffisant*. Sa propre combinaison commençait à couiner, mais elle l'ignora.

Dans la motrice, Arko pestait. Ce qui est un doux euphémisme pour dire que sa litanie de jurons avait certainement fait fuir toute la faune dans un rayon de dix kilomètres. Le froid commençait sérieusement à lui engourdir les doigts, ce qui rendait ses bricolages immondes de plus en plus ardues. Le temps de se réchauffer les mains, il enclencha son communicateur et appela Kyoshi.

— Yo ! Ça va, derrière ?

— Ça peut aller, répondit la Terrienne. Daeithil dégèle un peu, mais on n'a pas beaucoup de temps.

— J'sais, mais j'ai un plan. Rejoignez-moi dans la motrice.

Le Rowaan attrapa la barre à mine qu'il avait trouvé dans le coffre à outil et entreprit de se réchauffer un peu plus.

Daeithil reprenait des couleurs. L'adjonction de chaleur lui avait permis de reprendre contrôle de son organisme et, au prix d'une concentration intense, elle parvenait à gérer le froid mordant.

Tu crois que tu peux bouger ?

Le vent hurlait si fort que Kyoshi avait recours à la télépathie. Daeithil perçut que, sous sa façade, elle non plus n'en menait pas large – son contrôle corporel était nettement moins efficace que le sien.

Oui, mais j'ai peur de ne pas pouvoir améliorer ma vision.

Kyoshi regarda l'extérieur du wagon, se rappelant de l'avertissement d'Arko.

T'inquiète, mes lunettes devraient arriver à gérer. *Pas longtemps, mais suffisamment*. **Reste liée à moi.** Daeithil réprima un petit rire. Kyoshi soupira, une volute qui gela presque immédiatement :
Tu es incorrigible... Plus tard, je te le promets.

Elle ouvrit complètement la porte du compartiment ; le vent et la neige s'y engouffrèrent avec enthousiasme. L'amplificateur de lumière intégré dans ses lunettes fumées faisait ce qu'il pouvait pour percer l'obscurité, mais les bourrasques de neige ne simplifiaient pas la tâche. Néanmoins, c'était suffisant pour savoir où mettre les pieds.

Se cramponnant aux wagons, un pas après l'autre, les filles progressèrent dans la couche de poudre qui recouvrait la voie. Subjectivement, il leur fallut deux heures pour arriver à l'avant du convoi, même si le chronomètre de Kyoshi annonçait trois minutes.

Bonne nouvelle : la cabine de la motrice était close. Au moins ça : la température y était presque positive. Kyoshi ouvrit la porte sur un spectacle de désolation : Arko avait démonté à peu près tout ce qui était démontable, cassé ce qui ne l'était pas et le sol de la cabine était jonché de pièces électriques diverses, de câbles plus ou moins dénudés et d'outils dans des états divers de décrépitude.

— Gaffe ! J'ai pas eu l'temps d'ranger, c'est un peu le souk et j'suis pas sûr que mes branchements tiennent...

— C'est quoi, ça ?

— Version courte : l'alimentation est HS, mais comme c'truc est d'fabrication européenne, il y a au moins trois systèmes de secours. J'ai récupéré des batteries à gauche et à droite et on devrait avoir juste assez d'jus pour pousser jusqu'à la gare.

Le Rowaan ne mentait pas sur un point : une trentaine de batteries, de taille et de puissance diverses, étaient reliées entre elles selon un schéma qui évoquait plus le plat de spaghetti doué de raison que l'installation électrique certifiée.

— Par contre, on va d'voir abandonner les wagons, pasque j'crois pas qu'on a assez de puissance pour tout bouger.

— Compris. Tu veux qu'on détache le reste du convoi ?

— Pas b'soin. Le Rowaan sortit son communicateur et appuya sur l'image d'un gros bouton rouge. Une explosion retentit devant la motrice ; une autre, plus faible, suivit à l'arrière. Daeithil et Kyoshi sursautèrent.

— Purée ! Mais t'es barré ou quoi ?, hurla Kyoshi.

Arko l'ignora ; il appuya sur deux boutons, tira une manette et balança un coup de pied dans un panneau. Les contrôles de la motrice – ceux qui ne gisaient pas sur le sol, s'entend – reprirent vie et un bourdonnement intense se fit entendre. Une secousse : la sustentation magnétique fonctionnait ; Arko tira une seconde manette et la motrice s'ébranla.

— Désolé pour les boums, mais fallait bien qu'j'dégage la neige devant. Et j'avais pas le temps de démonter l'amarrage à la pogne. Il montra une barre à mine tordue, appuyée contre une des parois.

— Tu aurais pu prévenir !

Il haussa les épaules. Il ne dit pas « c'est plus drôle comme ça », mais Kyoshi le perçut.

Ce qui restait de leur train prenait une vitesse satisfaisante. D'après le plan que Kyoshi avait récupéré, il leur fallait encore passer un petit col avant de descendre sur la station, ce que la motrice parvint laborieusement à faire. Arko coupa les moteurs, presque à bout de souffle, laissant la sustentation magnétique et la gravité faire leur office.

Par la vitre de la cabine, ils pouvaient voir les lumières de la station percer les ténèbres et s'approcher. Vite. Très vite. Trop vite.

— Ah, ça m'appelle : j'sais pas comment on freine.



Au final, ce fut un providentiel tas de neige qui arrêta la motrice. Mais pas avant que celle-ci ne traverse tout le hall d'arrivée de la gare, fort heureusement désert à cette heure.

Quelques minutes plus tard, l'endroit était nettement moins désert. Il fallait laisser ça aux autorités locales : elles avaient le sens de la réponse d'urgence – à défaut de celui de l'hospitalité, puisque ce fut une horde de policiers en armes qui arriva en premier sur place.

Un peu plus tard, dans un bureau chauffé, c'est une Daeithil dégelée qui résuma la situation ainsi :

— Pour une arrivée discrète, c'est réussi !

Compte-tenu des circonstances, les explications furent bien moins longues et compliquées que Kyoshi ne l'aurait cru.

Les autorités de la station s'aperçurent assez rapidement qu'il y avait eu un méchant hoquet dans leur système et que, si la réservation d'Arko était bien arrivée à la station de départ, elle n'était jamais parvenue à la station d'arrivée, qui avait coupé le courant après le délai réglementaire.

Accident ou sabotage ? L'enquête le dirait, mais Arko et Kyoshi avait leur petite idée là-dessus ; Daeithil, elle, en était à un point où elle n'avait une idée sur rien : elle dormait sur les genoux de Kyoshi.

Quoi qu'il en soit, ce genre d'événement étant très mauvais pour le tourisme, un jovial représentant des autorités locales, à l'improbable nom de Hanspeter Schiavarno-Klivenkov, était venu se répandre en excuses et offrir une suite encore plus luxueuse que celle qu'avait choisi Daeithil.

Passablement épuisées par leur lutte contre le froid, les filles avaient accepté les excuses et les compensations avec une certaine passivité. Seul Arko semblait avoir encore un peu d'énergie, qu'il employa à réclamer une bouteille de rhum – « pour faire des grogs. »

Dans l'ascenseur de l'hôtel, Kyoshi lui jeta un regard en coin et lui demanda :

— Tu me parais encore bien réveillé.

— Ouais, c'est l'adrénaline. Ça va redescendre.

Kyoshi hocha la tête, mais persista dans le regard biais. Après un soupir qui faillit faire tomber Daeithil, il continua :

— Et puis c'est la première fois qu'j'plante une locomotive. Quand j'vais raconter ça aux copains, ils vont jamais m'croire !

La Terrienne eut encore juste assez d'énergie pour se frapper le front du plat de la main.

La journée suivante n'exista pas. Ou si peu.

Contrairement à ce qu'avait soupçonné Kyoshi, Arko leur prépara bel et bien un grog, avant de se retirer dans ses quartiers avec le reste de la bouteille de rhum. Autant dire que leur sommeil fut long, profond et enterré sous une épaisseur de couvertures et de duvets plus conséquente que celle du matelas. Daeithil n'eut même pas la force de se plaindre de la literie à la terrienne.

Elles émergèrent à la nuit tombée. Pour être très honnête, si le sommeil avait occupé une bonne partie du temps, d'autres activités – disons, plus actives – avaient également été au menu. Surtout quand Daeithil découvrit ce qu'était un jacuzzi.

Les filles redevinrent sociales vers le milieu de la soirée, principalement parce qu'il commençait à faire sérieusement faim. Le sexe, ça creuse – ce qui constituait d'ailleurs un de ces doubles sens grivois dont les Eyldar étaient friands. Ce qui constituait également un double sens grivois.

Quelques échanges de messages plus tard, Arko vint les rejoindre au restaurant, pour le dessert. Si Kyoshi et Daeithil étaient encore vêtues dans leurs combinaisons – après nettoyage – lui avait opté pour le style skieur en vacances, avec un pantalon-fuseau de couleur rouge pétante, une paire de moon-boots qui terrorisait les petits chiens dans l'assistance et une doudoune blanche à col de fourrure.

— Alors, ça va mieux, la reine des glaces ?

Kyoshi lui balança un coup de coude qui eut à peu près le même effet que l'impact d'un moustique sur un des pics alpins voisins. Si Daeithil releva la pique, elle se contenta de sourire et de répondre :

— Mieux, merci. Et toi ?

— Ça roule. J'ai profité d'la journée pour aller faire un tour.

— Ça t'arrive de dormir ?, demanda Kyoshi, un peu estomaquée.

— Bah oui, mais j'me suis levé vers midi. Rester au plumard, c'est pas trop mon truc. *Surtout seul*, pensa-t-il, avant de reprendre : Du coup, j'ai fait quelques repérages.

— Avec ton déguisement de Siyan ?

Il est vrai que la tenue faisait un peu mal aux yeux et rappelait ainsi le style des Siyani, grands lézards anthropomorphes qui ne voyaient pas les couleurs. Mais Arko haussa les épaules :

— Z'avez pas maté le style local : j'fais positivement sobre.

Kyoshi dut avouer qu'il avait raison : la station avait adopté une mode vestimentaire et architecturale pré-atomique, à base de couleurs vives, de courbes et de matériaux synthétiques. Elle fit la grimace ; ce n'était clairement pas son style préféré. Daeithil fronça les sourcils, indiquant ainsi – quoi que de façon plus subtile – sa désapprobation.

— Bref, t'jours est-il que le gars von Aa pioge dans une grande propriété un peu à l'écart du village. C'est méchamment gardé, avec des flics locaux, des flics pas-locaux et du garde privé, et tout c'beau monde qui se regardent en chats de faïence.

— Tu veux dire en chiens de faïence ? demanda Kyoshi.

Arko lui jeta un regard noir très théâtral, ce qui fit rire Daeithil.



Pour finir, il fut décidé de ne rien décider avant le lendemain et, comme personne ne se sentait réellement d'affronter des boîtes de nuit spécialisées dans le twist ou le disco, tout le monde partit se raccorder le rythme biologique sur une fréquence plus raisonnable.

Le lendemain matin, Kyoshi émit l'idée de poser leurs personnages de vacanciers en allant faire du ski. Elle ignora consciencieusement les grimaces inquiétantes de ses vis-à-vis et partit louer du matériel. Daeithil l'accompagna, en se disant qu'il valait mieux qu'elle et ses connaissances médicales ne soient pas loin.

Vu de jour, Davos ressemblait à un image alpin fantasmé par un réalisateur multimédia américain et réarrangé pour des nouveaux riches européens, « mafieux » en option. La rue principale était bordée de bâtiments dans une imitation assez peu flatteuse du *Heimastil* suisse, style qui consistait en l'adaptation à l'architecture des chalets d'idées venues de l'Art nouveau, en passant par la case « kitsch de guerre ». En l'occurrence, ça donnait beaucoup de boiseries, des volets peints, de la grosse pierre de taille, le tout avec des finitions en pur plastique.

Daeithil s'amusa à constater que les boutiques étaient soit une variante de la Coopérative Düttweiler – la grande entreprise qui possédait non seulement la ville, mais tout l'État-canton alentours et auquel elle donnait son nom, essaimant partout le « D » orange de son logo – ou des marques de très grand luxe, suffisamment fortunées pour payer les exorbitantes taxes frappant les entreprises non autochtones.

Arko avait déjà son équipement et avait passé une bonne partie de la journée de la veille à se rappeler de comment on faisait pour descendre autrement que sur les fesses. Daeithil avait une petite habitude des skis, mais pas de descente ; quant à Kyoshi, elle faisait visiblement preuve de beaucoup plus d'enthousiasme que de bon sens, et même de sens de l'équilibre.

Pour ne rien arranger, l'épreuve du remonte-pente fut fatale à toutes leurs illusions, ainsi qu'à leur dignité. Le système de tire-fesse, baptisé « arbalète » à cause de sa forme générale, était sans doute d'époque et, si on pouvait lui accorder des points pour l'authenticité, l'aspect pratique était mort depuis plus longtemps que son concepteur. Il fallut à Kyoshi et Daeithil une bonne dose d'abnégation pour arriver au sommet de la piste et Daeithil déclara que, de son temps, les arbalètes faisaient moins de victimes.

La descente fut également épique et déclencha chez Kyoshi une crise de jurons dont le lyrisme devait être imputé à sa fréquentation de Daeithil. Cette dernière se débrouillait un peu mieux et parvenait déjà à aligner deux virages de suite sans devoir s'aider de son postérieur. Elle fut d'ailleurs la seule à

repartir sur les pistes, avec un enthousiasme que Kyoshi, épuisée par l'exercice, trouva suspect. Arko lui emboîta le pas, plus par conscience professionnelle que par esprit sportif.

Un peu après midi et deux autres descentes plus tard, le trio attaquait une fondue sur la terrasse d'un des restaurants auprès des pistes. Le soleil, qui était plus fréquent à cette altitude et dont la chaleur était amplifiée par les systèmes passifs des combinaisons de ski, rendait la température presque supportable. Le fromage fondu et le vin blanc faisaient le reste – même si Daeithil trouva l'ensemble trop salé et pas assez varié, alors que Kyoshi dut accepter les cachets d'enzymes proposés par le chef, un barbu rigolard dans une chemise à carreau et pantalon à bretelles, pour éviter les embarras gastro-intestinaux.

À lui seul, Arko avait englouti la moitié du caquelon, pourtant prévu pour quatre, ainsi que les trois-quarts de la bouteille de vin blanc – Kyoshi s'était contentée d'un médiocre thé instantané. Il avait l'air bien cuit, mais c'était juste un air. Sous prétexte de grivoiserie, il se pencha vers les filles, l'air hilare, pour leur murmurer :

— Z'avez maté les trois gonzes en combi vertes qui cassent la dalle sur le banc derrière moi ?

Suite à quoi, il éclata d'un grand rire tonitruant. Kyoshi hocha la tête, d'un air navré. Le Rowaan continua à voix basse :

— Ça fait un moment qu'ils ont un œil sur vous deux et ça a pas l'air sexuel. On fait quoi ?

— Pourrait-on en capturer un et l'interroger sur ses commanditaires ?, demanda Daeithil.

— On pourrait, mais ça m'paraît clair : c'est du dercenaire pour jus.

— Du quoi ?

Arko dut patiemment expliquer à Daeithil ce qu'était un « dercenaire » : un mercenaire originaire – ou au service – de la Coopérative Düttweiler, cette dernière étant célèbre pour ajouter des « D » devant le nom de tous ses produits. Il fallut ensuite lui expliquer que non, Davos s'appelait aussi Davos avant.

— Bon, d'accord, mais que fait-on, dans ce cas ?

— À mon avis, on peut les ignorer pour le moment : ils savent que nous sommes là, nous savons qu'ils sont là, il faudra juste les mystifier un grand coup quand on voudra agir.

— Vala.

Le trio se remit au ski une partie de l'après-midi, mais assez rapidement, Kyoshi décréta que, si c'était pour se retrouver au sol toutes les trente secondes, elle préférait le faire dans un endroit chaud, sec et nanti d'un sol moelleux.

Cette déclaration sonna la fin de la session alpine et tout le monde se rapatria vers l'hôtel. Arko fit une petite sieste, puis prit ses quartiers au bar, où se trouvaient également les dercenaires. Il tenta une approche de fraternisation, sur le thème « je sais que vous savez, si on buvait un coup ensemble », mais se vit opposer un refus poli, mais clair. Il haussa les épaules et se rassit au comptoir.

Kyoshi et Daeithil profitèrent un temps des facilités thermales de l'hôtel – avant que le personnel, un peu gêné, ne leur demande de s'abstenir de leurs jeux érotiques devant les autres clients. Kyoshi at - teint des teintes de rouge que l'on rencontre plus souvent chez les pivoines, tandis que Daeithil haus - sa les épaules – elle avait appris le geste avec Kyoshi et Arko – et accepta de se faire pomponner sans chercher à rendre la pareille au personnel.

Entre l'exercice de la journée et la relaxation de l'après-midi, Kyoshi et Daeithil rentrèrent dans leur chambre et s'effondrèrent sur leur lit pour y dormir jusqu'à ce qu'Arko les appelle, parce qu'il avait faim.



L'Eylida contemplait le canon d'un très gros pistolet neutralisateur, pointé par une main à la peau sombre, que prolongeait un bras à l'autre bout duquel on trouvait un Rowaan très concentré et qui ne donnait pas l'impression de rigoler. Derrière lui, Daeithil et Kyoshi regardaient avec surprise et, plus généralement, la scène avait sérieusement secoué les autres clients du restaurant.

Sans même parler du principal intéressé, qui n'avait même pas eu le temps de se présenter : le plaquage du Rowaan avait eu lieu à peu près à la hauteur du « e » de son « *Lensil* ». Il se reprit néanmoins assez vite : ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait avec une arme sous les narines et celle-ci, d'une part, avait le bon goût d'être non-létale et, d'autre part, n'avait pas encore tiré. Tout n'était donc pas perdu.

— Je suis Cediari Salion Maënilvya, de l'ambassade eyldarin à Genève. J'aurais aimé parler à Daeithil de-Lleniel, si possible. Oh, et *lensil*.

Arko savait que cette mission allait potentiellement lui valoir de braquer un ambassadeur ; pas de chance : ce n'était pas le bon.

— Appelez-moi Maën.

L'Eylida les avaient rejoints à la table ; il avait un petit côté archétypique, avec ses longs cheveux blonds, sa peau pâle, sa silhouette longiligne, le tout souligné par une tenue qui aurait presque pu être d'époque, mais évoquait plus la contre-culture des années 1960-1970 et les mouvements hippies.

L'impression se dissipa après dix minutes de conversation. Maën avait vécu plusieurs fois sur Terre – y compris à des périodes où les contacts extra-terrestres n'étaient pas censés être possibles – et cela se ressentait, d'une part sur sa conversation, d'autre part sur son langage.

Daeithil avait décidé de l'inviter à manger, histoire de se faire pardonner de l'enthousiasme d'Arko – et aussi pour le draguer sans vergogne. Kyoshi, même si elle pouvait difficilement contester le bon goût de sa compagne – « archétypique » impliquait aussi une apparence plus qu'agréable –, aurait bien aimé être consultée dans cette aventure.

Sil, c'est gentil de vouloir agrémente nos jeux, mais j'aurais aimé être prévenue...

L'Eylwen sourit sans la regarder. **Voyons, Kyoshi, Maën doit me parler et, comme il ne dit rien à cette table, cela nécessite donc une audience privée. Maintenant, si tu préfères rester hors de la chambre...**

Étant très mal placée pour le faire physiquement, Kyoshi lui envoya l'équivalent mental d'un coup de pieds dans les tibias.

Le reste du repas s'était déroulée dans une ambiance bizarre, avec Maën et Daeithil qui devisaient al -
lègrement, Kyoshi qui faisait la gueule et Arko qui gardait une façade neutre. À la fin du repas, au
moment des digestifs, Daeithil lança un regard et une sonde mentale vers Kyoshi, qui l'ignora. Daei -
thil qui avait été mère et en avait acquis une certaine habitude dans la gestion des jeunes filles bou -
deuses, prit congé et invita Maën à l'accompagner.

Arko s'était déplacé au bar. Kyoshi l'y rejoint, attrapa la bouteille de whisky écossais qui trônait de -
vant lui et s'en servit une rasade pour adultes, qu'elle avala d'une traite avant de se rappeler que c'était
une très mauvaise idée.

Le Rowaan la regarda changer de couleur quatre fois et produire des râles d'agonisante avec un air
mi-amusé, mi-blasé.

— Encore des problèmes avec ta princesse ?

Kyoshi secoua la tête avant de pouvoir retrouver une teinte normale et un timbre audible.

— Non... oui. Enfin, non. Je veux dire, elle m'agace, mais je sais que ce n'est pas elle. Pas entière -
ment, en tous cas.

Le Rowaan approuva :

— Ouai, ça s'est vu.

— Tu vas encore me livrer des conseils matrimoniaux ?

— Hé ! C'est toi qui vient demander... Mais j'ai de l'expérience qu'avec les Eyldar, si t'es pas
prête à faire des concessions sur ta manière d' gérer les relations, y compris sexuelles, tu vas au d'avant
de gros, gros pépins.

Kyoshi le regarda par en dessous :

— « D'expérience » ?

Arko eut un haussement d'épaules qui fit trembler le bar. Kyoshi récupéra la bouteille au vol et se servit un deuxième verre, qu'elle entreprit de déguster à une vitesse plus raisonnable.

— Quand j'étais sur Trian, on était dans un maquis rowaan, mais intégré chez des autochtones. Notamment un clan avec des Atlani et des Eyldar, qui nous hébergeaient d'temps à autre et nous aidait avec la logistique. Alors, fatalement, y'avait d'la fraternisation, voire plus si affinités. Mais nous autres Rowaans, on a souvent la sale habitude d'être super-possessifs. Alors, fatalement, y'a des fois où ça se passait mal.

— Fatalement.

— Ouais, mais bon. Les plus anciens finissaient surtout par taper sur les plus jeunes, pour qu'ils apprennent à mieux s'tenir ou qu'ils aillent pas fricoter avec les jolies elfettes s'ils étaient pas capab' de gérer le cul et le culturel.

— Ne me dis pas que c'est comme ça que tu as connu ta copine...

— Nan, pas vraiment, rigola-t-il. Elle a jamais été chez nous, au contraire : elle a fait partie de la Force d'interposition, première époque. Avant qu'ça dégénère et qu'le Cepmes envoie les gros lourds qui tachent. Elle m'a capturé quand je faisais d'la contrebande. Deux fois.

Le Rowaan lui fit un clin d'œil :

— Ça crée des liens.

Kyoshi et lui éclatèrent de rire, ce qui provoqua un début de panique chez les habitués du bar.

— Merci, Arko, je crois que j'en avais besoin, dit-elle en reposant son verre.

— Le whisky ou les conseils ?

Kyoshi sourit sans répondre et se dirigea vers les chambres. Arko se dit qu'il allait rester encore un peu. Voire plus.



L’affichage numérique du réveil affichait une de ces heures qui n’existent pas, sauf pour les éboueurs et les voyageurs qui prennent le premier vol de la journée. Autant dire qu’en plein hiver, l’obscurité était encore à peu près totale. Dans la grande chambre de la suite, rien ne bougeait. L’environnement immédiat évoquait un chaos de coussins et d’édredons, jetés en vrac au milieu d’une pièce dont la plupart des meubles avaient par ailleurs été poussés sur le côté.

Les lunettes de Alpha One enregistraient une trace de chaleur au milieu du nid ainsi constitué, mais il était difficile à dire s’il y avait encore quelqu’un ; le froid glacial de l’extérieur rendait le calibrage des systèmes thermiques difficile. De même, la douche était utilisée, mais là encore, les volutes de vapeurs chaudes cachaient le nombre de personnes qui s’y trouvaient.

Alpha One murmura des choses peu aimables envers les Eyldar, son co le rappela à l’ordre immédiatement :

— Si tu as quelque chose à dire, parle fort et clair.

— Echos dans la chambre et dans la salle de bain, nombre indéterminé.

— Bien reçu. Entamez l’opération !

— Bien reçu. En avant !

Alpha Quatre hocha la tête et, de son communicateur, lança l’ouverture de la porte-fenêtre. Le commando pénétra dans la suite, prudemment, armes à la main. Trois silhouettes avancèrent vers le nid, leurs fusils courts pointés vers le tas de coussins, deux autres se dirigèrent vers la salle de bain ; Alpha Cinq sortit une grenade à concussion. Alpha One resta vers la porte, pour couvrir l’issue.

— Alors, demanda-t-il, elles sont dans les coussins ?

— Je ne sais pas, je regarde...

— Qu’est-ce qui se passe, ici ?

La porte de la salle de main s’était ouverte, provoquant un début de panique chez les deux commandos qui se préparaient à grenader la pièce. Un grand Eylda blond, dans le plus simple appareil, en était sorti et regardait la scène avec un mélange de surprise et d’incrédulité.

Les trois combattants du tas de coussin se retournèrent et, comme un seul homme, ils tirèrent un coup de neutralisateur sur l'Eylda, qui eut le temps d'émettre un petit cri de surprise avant de s'effondrer.

— Ah ben merde, c'est quoi, ça ?

— Un Eylda.

— Merci Capitaine Évidence ! Mais qu'est-ce qu'il fout là ? C'est pas notre cible.

— Ben clairement, non. C'est **un** Eylda.

— Alors elles sont où, les ci-

La phrase d'Alpha Trois fut brutalement interrompue par un fauteuil volant, un modèle à base de plastique rigide sur un socle et un pied métallique, qui devait bien peser ses vingt kilos, propulsé par un Rowaan très énervé.

L'impact déséquilibra également Alpha Cinq, qui lâcha de surprise l'objet qu'il avait en main. Le reste de l'équipe vit débouler une forme humanoïde massive lancée à grande vitesse, qui embarqua deux autres commandos dans son élan, les emmenant faire connaissance avec le mur du fond de la pièce, en passant par le tas de coussins, ce qui n'améliora pas la stabilité générale du groupe.

Dans le même temps, le couvercle du jacuzzi et les coussins qui étaient dessus s'envolèrent sous l'impulsion de Kyoshi et Daeithil, qui surgirent de l'eau, l'épée à la main – Kyoshi avait récupéré un sabre court de style japonais, un wakizashi.

Elles avaient pour elles l'effet de surprise et une compétence non nulle en combat rapproché, mais en face, les deux derniers commandos n'étaient pas non plus des perdreaux de l'année et, de plus bénéficiaient d'un équipement supérieur – notamment une protection plus efficace que des gouttelettes d'eau chaude.

Arko avait fort à faire avec ses trois partenaires de danse, mais il n'hésita pas à leur faire tomber dessus le cadre du lit, puis d'empoigner le gros lampadaire pour leur taper dessus. À défaut d'être terminée ou même confortable, la situation était raisonnablement sous contrôle. Il ne pouvait par contre pas faire grand-chose pour assister les filles.

Celles-ci virevoltaient face à des adversaires dont l'entraînement et l'équipement faisait à peine jeu égal avec leurs propres compétences, surtout augmentées par l'usage intensif d'Arcanes.

C'est à ce moment que la grenade à concussion lâchée par Alpha Cinq se déclencha.



Au cours de leur histoire mouvementée, les autorités davosiennes avaient acquis une certaine expérience dans les scènes bizarres qui pouvaient s’offrir à elles, surtout dans les chambres des hôtels de grands standing. Mais retrouver dans la même chambre, inconscients, un Rowaan, six commandos et trois personnes entièrement nues, c’était inédit.

Il leur fallut d’ailleurs re-neutraliser Arko qui, ayant récupéré quelques bribes de conscience, crut à une nouvelle attaque et fit voler deux ambulanciers et six kilos de matériel médical. Au reste, le personnel de l’hôpital eut fort à faire avec ses patients, puisque Daeithil, dans le même état de confusion à son réveil, s’enfuit en chemise de nuit et armée d’une potence à cathéter avant que Kyoshi – sans doute plus habituée à ce genre de circonstance – ne parvienne à la calmer.

Dans le même temps, la panique se lisait dans l’attitude de certains officiels de la station. Certes, le capitaine Steffi Natalyovna-Long arborait sa trogne des matins difficiles et marmonnait des choses peu aimables à l’endroit des auteurs de trouble, mais ses imprécations étaient plus dirigées vers les commandos en armures que vers les furies dans leur nudité et leur garde du corps.

Il faut dire que l’ambassade eyldarin avait manifesté son mécontentement suite à l’hospitalisation d’un de ses hôtes, accessoirement membre éminent de l’ *Agora eyldarin* – le gouvernement de la république. Ce dernier se remettait doucement d’une commotion et de quelques contusions sans gravité ; Kyoshi et Daeithil s’en sortaient à peu près indemnes et Arko n’avait même pas été admis – il en profita pour dévorer un double kebab dans la salle d’attente, au grand dam des autres patients, le temps que ses clientes ne ressortent.

Le – petit et poli – coup de gueule diplomatique avait cependant fait son effet et la sécurité de la station avait rapidement conclut à la légitime défense de la part du trio, avec le malheureux Maën dans le rôle du dommage collatéral. Dans la foulée, la suite des filles ressemblant plus à une explosion dans un poulailler qu’à une chambre digne de ce nom, elles avaient été relocalisées – avec leur détachement de sécurité à lui tout seul – dans le cinq-étoiles de la station.

C’est donc dans une suite encore plus grande, réaménagée à l’eyldarin – le personnel de cet hôtel avait sans doute discuté avec ses collègues du précédent – qu’Arko, Daeithil et Kyoshi s’installèrent pour faire le point.

— J’crois qu’on dérange, résuma le Rowaan avec son sens habituel de l’euphémisme.

— On dirait, ricana Kyoshi. Son Excellence a visiblement décidé de passer la vitesse supérieure.

— M’étonnerait. C’est pas son genre.

— Ah, c’est pourtant toi qui pensais que son détachement de sécurité était prêt à nous effacer de la route à Copa, non ?

— Ouais, mais ç’aurait été différent, il aurait pu plaider la légitime défense. Là, on nous a envoyé du lourd : c’est pas du dercenaire premier prix, on est dans le domaine du professionnel surchoix. On a eu beaucoup de bol qu’tu les aies repérés avant qu’ils arrivent à la fenêtre.

Daeithil hocha la tête :

— Je suis d’accord avec Arko, les deux combattants que nous avons affrontés étaient très bien équipés, bien entraînés et disciplinés. Nos Arcanes ont maintenu l’équilibre, mais sur la durée, ils nous auraient vaincues.

— Je t’avais dit que j’aurais pu utiliser mon plasma, ronchonna Kyoshi.

— Et tu aurais été épuisée en encore moins de temps, répliqua Daeithil sur un ton posé. Une des raisons pour laquelle nous avons pu les contenir, c’est que nous agissions de façon coordonnée.

— Alors qui ? questionna Arko avant que l’échange ne dégénère.

— Je pense que la réponse tient dans les informations que Maën nous a communiquées.

La visite de l’Eylda n’était pas seulement de courtoisie : il avait été contacté par Galadril pour leur communiquer certains renseignements. Il aurait sans doute pu le faire par communication sécurisée, mais il avait préféré venir en personne. Kyoshi soupçonna que beaucoup de gens étaient volontaires pour délivrer un message à Daeithil en personne.

Cette dernière appela un écran sur son communicateur et en sortit un volume virtuel ; elle prit ensuite sa plume pour naviguer dans les informations. Kyoshi sourit ; elle commençait à maîtriser la technologie et, surtout, à s’y habituer.

— *Lorenui*, reprit-elle, est très présente en Europe et il semblerait, d’après les services de l’ambassade, que notre – enfin, surtout *mon* escapade romaine, ne soit pas passée inaperçue.

— Tu penses qu’ils en ont après toi ?

— Ils font la chasse à tout ce qui concerne la période avant l’Exil. Je suis un des témoins encore vivants de cette époque.

— Ah ouais, dit comme ça...

Anna Bardova replia ses longues jambes après avoir envoyé paître l'énième soupirant qui venait de tenter sa chance auprès d'elle – pour le moment, douze hommes, trois femmes et deux indistincts pour cause de boîte de nuit bondée, pas mal pour trois jours. Ce n'est pas qu'elle était opposée à la bagatelle, mais elle avait déjà un amant officiel qui l'attendait à Ringstadt et, de plus, elle était ici en service commandé.

Oh, pas sa session photo à la neige pour un maroquinier spécialisé dans les tenues moto-chic à cinq ou six chiffres. Ça, c'était la couverture.

Elle enclencha la sphère d'intimité et se saisit de son communicateur ; elle appela une session sécurisée et composa le numéro de la semaine.

— C'est moi. Il y a eu un... incident. Ah, vous êtes au courant ?

Un silence.

— Bien sûr que non ! Je les aurais trouvés où, ces mercenaires ? J'ai beau être d'origine slave, je n'ai pas de contacts avec la mafia soviétique.

Rien d'officiel, en tous cas, pensa-t-elle. Pendant ce temps, son vis-à-vis demandait des précisions.

— Non, je n'en sais rien. Mais ils étaient très bien équipés et pas vraiment armés pour de l'enlèvement. Ça ressemblait à une mission d'élimination. Vous êtes sûre que ce n'est pas un service concurrent ?

Elle avait assez l'habitude de ses employeurs de Central City pour savoir que les guerres de service prenaient parfois des allures un peu trop littérales, mais son interlocutrice était catégorique : elle était seule sur le coup. Elle hocha la tête, même si la vidéo n'était pas activée.

— Très bien, je continue la surveillance. Une approche plus directe, peut-être ?... Ah, oui. Si elles sont Arcanistes, ce n'est probablement pas une bonne idée, en effet. D'accord, je vous recontacte.

De l'autre côté de la planète, le capitaine Kumesh coupa la conversation. Elle réfléchit quelques minutes, puis commença à rédiger un rapport.

Alberto Monteragi but une première gorgée de bière ; elle était encore fraîche, autant en profiter. Il regarda autour de lui : la terrasse était bondée et le brouhaha conséquent. Ça ne le dérangeait pas ; d'une part, il avait l'habitude et, d'autre part, son matériel se chargerait de filtrer les indésirables, l'ambiance bruyante étant, de son expérience, un des plus sûrs moyens de bloquer les curieux, numériques ou non.

La connexion se fit rapidement, comme prévu. Son interlocuteur devait vivre à côté de son communicateur, il répondait presque toujours dans la seconde.

— Je vous écoute.

Alberto lui fit un rapide résumé des événements de la nuit ; il avait pu les reconstituer en discutant avec la petite brune de la sécurité, qui lui avait tout de go avoué qu'elle préférait les sommes en liquidités à la compagnie masculine. Le budget du détective étant pour le moins accommodant, il avait eu accès aux enregistrements.

— Et avez-vous une idée de qui il peut bien s'agir ?

Alberto ne savait pas ; à vrai dire, il soupçonnait même son commanditaire d'avoir voulu passer à l'action sans le prévenir – déni plausible, tout ça.

— Non, ce n'est pas de mon fait. Vous devriez savoir que ce n'est pas mon genre.

Alberto avait un doute sur ce point, mais s'abstint de le mentionner ; il savait que son commanditaire émargeait au Vatican et il avait entendu des rumeurs insistantes sur les services secrets de la Chrétienté, qui étaient plus du genre à chasser les marchands du temple – et parfois à l'arme lourde – qu'à tendre l'autre joue.

— Il n'y a rien que nous ne puissions faire, de toute façon. Continuez la surveillance, restez discret et tenez-moi au courant.

Rethan Lerkalis mit fin à la communication. La tournure des événements l'inquiétait, il était sans doute temps de prévenir les cousins.

— Non monsieur, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il s'agit.

Von Aa observa du coin de l'œil son chef de la sécurité. Eileen McIntyre restait impassible, un masque impénétrable de professionnalisme – qui avait pourtant choisi d'abandonner son poste de chef de la sécurité à l'ambassade de Copacabana pour l'accompagner. Une belle femme, à n'en pas douter, dont la maturité avait affermi et affirmé les traits. Von Aa s'efforça de penser à autre chose : il avait déjà été marié deux fois et avait été déçu les deux fois ; il préférait la compagnie des livres. Il reprit :

— Un de vos subordonnés n'aurait pas pris une initiative malencontreuse ?

— Non monsieur, j'ai vérifié personnellement : tous nos agents sont présents et, pour être très franc, je doute qu'aucun d'entre eux n'ait les ressources – *sans parler de l'intelligence*, s'abstint-elle d'ajouter – pour mener une telle opération.

L'ex-diplomate fit la grimace.

— Soit. Continuons à garder un œil sur ces deux gêneuses et leur garde du corps. Et pas d'initiative ! J'ai déjà assez de la Brigade territoriale sur le dos sans devoir encore gérer une enquête criminelle.

Elle acquiesça et se retira, pendant que von Aa se replongeait dans l'examen d'un de ses précieux co - dex. Une fois hors d'écoute, elle soupira. Elle avait sous-estimé ces furies, une fois de plus, et commençait à arriver au bout de ses ressources. Il était temps de passer à une action plus radicale et... plus définitive.



Employée au cadastre régional de Coire depuis plus de vingt-cinq ans, Emma Kalterer n'avait pas vraiment l'habitude de voir des extra-terrestres. Pour tout dire, elle ne savait pas vraiment à quoi ils ressemblaient vraiment – elle se méfiait, à juste titre, de leur représentation dans les fictions télévisées qu'il lui arrivait parfois de regarder. Si ça se trouve, elle en avait peut-être même croisé sans le savoir.

Mais quand deux Eyldar – un Eylda et une Eylwen, pour être précis ; ses années scolaires se rappelaient à elle à ce moment précis – se présentèrent à son guichet, elle n'eut plus aucun doute. Si lui était raisonnablement normal, elle était très belle, avec la peau d'une couleur étrange et une tenue évoquant plus la combinaison spatiale.

Elle parla assez peu, sinon pour échanger quelques mots dans sa langue avec son compagnon. Lui s'adressa à elle dans un neudeutsch suranné, avec juste une pointe d'accent latin. Il avait vécu dans la région il y a très longtemps, avant la guerre, même – la troisième, les autres étant passées bien plus loin – et il aurait voulu montrer à sa nouvelle compagne à quoi ressemblait la région à l'époque. Pour cela, il sollicitait un accès aux archives cadastrales.

Emma eut un petit sourire bienveillant. Elle avait toujours eu un faible pour les jeunes couples – même si, dans ce cas, ils avaient sans doute une dizaine de fois son âge. Ou plus. Elle leur créa un accès temporaire et leur ouvrit une des salles d'étude.

— Nous y sommes, murmura Daeithil.

La voix de Kyoshi, retransmise par son tour d'oreille, lui parvint comme si la Terrienne était juste derrière elle :

— Parfait. Branche donc la petite interface que je t'ai remise.

— C'est fait. Et maintenant ?

Il y eut un silence au bout de la ligne.

— C'est tout. J'ai un accès complet aux archives de leurs services. Par contre, attendez peut-être un peu avant de ressortir, que ça soit crédible.

— Oh, j'ai une assez bonne idée de comment m'occuper ces prochaines minutes, répondit Daeithil avec un ton carnassier, tout en jetant un regard sans ambiguïté sur Maën.

Elle coupa la communication avant que Kyoshi n'ait eu le temps de râler.

Arko s'arrêta pour souffler. Autant il pouvait apprécier le ski sous sa forme « descente » – les Ro -
waans avaient une sorte de fascination pour la vitesse, que les mauvaises langues prétendaient non
sans raison comme étant souvent à la limite de l'instinct de mort – autant la variante dite « de fond »
l'ennuyait profondément.

Là, ça faisait bien une heure qu'il crapahutait, lattes aux pieds, sur la piste, se faisant régulièrement dé -
passer par des pratiquants bien plus aguerris que lui. Et environ dix minutes qu'il luttait contre une
envie de plus en plus pressante d'en tabasser un à coups de bâtons, pour l'exemple.

Il s'ébroua bruyamment, comme pour chasser ces pensées peu professionnelles – quoique très ten -
tantes – éparpillant les cristaux de glace qui commençaient à se former sur son mufler. De toute fa -
çon, il n'était plus très loin du but.

Une fort méchante pente et beaucoup de grossièretés plus tard, il arriva sur le site de la petite halte. Il
retira ses skis et les planta à côté du banc enneigé. Il s'assit avec un soupir qui menaça un instant la
stabilité des sapins à proximité et sortit de son sac un casse-croûte conséquent. L'air de rien, il
consulta également son communicateur et lança une brève routine. Le petit drone qu'il avait acheté la
veille chez le marchand de jouets décolla de sa cachette, à quelque trois kilomètres ; de là où il était,
Arko n'en perdit pas une miette.

Il fallait leur laisser cela : les vigiles qu'avait engagés von Aa étaient raisonnablement compétents. Il
ne leur fallut pas plus de trois minutes pour repérer le petit engin qui zonzonnait au-dessus de la pro -
priété et, quelques coups de fusil plus tard, l'abattre sans plus de cérémonie. Ils ne tarderaient pas à
autopsier l'engin, noter son absence de connexion réseau et se contenter d'effacer son module de
mémoire.

Pendant que le drone occupait les détecteurs optiques, Arko avait lui pu prendre tous les clichés dont
il avait besoin. Satisfait, il avala le dernier quignon de son sandwich, le fit descendre d'une gorgée de
thé tiède et reprit la piste. Courage : plus que dix kilomètres.

Le hasard voulut que Daeithil et Arko rentrèrent à la suite en même temps, elle de sa virée à Coire –
officiellement pour raccompagner Maën au point de rendez-vous avec une navette antigravité de
l'ambassade – et lui de sa randonnée dans les riantes vallées autour de Davos. Avec un crochet par un

troquet fréquenté par les quelques indigènes de la station et qui servait un grog pour honnêtes gens (beaucoup d'alcool pour peu d'argent).

Même ainsi ragaillardi, le Rowaan faisait moins bonne figure que Daeithil, qui semblait prendre un malin plaisir à paraître plus fringante que d'habitude. Par ailleurs, Kyoshi accentuait le côté vaudevil - lesque de la scène en lui lançait des œillades meurtrières.

— Bon, fit Arko, j't'envoie les clichés et j'vais prendre une douche. Pendant c'temps, essayez d'pas vous entretuer.

Daeithil attendit qu'Arko soit sorti pour éclater de rire et se jeter sur Kyoshi. Ce n'est pas parce qu'elle avait passé de bons moments qu'elle ne pouvait pas en faire profiter sa compagne !

Arko avait appris qu'il valait mieux, d'une part, prendre son temps et, d'autre part, faire pas mal de bruit avant d'arriver là où se trouvaient ses deux clientes. C'était plus prudent pour la tranquillité hor - monale – encore que, suivant les cas, un certain nombre d'indices, visuels et olfactifs, ne laissaient pas beaucoup de travail à l'imagination.

Toujours est-il que, lorsqu'il sortit de la salle de bain, le Rowaan eut le plaisir de trouver Daeithil et Kyoshi occupées à trier les informations récoltées. Et habillées. Enfin, à tout le moins couvertes.

— Bon, on a quoi ?

Kyoshi fit monter le grand plan schématique des environs de la villa de von Aa qu'elle – et Rogiero – avait compilée à partir des plans récupérés au cadastre régional, des photos prises par Arko et de quelques autres intrusions numériques plus légères.

À vrai dire, elle avait préféré pirater les bases de données de la Sécurité de la Coopérative Düttweiler pour y récupérer des données publiques, plutôt que devoir se farcir leur abominable interface de re - cherche. Elle soupçonnait que le système, mis en place pour des questions légales, avait été spéci - fiquement conçu pour décourager les curieux.

Daeithil, qui était toujours un peu perdue par la technologie moderne, avait cependant une certaine expérience en ce qui concerne la prise de forteresses. C'est elle qui, la première, avait émis l'hypo - thèse que la villa de von Aa, construite il y a moins d'un siècle, reposait peut-être sur des fondations

plus anciennes et, notamment, sur les fameux abris anti-atomiques qui étaient un peu la signature architecturale cachée de la région.

— Bingo !, dit Arko, constatant la présence d'un réseau de galeries.

— Oui, mais ça n'est pas si simple : ce sont des structures connues et qui, pour la plupart, ont fait l'objet de rénovations. Ne serait-ce que pour éviter que ça s'effondre. Elles ont souvent été reconverties en galeries techniques, par lesquelles passent les services électriques, les conduites d'eau et les fibres de communication. Et elles sont sécurisées.

— Et c'est un problème, ça ? Le ton d'Arko était ironique.

— Pas vraiment, mais ça nécessite un peu de préparation. D'abord, il va nous falloir un bon alibi pour entrer dans les galeries techniques. Et puis il va falloir gérer les gardes, dehors et dedans – à première vue une quinzaine.

Daeithil eut un petit sourire.

— Je crois que je dois pouvoir nous trouver comment rentrer.

— Laisse-moi deviner : Sepp ?

Daeithil avait éhontément dragué le jeune réceptionniste de l'hôtel, qui lui avait promis une visite des lieux et, notamment, de ceux qu'on ne montre en général pas au public. Une fois encore, Kyoshi devait reconnaître que l'Eylwen avait un goût impeccable en ce qui concerne ses conquêtes, même si son moi interne hurlait à la trahison.

— Je suppose qu'il doit avoir des codes d'accès dans son communicateur ? Il suffit que je le distraie un petit moment...

—... et pendant votre partie de jambes en l'air, je duplique les codes, continua Kyoshi dans un soupir théâtral. J'ai compris.

****Tu sais que tu es mignonne quand tu es jalouse ?****

Daeithil ne chercha même pas à esquiver.



Eileen McIntyre contempla son verre de cognac. Ce n'était clairement pas son alcool préféré, mais il avait ses bons côtés. Un instant, l'aspect cliché de sa posture la frappa et elle se prit à lâcher un petit rire ironique.

Quel dommage d'en arriver là ! Encore quelques mois, quelques années et elle aurait pu mettre la main sur les ouvrages de la façon la plus légale qui soit. Dix ans qu'elle suivait cet imbécile obsessionnel de von Aa, qui était absolument persuadé de tout comprendre à cette civilisation atlano-eyldarin qu'il aimait temps.

Oh, comme elle avait patiemment supporté ses longues explications sur tel ou tel point d'histoire, mentionné dans une chronique clanique ou une Légende. Presque toujours faux, bien sûr : sans le savoir, il appliquait les schémas de sa culture et comprenait tout de travers. Et bien sûr, elle ne pouvait pas le reprendre, le corriger, sans compromettre sa couverture. De plus, von Aa n'était pas du genre à apprécier être corrigé.

Pourtant, elle n'arrivait pas à le détester. Il était imbu de sa personne, cassant, mais authentiquement passionné. Elle soupira. Oui, dommage. Dommage que ce duo de furies et leur toutou aient débarqué dans l'histoire. Que cherchait donc Galadril ? La rumeur voulait qu'elle ait trahi l'organisation qu'elle avait contribué à créer, il y a si longtemps. *Lorenui*, qui protégeait la mémoire des peuples stellaires en faisant en sorte que ses secrets les plus dangereux le restent.

Enfin, ça n'était pas son problème immédiat. Son problème immédiat gisait au pied de son fauteuil, sa respiration de plus en plus erratique. Le cognac avait en effet ses bons côtés : il cachait parfaitement le goût de ce poison.

Comme prévu, Daeithil n'avait eu aucun mal à convaincre Joseph Bühler – Sepp pour les intimes, et Daeithil était assurément devenue une intime. Elle était tout de même revenue de sa mission avec les codes, mais aussi une certaine frustration : l'éducation sentimentale du Sepp en question comportait des lacunes dans lesquelles on aurait pu cacher une *battlestar* et sa flotte d'escorte et l'Eylwen l'avait poussé dans ses derniers retranchements, mais ça ne lui avait pas vraiment suffi.

Du coup, elle ruminait des choses peu aimables sur les compétences sexuelles des Terriens, laissant derrière elle un jeune homme quelque peu flageolant sur ses pattes et avec des douleurs dans des endroits pas racontables.

Obtenir des uniformes des Services municipaux pour les filles n’avaient pas été un gros problème : Kyoshi avait acheté deux combinaisons similaires et avait utilisé un service automatisé de tissage à la demande pour les finitions. En cas de rencontre, la Terrienne était capable de balancer une excuse crédible sur le thème de la panne dans le réseau.

Arko, quant à lui, avait acquis une grosse combinaison isotherme blanche et grise, apte à le camoufler dans la neige. Son rôle était de faire l’appui extérieur, avec un gros fusil si nécessaire.

— On y va quand ? Cette nuit ?

— Nah, mauvaise idée, répondit Arko. Autant y aller vers six heures ce soir : il fera tout aussi nuit, on sera à la limite des heures de bureau donc l’intervention s’ra plus crédible et en plus, les attaques au milieu de la nuit, c’est tellement cliché que tous les mercenaires s’y attendent.

— Et puis n’oublions pas qu’on nous a déjà attaqué deux fois. Nous sommes sans doute attendus. Autant faire vite.

La suite de l’hôtel avait plusieurs avantages, dont un ascenseur privatif qui pouvait accéder aux sous-sols, avec les codes idoines. Code que l’équipe possédait, donc. Une fois en bas, Kyoshi n’eut aucun mal à neutraliser les systèmes de surveillance dans les environs immédiats de l’ascenseur. De là, Arko put accéder à une sortie de secours, pendant que Kyoshi et Daeithil continuaient dans les couloirs.

Il leur fallut traverser une bonne partie de la ville, en passant par des galeries souterraines plus ou moins bien entretenues. Certaines étaient visiblement des caves datant de plusieurs siècles, aux murs de grosses pierres suintants. Kyoshi entendit distinctement Daeithil marmonner sa crainte de croiser des araignées géantes, la main sur le pommeau de son épée dépassant du sac.

Elles ne croisèrent qu’une demi-douzaine de drones de maintenance, dont un s’était coincé dans un cul de sac – et fort heureusement aucune araignée géante. Après deux heures de pérégrinations, elles se trouvaient devant la dernière porte.

Arko s’était installé au sommet d’un petit monticule, derrière un bosquet. La planque était en bord de piste et, si les skieurs avaient déserté les pentes, les dameuses qui préparaient la neige pour le lendemain y faisaient un raffut du diable. Avec un peu de chance, cela lui permettrait de passer inaperçu ; la discrétion n’était pas son point fort et, même en blanc sur blanc et entre chien et loup (ha ! ha !), il avait l’impression de débarquer en tenue de clown avec la fanfare municipale.

Sa tenue avait l'avantage d'être efficace, en tous cas au niveau température. Il espéra que son fusil allait lui aussi tenir le choc. La fabrication israélienne, c'était bien, mais c'était pas toujours idéal par temps froid. Il déploya l'engin – lui aussi emballé dans un étui isotherme blanc – et s'installa derrière le viseur optique.

Tiens, curieux : la garde paraissait plutôt clairsemée et pas équipée comme d'habitude. Plus professionnelle, à première vue. Arko plissa le front ; c'était une surprise et, dans ce genre d'opération, les surprises étaient rarement bienvenues.

Il ajusta le zoom ; l'équipement lui disait quelque chose. Il eut juste le temps de reconnaître les mêmes commandos qui les avaient attaqués dans la chambre avant que trois coups de neutralisateur ne l'assomment net.



La porte opposa plus de résistance physique qu'électronique : quand les Européens parlaient d'abri anti-atomique, ils ne faisaient pas semblant et Kyoshi et Daeithil n'étaient pas trop de deux pour pousser le lourd vantail de béton armé, monté sur des gonds qui n'avaient plus vu d'huile depuis des années.

Elles aboutirent dans la chaufferie ; de là, elles passèrent dans un ancien garage reconverti en dépôt de meubles. Si le plan était exact, une porte menait à l'étage et une autre vers le reste du sous-sol de la villa de von Aa.

****Finissons de visiter le sous-sol. À l'ambassade, les ouvrages étaient entreposés dans un coffre sous la maison.****

Daeithil hocha la tête. Elle s'était débarrassée de l'uniforme et avait sa combinaison et son épée ; Kyoshi avait insisté pour qu'elle prenne au moins un pistolet neutralisateur – et vérifié par ailleurs que sa combinaison était bien chargée. Elle retira également son uniforme et assura le fourreau de son revolver, ainsi que la sacoche avec Rogiero en bandoulière.

Silencieusement, les deux femmes arpentèrent le sous-sol et, sans surprise, à côté du garage souterrain de la villa, elles trouvèrent le coffre. Ouvert.

Kyoshi jura très fort avant de constater que la pièce était emplies de nombreux ouvrages.

****Ouf !****

****Oui, mais je me demande pourquoi cette porte est ouverte. Ce n'est pas normal de construire une telle pièce forte si c'est pour la laisser ouverte à tous les vents.****

****Peut-être a-t-il sorti des ouvrages...****

****En ce cas, je vais aller vérifier.****

Kyoshi la regarda avec étonnement. Daeithil l'embrassa brièvement et s'éloigna prestement et en silence.

****Ne t'inquiète pas : ce n'est pas la première fois que je cambriole un domaine.****

****QUOI ???****

— Beta One à Op. « Sébastien » neutralisé.

— Parfait. Des nouvelles de « Belle » ?

— Négatif. Continuons la patrouille.

Eileen McIntyre grimaça. En fait, ce n'était pas parfait du tout. Elle espérait avoir un peu plus de temps pour tout finaliser, mais si le trio maudit avait décidé de passer à l'action, il devenait urgent pour elle de solder les comptes. Elle sortit son communicateur et régla la minuterie sur cinq minutes, puis elle lança le code convenu.

Elle se retourna, pour se retrouver nez à nez avec une Eylwen, dont l'épée était pointée sur sa glotte.

Daeithil monta les escaliers discrètement. La villa était cossue, sans aucun doute. Elle n'aimait pas le style – trop chargé, trop artificiel – mais elle reconnaissait les bois rares, les cuirs travaillés et les peintures soigneusement mises en valeur. La villa était plongée dans le silence et une semi-obscurité ; seule une pièce était illuminée, elle s'y dirigea.

L'endroit devait être une salle de lecture ; elle avait déjà vu ce genre de décor dans des fictions vidéo, notamment celles impliquant un enquêteur sociopathe pratiquant dans une ville terrienne aujourd'hui détruite. Elle sentit une présence – non, deux, mais à peine.

Risquant un regard, elle vit une femme aux cheveux roux noués en un chignon très fonctionnel, grande et mince, habillée pour sortir avec un court manteau, un épais pantalon et une paire de hautes bottes. Elle lui tournait le dos, consultant un écran de son communicateur. Mais elle vit surtout, affalé dans un fauteuil, von Aa. Inconscient, un filet de bave coulant sur son menton et perlant sur un ouvrage ancien posé sur ses genoux.

Elle tira l'épée juste au moment où la femme se retournait. Sa surprise n'était pas feinte : elle ne l'avait ni vue, ni entendue arriver.

— Que lui as-tu fait ?

— Mais... qui êtes-vous ?...

— Ne te moque pas de moi ! Tu l'as tué, n'est-ce pas ?

Eileen McIntyre soupira. Elle releva la tête avec un sourire amusé et enchaîna, dans un eyldarin impeccable :

— Tu ne comprendrais pas, Daeithil De Lleniel.

Surprise par le changement de langue, Daeithil recula d'un pas. Eileen n'eut pas besoin de plus : elle lui lança au visage le verre d'alcool posé sur le guéridon et plongea.

L'Eylwen lança un juron assez peu princier ; elle parvint à esquiver l'alcool. Elle ne parvint par contre pas à esquiver un méchant crochet aux jambes et tomba, face en avant, sur le tapis ; elle se retourna juste à temps pour arriver à parer un coup de tisonnier qui manqua de lui arracher sa lame des mains. Son vis-à-vis avait une technique d'escrime rudimentaire, mais redoutablement efficace quand elle était utilisée par une personne dotée d'une force peu commune.

Cette Eileen MacIntyre n'était pas du tout ce qu'elle paraissait être et Daeithil sentit un accès de sueur froide lui glacer le dos.

Kyoshi contempla le coffre. Elle souffla brièvement, puis activa l'interface optique de son communicateur. Elle commença à filmer la collection d'ouvrages ; Rogiero répertoriait à la volée les références et les comparait à la base de données européenne des ouvrages numérisés. Kyoshi voyait les titres apparaître sur ses lunettes, au fur et à mesure et s'amusait des doubles, voire triple sens.

Jusqu'au moment où, en guide de titre, elle vit apparaître un « Grenade EIG-47 modèle incendiaire » qui n'impliquait aucun double sens. Elle déglutit, un frisson de terreur la parcourut : l'engin était armé, relié à un déclencheur à distance.

— Arko, nous avons un problème.

Pas de réponse. Elle essaya plusieurs fréquences et, en désespoir de cause, le code du communicateur du Rowaan. Sans succès.

****Daeithil, nous avons deux problèmes.****

La réponse mentale lui parvint était trop confuse pour comprendre autre chose que l'Eylwen se battait. *OK, nous avons trois problèmes.*

Daeithil recula derrière le fauteuil, essayant de reprendre sa respiration. Son adversaire était également essoufflée, mais elle affichait un sourire victorieux. Les assauts mentaux de l'Eylwen butaient sur une discipline de fer ; la seule chose qu'elle pouvait capter, c'était des séries de chiffres.

— Je ne te laisserai pas gagner, qui que tu sois !

Eileen rit :

— J'ai déjà gagné, princesse !

— Jamais !

Daeithil dégaina brusquement son pistolet neutralisateur, mais avant même de pouvoir le pointer, Eileen McIntyre plongea au sol. Elle comprit, un instant trop tard, la signification des chiffres : un compte à rebours, qui venait d'arriver à zéro.

L'instant d'après, la pièce devint fournaise.



Kyoshi tenta de refermer la porte du garage derrière elle, le souffle ardent des explosions ne lui en laissa pas le temps : elle vola en arrière, protégeant son visage de sa combinaison renforcée. Seul un solide entraînement en arts martiaux lui évita une réception humiliante, en vrac, au milieu des meubles, qui commençaient à brûler également.

Elle devait sortir, vite.

Elle fila dans les corridors, l'incendie aux trousses, en essayant de se rappeler le plan de la villa. Il devait y avoir une sortie pas loin. Elle tomba sur la buanderie, sur un sauna, sur un congélateur et sur un placard à outils avant de trouver une porte qui, après une volée d'escalier en béton brut, la conduisit dehors.

Daeithil attendit quelques secondes pour se ressaisir. Un genou à terre, le visage au ras du sol, elle prit quelques respirations et commanda à son esprit de former une mince carapace d'air entre elle et les flammes, tout en contrôlant les réactions de son corps à la chaleur ambiante et à l'atmosphère surchauffée et encombrée de fumées.

Les joutes entre Eileen et elle avaient fini par renverser le fauteuil de von Aa et l'ambassadeur gisait, inconscient, sur le codex. Elle jeta son corps inanimé sur ses épaules, prit le codex dans une main, son épée dans l'autre et avança, implacable, au milieu de l'incendie.

Autour d'elle, les flammes dévoraient avec entrain le manoir et son contenu, elle essaya d'ignorer la fumée âcre qui attaquait tout son système respiratoire.

Eileen McIntyre avait disparu ; tant mieux, elle avait déjà assez à gérer.

Un pas après l'autre, la sortie comme seul but, Daeithil avançait dans la fournaise.

Elle poussa une dernière porte et l'air glacé la frappa comme un coup de poing. Elle put faire encore trois pas avant de s'effondrer dans la neige, laissant tomber son épée et le corps de von Aa, mais la main crispée sur le livre.

Kyoshi regarda la silhouette fumante de son amante :

— Daeithil !

Ça va, ne t'inquiète... Oh.

L'Eylwen leva la tête, confirmant par la vision l'image mentale que lui avait transmise Kyoshi : cette dernière était debout dans la cour de la propriété, les mains derrière la nuque, encerclée par une douzaine de combattants en armes. Les lueurs des flammes éclairaient la scène comme une cérémonie barbare.

****Arko ?****

Kyoshi baissa les yeux.

****Pas de réponse.****

— Bon, ce n'est pas que je m'ennuie, mais on m'attend ailleurs.

Eileen McIntyre se tenait au milieu de ses mercenaires, échevelée, mais la mine réjouie. Elle s'approcha de Daeithil, lui arracha le livre des mains et, dans un mouvement brusque, lui posa un baiser sur les lèvres. L'Eylwen resta comme abasourdie, à genoux dans la neige.

— Un baiser de cendre, glissa Eileen en eyldarin. Comme c'est à propos.

Puis elle s'éloigna vers un groupe de motoneiges parkées dans la cour et s'adressa à un des gardes.

— Plus le temps de faire subtil : tuez-les vite, avant que les secours n'arrivent.

— Bien com—

C'est à ce moment que la dameuse défonça le portail.

La nature humaine est ainsi faite que, lorsqu'un véhicule de quinze tonnes, lancé à pleine vitesse, passe à travers une grille en fer forgé derrière soi, même le plus professionnel des mercenaires ne sait faire autrement que se retourner.

Ainsi, en une fraction de seconde, Kyoshi et Daeithil cessèrent d'être le centre d'intérêt de la scène. La dameuse qui venait de faire ainsi son entrée fracassante – au sens littéral du terme – eut ce double honneur. « Douteux », car elle se retrouva instantanément dans la ligne de mire d'une douzaine de mitraillettes, dont les propriétaires firent un usage plus ou moins modéré, suivant leur degré de panique.

Cela représenta une quantité très conséquente de balles ; l'engin n'étant de fabrication ni soviétique, ni texane, son blindage était très efficace contre les flocons de neige, moins contre les flocons de plomb. La cabine se vit donc dotée d'un grand nombre de dispositifs d'aération certes rudimentaires, mais néanmoins très efficaces. Il est fort heureux qu'Arko, à l'origine de cette action, ait eu la présence d'esprit de sauter avant. Sinon, on peut craindre qu'il eut été, lui aussi, doté de ces dispositifs.

Pendant ce temps, dans la cour, Kyoshi et Daeithil passèrent à l'action. La première fit deux pas de côté, une rotation et propulsa un coude vengeur et renforcé dans la visière d'un des mercenaires. Le choc envoya une série d'informations très bruyantes dans tout le bras de la Terrienne, qui choisit de l'ignorer ; dans le même mouvement, elle attrapa le pistolet-mitrailleur et, d'une torsion, le lui arracha des mains.

L'engin, un Hecklerwaffen dernière génération, était compact, stable et spectaculairement mortel. Sans états d'âme, elle vida le reste du chargeur dans la direction de trois autres adversaires, qui cessèrent d'être dangereux.

Elle jeta l'arme en ramassa deux autres et entreprit de saturer l'atmosphère de bouts d'acier calibrés.

Daeithil, de son côté, fonça à la suite d'Eileen. Elle avait laissé son épée derrière elle, dans la neige, mais se sentait prête à étripier quelqu'un à mains nues, si nécessaire ; en fait, une partie de son esprit se disait même que c'était une très bonne idée. Ce n'était pas de la fureur guerrière, mais une colère froide, un sentiment dont une partie de son entendement se rappelait vaguement – une force qui avait, à l'époque, abattu la principale force religieuse et politique d'Erdorin.

La Daeithil de cet instant n'était certes plus la créature gavée d'énergie arcanique par l'Arbre-monde, mais l'adrénaline compensait et Eileen, qui avait bondit sur une motoneige et enclenché le moteur à pleine puissance, constatait avec un effroi qui confinait à un début de panique que l'Eylwen la poursuivait à la course. Utilisant une vieille technique basée sur la télékinésie, elle courrait sur la couche supérieure de la neige, alors que la motoneige peinait dans la poudreuse.

Eileen s'efforça de contrôler sa terreur : le point de rendez-vous n'était pas loin, elle pouvait y arriver. Elle modéra son accélération, cherchant les passages où la neige était déjà la plus tassée, s'enfonçant dans la forêt de conifères.

Plus que cent mètres... cinquante... vingt...

Une forme noire passa au-dessus d'elle, se stabilisa. Une main se tendit. Elle la saisit et le véhicule antigravité accéléra.

— C'était moins une, merci !

— Il n'y a pas de quoi, répondit Anthil.

Il braqua sur Eileen une arme qui, un bref instant, lui apparut gigantesque. Un vrai canon antichar. L'instant d'après, la balle de 20 mm lui explosa la tête.

Daeithil lança un cri de rage en direction de l'engin volant, qui arrachait sa proie. Cri qui se mua en hurlement de surprise mêlée d'effroi, lorsqu'elle entendit le son du tir en même temps qu'elle sentit l'impact mental de la mort soudaine et qu'elle vit le corps sans tête tomber vers le sol.



Kyoshi appliqua la pommade sur le dos et les épaules de Daeithil avec un soin qui frôlait l'obsession. L'Eylwen reconnut dans le soin-massage-caresse une tentative maladroite, mais prometteuse, d'exciter certains de ses méridiens de plaisir.

****Kyoshi... on avait dit que tu me raconterais avant.****

****Je ne vois pas de quoi tu veux parler.****

L'Eylwen lui lança une pique mentale ; elle savait Kyoshi bien plus douée pour ce genre d'attaque, mais c'était pour le geste.

— Ouch. Bon, d'accord.

Elle déposa un baiser sur sa nuque – un des rares endroits de son anatomie épargné par les flammes. La plupart de ses brûlures restaient superficielles, rarement plus d'un gros coup de soleil. Elle s'installa en face d'elle, sur un grand coussin, son *yukata* artistiquement échancré.

— Je suppose que tu ne te rappelles pas quand la police t'a ramassée. Bon, disons les choses ainsi : entre la villa incendiée, la dameuse volée, la grille démolie et une douzaine de morts ou de blessés, il a fallu leur donner des explications. Beaucoup d'explications.

» Le truc vraiment vicieux, ça a été le meurtre de la soi-disant Eileen McIntyre avec une arme similaire à la mienne. Bon, le fait que ce n'était pas le modèle exact et que j'ai pu prouver que mon arme n'avait pas servi depuis un moment a aussi joué en notre faveur.

— Soi-disant ?

— L'autopsie a prouvé que c'était une Atalen, pas une Humaine terrienne.

— *Lorenui*.

Kyoshi haussa les épaules.

— Sans doute, mais ce n'est plus très intéressant, à ce stade.

— Ils ont pourtant gagné...

— Partiellement. Les pompiers ont réussi à dégager le coffre sous la villa : la plupart des ouvrages y sont toujours, intacts. J'ai pu trouver toutes les bombes incendiaires que cette cinglée y avait posées. Elles ont explosé dehors ; ça a failli me griller moi, mais les bouquins ont presque tous survécu.

Daeithil sourit.

— Tu m’as encore sauvé la mise.

— Oh, ne t’enthousiasme pas : la procédure risque de prendre un bon moment avant que Turlan ne récupère ses chers volumes. Bon, il est Atalen ; même à son âge, il a le temps. Mais il faudra notamment attendre que von Aa soit en suffisamment bon état pour son témoignage.

— Ah, il a survécu.

— En fait, non, mais les sauveteurs ont pu le revivifier plus tard.

— Il est mort, mais il va mieux.

— C’est ça.

— Et Arko ?

— Pour lui, ça a été plus compliqué, vu qu’il a tabassé deux agents des pistes pour prendre la dameuse, mais il va écoper d’une peine de travaux d’intérêt général, au pire. Pour le moment, il est allé se pinter avec d’autres Rowaans de la station, pour fêter le fait qu’il a planté une dameuse.

— Rappelle-moi de ne jamais monter avec lui dans une de ces cabines suspendues...

— Le téléphérique ? Kyoshi rit.

Daeithil se releva sur un coude et s’approcha de sa compagne pour déposer un baiser sur ses lèvres.

****Si je comprends bien, nous avons notre soirée ?****

****Doucement, je dois te soigner. Attends que j’aille chercher mon costume d’infirmière...****

Il y avait du bruit dans le petit salon. Kyoshi ouvrit les yeux, plongea instinctivement la main sous les coussins pour y trouver le neutralisateur qu’Arko lui avait laissé, vu que sa propre arme était – encore ! – sous séquestre.

****’Sil ?****

Son esprit chercha l'Eylwen ; elle était à côté, mais étrangement figée. Kyoshi s'avança précautionneusement.

Les accents de voix et la musique évoquaient immanquablement, pour la Copacajun qu'elle était, l'abominable pop-muzak de la Fédération des hautes-terres. Daeithil était assise devant le grand écran mural, serrant un coussin dans un geste de vulnérabilité et de douleur, comme tétanisée.

— 'Sil ? Qu'est-ce que ?...

— C'est elle, murmura l'Eylwen.

Le cerveau encore embué par un conflit entre sommeil et adrénaline, Kyoshi regarda l'écran. Y évoluait une adolescente, une de ses *idoru* dont les médias officiels du régime altoterrien étaient friands. Au milieu de sa chorégraphie, elle sortit une flute dans un étrange métal argenté et la caméra se rapprocha du visage. Un visage aux grands yeux magenta, les oreilles en pointe. Un nom apparut en surimpression dans le coin de l'écran : Eylwen Silverstar Tchenko.

Kyoshi traduisit machinalement le deuxième nom de la chanteuse et, soudainement, se sentit très bête, nue et une arme à la main, face à son alter-ego eyldarin.

Inithil.

Fragments d'éternité

Entre la première rencontre entre Daeithil et Inithil et la première rencontre entre Daeithil et Kyoshi, plus de douze mille ans se sont écoulés. Une éternité, ou peu s'en faut.

Il peut se passer beaucoup de choses pendant une éternité.



La jeune fille termina son tour de scène par une petite mélodie à la flute, enjouée, presque ironique, comme pour souligner la dernière pique de sa chanson. Quelques applaudissements enthousiastes, mais clairsemés lui répondirent. À cette heure de la matinée, l'auberge était presque déserte.

Baste ! se dit Inithil, ça me paiera au moins le déjeuner.

Comme s'il avait lu l'esprit de celle qui l'accompagnait, Rhawloss, le grand tigre blanc, leva la tête avec un grognement interrogatif.

— Non, monstre ! Tu as déjà mangé hier.

Avec un gros soupir, il reposa sa tête à côté de la chaise de sa maîtresse. La serveuse, une gamine filiforme qui avait fait deux pas en arrière lorsque le tigre avait bougé, jugea qu'elle pouvait s'approcher sans trop de risque et apporta à Inithil de quoi se restaurer.

— Tu... tu es là pour le mariage ?

Inithil la regarda ; eût-elle été humaine, elle aurait probablement le même âge que cette jeune fille. Elle lui sourit.

— Oui, pour le mariage et le couronnement. Je suis arrivée hier soir, par-delà la Mer Étroite.

Dans un navire rempli de courtisans puants – certains littéralement – venus assister au triomphe de la civilisation kelenari, à la pacification d'une des plus anciennes marches , se retint-elle d'ajouter.

Elle attaqua son déjeuner et, de sa cuillère, montra la chaise en face de la sienne.

— Tu es Wirth, n'est-ce pas ? Assieds-toi un instant.

La serveuse jeta un œil inquiet sur son père, qui préparait déjà les plats du midi. Il hocha la tête et elle s'assit, jetant un regard nerveux sur l'immense masse poilue couchée de l'autre côté de la table.

— Raconte-moi.

Le mariage qui s'annonçait était plus qu'un beau mariage : c'était un mariage royal. Littéralement. La cité portuaire de Foithanc, capitale du minuscule duché du même nom, avait été capitale d'un beaucoup plus grand royaume – celui de Belisandar, avant la chute de celui-ci, il y a près de cent années. Et aujourd'hui, c'était comme une renaissance, avec le retour de Berangorn, deuxième du nom, fils du dernier roi en date – Berandar, mort en exil – et petit-fils de Berangorn le Grand, fondateur du royaume.

Le premier roi avait d'autres surnoms, bien moins flatteurs : il avait mené l'unification de son royaume à la rude. À l'époque, il ne s'agissait guère plus que des terres frontalières, des marches sans foi ni loi aux confins des territoires *kelenari*, dernières parodies de civilisation avant la barbarie des Ylech, les monstres sans visages qui reniaient la bienveillante gouvernance des dieux et des prêtres.

Berangorn, premier du nom, n'avait pas pris de gants pour s'assurer de la fidélité de ses sujets : otages, représailles, décimations. Sans oublier le mariage très arrangé – certains diront « forcé » – avec une princesse Eylwen, dans le but avoué d'assurer à son royaume une descendance immortelle. Ça ne lui avait pas réellement réussi : à sa mort, son fils s'était avéré plus à l'aise avec les arts qu'avec la politique et les dissensions internes avaient eu raison du royaume.

Mais ce nouveau Berangorn semblait disposé non seulement à restaurer le royaume, mais également à en bouleverser les habitudes. Sa victoire contre les dernières forces *ylech* s'était soldée, non par le massacre coutumier, mais par une retraite des ennemis – retraite que l'on disait négociée par le futur roi. Rien que ce fait faisait grincer des dents parmi les plus traditionalistes.

De plus, Berangorn se distinguait par des idées peu conventionnelles. Il faut dire que, si on en croyait sa geste – sa Légende – et les variantes plus ou moins fantasques qui s'y greffaient, le prince avait eu une jeunesse agitée, à commencer par un exil dans les îles plus ou moins pirates des Archipels du Levant. S'y ajoutait une vie de mercenaire dans les marches, qui lui avait apporté – outre un lot de faits d'armes qui aurait suffi à un corps d'armée entier – une approche très pragmatique à un certain nombre de problèmes sociaux et un désintérêt pour le protocole qui confinait au mépris.

Cette approche l'avait parfois desservi, notamment dans ses relations avec les puissants monarques *kelenari* qui auraient pu le soutenir, mais elle avait fait merveille avec la plupart des seigneurs locaux, à commencer par ceux de la fort prospère cité-État de Belsorien, qui avait fini par se rallier à sa bannière – en échange d'avantages commerciaux non négligeables.

Et puis il y avait sa future épouse, Daeithil : une prêtresse de haut rang – que l'on pressentait même pour entrer prochainement au Haut-concile – initiée de Eyrindil, la très sulfureuse déesse de l'amour. Une mystérieuse Eylwen à la beauté aussi grande que son passé était trouble et que l'on disait plus à l'aise l'épée à la main qu'à la cour. Ces deux-là s'étaient bien trouvés – dans des circonstances que les diverses Légendes rendaient plus rocambolesques les unes que les autres – et personne ne doutait de leur amour.

Ce qui ne voulait pas dire que tout le monde s'en réjouissait.

L'été au bord de la Mer Étroite étant ce qu'il est, le mariage était prévu pour la soirée et toute la ville faisait la sieste, écrasée sous la chaleur. Inithil tentait de faire de même dans la relative fraîcheur des écuries – le patron de la taverne n'était pas très enthousiaste à laisser un tigre des neiges se balader dans les étages et, de toute façon, aucun cheval n'était hébergé.

« Tentait », car, dans la petite ruelle attenante, on menait grand bal : bruits de pas multiples, entrechocs métalliques, chuchotements peu discrets. Pour un peu, elle se demanda si la parade nuptiale n'avait pas commencé sous son unique fenêtre. Elle risqua un œil par l'ouverture, prête à vertement tancer la horde.

Elle se félicita d'avoir regardé avant de râler. La troupe assemblée dans la ruelle ressemblait précisément à cela : une troupe en armes – surtout des arbalètes et quelques lance-dragons – et en armures discrètes, sans signe distinctif, marmonnant des consignes à voix basses d'où surnageaient les termes « basilique », « retranché » et « pas de témoins ».

À ce dernier terme, Inithil lança une injonction mentale à son tigre, qui commençait à grommeler :

****Rhaw, non ! Discret.****

L'animal n'était pas une flèche – sauf quand il s'agissait de manger ou de protéger sa maîtresse – mais il comprenait des concepts simples. Il punctua sa mauvaise humeur d'un soupir bref.

Inithil avait beau avoir l'air jeune – et, techniquement, elle était à peine plus qu'une adolescente – elle sillonnait les routes depuis une bonne décennie. Elle avait donc appris à reconnaître un coup fourré quand elle en voyait un et celui-ci lui paraissait de taille plus que consé -

quente. Des invités respectables ne se pointaient pas à une noce en arborant un tel arsenal avec l'intention de ne faire valser que des jupons.

Elle se mordit la lèvre ; d'un côté, elle était venue là pour assister à un mariage et un couronnement, pas à un massacre et un coup d'État, mais de l'autre, elle était un peu toute seule dans ses bottines, même en comptant Rhawloss. L'animal était un – très gros – chaton ; il faisait le poids face à une poignée de bandits, mais pas contre une troupe de mercenaires surarmés.

Mais son hésitation ne dura guère qu'un ou deux battements de cœur. Elle lança au tigre l'invitation de la suivre en silence et fila vers la porte de l'écurie.

La ruelle était déjà vide ; elle s'en doutait un peu et devina que les conjurés étaient partis vers la basilique, au centre de l'enceinte principale de Foithanc. Inithil s'élança à leur poursuite, mais en passant par les chemins de traverse. *Riche idée d'être venu repérer les lieux ce matin*, pensa-t-elle, Rhawloss trottant à ses côtés.

Traversant les faubourgs à grande vitesse, le duo arriva bientôt en vue d'une des portes menant vers la ville proprement dite. Inithil réprima un juron – du genre qu'on apprenait en compagnie des mercenaires et des marins – en constatant qu'il n'y avait là nulle trace de ses poursuivants, mais un trio de gardes en tenue d'apparat.

Les trois troufions semblaient rôtir sous leur cuirasse rutilante, rehaussée d'un plastron aux couleurs de la maison royale ; un instant, Inithil les prit en pitié. Elle s'avança vers le groupe, Rhawloss légèrement en retrait à ses côtés. Si elle ne pouvait rien faire, peut-être que la garde pouvait déjouer l'attaque à temps ?

— Hola, la garde ! J'ai une information très importante !

— Quel genre ?, demanda celui qui portait le plumet jaune des sous-officiers.

— J'ai vu des hommes en armes dans les faubourgs ; pas des gardes réguliers. Et ils parlaient d'aller vers la basilique.

L'esprit d'Inithil, habitué à sentir les mensonges et les pensées coupables, sentit une pointe de tension, alors que les soldats se regardaient brièvement avec l'air de novices pris à manger un jour de jeûne. Le sous-officier tenta de faire bonne figure et répondit d'une voix calme :

— Quel genre d'hommes en armes ? Combien étaient-ils ? Et qui es-tu donc ?

Inithil choisit d'ignorer la dernière question et répondit :

— J'en ai vu une vingtaine, mais ils sont peut-être plus ; sans uniforme apparent, mais avec des armures légères sous de grands manteaux, pas vraiment de saison. Ils portaient des arbalètes et quelques lances-dragons.

— Je vois, dit le sous-officier. C'est grave, en effet. Je vais rédiger un message pour la sécurité du prince, viens dans mon bureau.

La main sur son épée, il désigna la petite porte dans le mur d'enceinte, qui menait au poste de garde proprement dit. Inithil fit mine de s'y diriger, puis démarra vers la ville, tout en lançant :

****Rhaw, pousse !****

Le tigre bouscula sans ménagement les deux gardes, l'un tombant au sol et l'autre donnant de la tête contre le mur, puis il bondit sur le sous-officier, posant ses deux pattes sur ses épaules. Le garde eut le temps de contempler l'intérieur de la gueule du félin, tel un abysse plein de dents, avant de voler en marche arrière dans le petit bureau.

Inithil serra les dents ; derrière elle, beaucoup de hurlements, des feulements et un bruit de mobilier concassé. Si son intuition, nourrie par les bribes de culpabilité des gardes que son esprit entraîné avait capturées, était fautive, elle allait le payer très cher. En attendant, elle courrait à toutes jambes vers la basilique qui surplombait la ville, Rhawloss sur ses talons.

Debout devant la statue de sa déesse, Daeithil priait. Son oraison n'était pas la simple formule répétée par les novices : via l'Arbre-monde, elle pouvait réellement communier avec sa déesse, ou du moins un de ses messagers proches. Dans le cas présent, Eyrindil elle-même lui avait accordé sa bénédiction, avant de laisser son serviteur conclure la cérémonie.

À côté d'elle, le vénérable Keiranth communiait lui aussi, mais de façon plus classique. Son titre était « Grand-diacre de la basilique », ce qui était l'équivalent d'un intendant civil ; il avait certes été choisi en grande partie pour sa foi, mais il n'était pas à proprement parler un religieux. Cela faisait plus d'un siècle qu'il s'occupait du lieu de culte avec – et parfois contre – les autorités qui s'étaient succédées dans la ville depuis l'exil de l'ancien roi. Quinze gouvernements différents depuis la chute du royaume ; Foithanc n'avait pas été un endroit très calme,

durant tout ce temps. L'arrivée de Berangorn en numéro seize, mais surtout en tant que prétendant légitime au trône, l'avait d'abord quelque peu effrayé, puis le vieil homme avait été conquis par les actes.

Mais déjà, Daeithil faisait le dernier salut de sa prière et se retournait vers lui. Il sourit à celle qui serait bientôt sa reine et qui était déjà sa prêtresse préférée – même si le culte d'Eyrindil avait une réputation plus que sulfureuse.

— Je suis prête, Keiranth. La cérémonie peut commencer.

— Tu m'en vois ravi, mais je pensais que le prince nous aurait rejoint pour les prières...

— Il avait d'autres engagements. Et puis Berangorn a une approche, disons... plus mystique de la religion.

— Hmpf. Autant dire qu'il n'en a cure.

Daeithil prit un air contrit, mais Keiranth sourit et poursuivit :

— Ne t'inquiète pas, de ce que j'ai vu de lui, je sais que c'est un homme bon et je préfère largement les mécréants vertueux aux dévots retors. Tant qu'il...

La phrase de Keiranth fut interrompue par un râle bref et le bruit d'une lance tombant sur le marbre. Instantanément, ses réflexes de combattante revinrent à Daeithil, qui ajusta sa vision pour percer la pénombre qui recouvrait encore l'intérieur de la basilique. Les deux gardes de faction à l'entrée étaient au sol, sans doute morts. Entre les colonnades décorées pour l'occasion et les bancs, plusieurs silhouettes hostiles avançaient, leurs lames reflétant la pâle clarté des quelques candélabres.

— Quel est ce sacrilège ?, cria le grand-diacre.

Daeithil tendit le bras pour lui interdire d'avancer ; elle entendait les rumeurs de combat en dehors du bâtiment. Un rapide contact mental : Berangorn était indemne. Pour le moment, c'est tout ce qui comptait.

— Protège le sanctuaire !, dit-elle à Keiranth. Je sais ce que je dois faire.



— Ça va ?

Berangorn arrivait de nouveau à respirer normalement. Il contempla les trois impacts sur sa poitrine et hocha la tête :

— Il faudra que je remercie l'artisan qui m'a réalisé cette cuirasse : pour de l'apparat, c'est de la belle ouvrage.

Ardanoth approuva. Sa propre tenue ne comptait que quelques lacérations – et beaucoup de sang, mais pas le sien. D'autres, beaucoup d'autres, n'avaient pas eu cette chance et la grande esplanade de la basilique ressemblait à une boucherie.

Marendhilien les rejoint. Le colosse à la barbe rousse – il avait consciencieusement fait teindre les quelques poils gris qui avaient l'outrecuidance d'y pointer – avait lui aussi essuyé quelques tirs : deux ou trois traits saillaient encore de sa cape, sans qu'il y prête trop d'attention.

— C'est bon, les gardes ont évacué tous les civils et le sanctuaire de Naerithil s'occupe des blessés.

— Au moins ça, merci. Et toi ?

— Pff, ça a à peine traversé. Bon, on fait quoi, maintenant ? Ces crevures tiennent les abords de la basilique et ils sont bien armés.

— Ardanoth, tes éclaireurs ?

L'ancien mercenaire – comme tous les trois – était le chef des Éclaireurs de Belisandar, ce qui se rapprochait le plus d'une troupe d'élite. Elle était célèbre dans une bonne partie des marches et des terres *kelenari* pour ses tactiques non conventionnelles. Ce qui impliquait notamment d'ignorer consciencieusement certaines règles tacites de la guerre. Ou des ordres directs, d'ailleurs.

— Je crains qu'ils n'aient fait fi des consignes royales concernant les armes.

Berangorn avait expressément demandé que les combattants laissent le plus gros de leur quincaillerie dans les arsenaux, pour éviter qu'une parade trop martiale ne renforce la conviction de ceux qui le voyaient encore comme un conquérant plus ou moins soudard.

— Je l'aurais parié. Envoie-les nettoyer les toits.

— C'est comme si c'était fait !

— Par contre, pour la basilique...

Marendhilien prit un de ses airs taquins. De ceux qui impliquaient des plans idiots, des des -
tructions à grande échelle ou, le plus souvent, les deux.

— J'ai bien une idée, mais je ne suis pas sûr qu'elle te plaise.

Il pointa du doigt le carrosse, outrageusement décoré, qui aurait dû emmener les mariés pour
une parade dans la ville. Berangorn se prit à rire :

— J'ai détesté cette abomination sur roues dès que je l'ai vue. Autant qu'elle serve à quelque
chose !

Daeithil abattit le candélabre sur le crâne de son assaillant – le troisième. Il en restait encore
autant et le pauvre accessoire, fondu dans un métal plus élégant que solide, n'était clairement
plus en état d'estourbir qui que ce soit. Elle souffla.

— Félicitations, princesse guerrière !, lança une voix moqueuse. Tu es bel et bien à la hauteur
de ta réputation, mais c'est maintenant fini.

Daeithil vit, comme dans un brouillard, la silhouette faire un geste dans sa direction et les
deux derniers sbires lever leur lance-dragon. Mais ce n'était pas exactement la fatigue qui obs -
curcissait la vision. Et celle qui répondit n'était plus non plus entièrement Daeithil :

— J'allais le dire, maudit !

Elle se redressa et canalisa l'énergie de l'Arbre-monde dans ses paumes, tendues vers l'avant.

Propulsé par une demi-douzaine de combattants très énervés, au premier rang desquels le fu -
tur monarque en personne, le carrosse, agrémenté d'une collection spectaculaire de décora -
tions supplémentaires – principalement des traits d'arbalète, mais aussi deux agresseurs pas
assez rapide pour en esquiver la charge – avait fini sa course dans la barricade improvisée qui
barrant l'entrée du péristyle de la basilique. Le reste de la troupe avait suivi, à peine dérangé
par les tireurs des toits, qui avaient fort à faire face à des Éclaireurs déchaînés.

— Sympa ta petite fête, mais j'aurais pensé que tu aurais attendu la fin de la cérémonie pour ouvrir le bal !

Suivant son habitude, Ardanoth donnait l'impression de s'amuser comme un petit fou dans la mêlée, plantant une hache dans le crâne d'un adversaire, récupérant son arbalète au vol pour l'utiliser contre un autre et, plus généralement, semant terreur et destruction sur son passage avec une impression de facilité terrifiante. Par opposition, le style de Berangorn conciliait acrobatisme et pragmatisme, avec une grande économie de geste.

— Si ça ne te fait rien, j'aimerais d'abord sauver Daeithil avant de penser à la rigolade !

— Ne te fais donc pas de souci pour elle ! Tu la connais, elle sait se débrouiller toute seule—

À cet instant, la porte de la basilique vola en éclat, comme sous l'action d'un immense souffle, accompagné par une lumière intense.

— — seule ?

— Bon sang !, hurla Berangorn. Une Arcane majeure ! Elle doit être complètement épuisée. Hardi ! Nous devons percer !

L'entrée de la basilique ressemblait plus à une auberge après une bagarre générale qu'à un respectable lieu de culte. Les bancs étaient éparpillés comme du petit bois au vent, les tentures qui masquaient les vitraux avaient été en partie arrachés, faisant entrer le lourd soleil de l'après-midi.

Là, dans un rayon de lumière, Daeithil gisait, prostrée.

— Bien essayé, princesse. Mais je m'y attendais.

Le dernier assassin, seul survivant de son groupe, surgit de derrière un pilier et s'avança, lentement. Il sortit son épée, la leva et l'abattit vers la tête de la prêtresse.

Métal contre métal, le tintement retentit longuement sous les voûtes. L'assassin regarda un instant, interdit, la jeune fille qui venait de s'interposer, bloquant la lame de ses deux cerceaux d'acier doré. Derrière la masse de cheveux blancs en bataille, des yeux d'un magenta profond

– teinte que l'on ne rencontre en général que chez des individus multi-millénaires – brillaient de détermination.

D'un rapide mouvement du poignet, Inithil renvoya la lame sur le côté et s'élança, forçant son adversaire à reculer de deux pas. L'homme pesta entre ses dents ; il faillit lancer une imprécation plus articulée, mais la sale gamine poussa son avantage, l'obligeant à se défendre. Du coin de l'œil, il vit Daeithil se traîner vers l'arrière de la basilique.

Il n'avait plus beaucoup de temps, il devait se débarrasser de cette furie – et vite. En quelques passes, il jugea son adversaire : elle était rapide et audacieuse, mais elle manquait de souffle ; en plus, ses armes étaient très efficaces en défense, mais peu dangereuses. L'assassin enchaîna alors une série d'attaques en force ; aucune n'était destinée à aboutir, mais en les contrant, Inithil s'épuisait un peu plus, jusqu'au moment où il put suffisamment écarter les anneaux de métal pour loger un puissant coup de pied dans le ventre de la jeune fille, qui alla s'écraser dans une corbeille de fleurs.

Derrière lui, les bruits de la bataille s'amenuisaient ; il n'avait aucun doute sur l'issue finale, puisque ses incapables d'associés n'avaient pas réussi à tuer Berangorn, ni même à le blesser sérieusement. Tant pis ! Il restait encore un espoir de sauver cette mission du fiasco total. D'un pas décidé, il franchit le cercle symbolique qui séparait le profane du sacré.

Keiranth avait beau n'être que grand-diacre, le titre s'accompagnait de quelques pouvoirs. La plupart d'entre eux ne s'appliquaient que dans le sanctuaire – les dieux aiment que leurs maisons soient bien tenues. En franchissant le cercle, l'assassin n'eut guère le temps de faire le moindre geste hostile : il se sentit comme soulevé du sol, puis immobilisé. En face de lui, les traits du vieil homme s'étaient faits plus que menaçants : il était l'incarnation de la colère divine.

— Cela suffit, maudit ! Quitte ce lieu...

Il leva la main et l'assassin accomplit le trajet inverse dans la basilique sans toucher le sol et à grande vitesse.

—... À l'instant !

Berangorn et Ardanoth, qui venaient de pénétrer dans le bâtiment, s'écartèrent à temps pour laisser passer le bolide. Pas Marendhilien ; l'assassin le percuta de plein fouet, ce qui fit reculer le géant d'un pas.

— Hé, bé..., commenta Ardanoth.

— J'allais le dire, répondit Berangorn.

— Aïe ! Mais tenez-lui les jambes !

— GRAWAAOOORRRRR !

— Aaah, le tigre ! Abattez ce tigre !

— Lâchez-moi, bande d'abrutis !

Les retrouvailles entre Daeithil et Berangorn, tous deux indemnes, mais épuisés, avaient été interrompues par un spectacle qui tenait à la fois de la pantomime et du montreur d'animaux. Six gardes essayaient de retenir une frêle jeune fille, couverte d'éclats de bois, tout en tenant à distance un tigre dont la robe blanche et – surtout – les babines étaient maculées de sang.

— On peut savoir à quoi vous jouez ?, demanda le prince à ses gardes.

Berangorn avait encore son épée à la main et, entre sa forte carrure qui se découpait dans la pénombre et sa voix de royauté pas contente, à peu près tout le monde se calma instantanément – même Rhawloss, qui lâcha la cuisse d'un des gardes et s'assit.

— Euh, on en a capturé un autre, seigneur ! Enfin... une.

La principale intéressée allait prendre la parole quand Daeithil s'avança :

— Cette jeune fille m'a sauvé la vie. Elle a arrêté la lame de l'assassin.

Inithil ferma la bouche et hocha vigoureusement la tête. Elle échappa à l'étreinte des gardes, très relâchée pour le coup, et fila vers Rhawloss, qui lui donna un grand coup de langue affectueux.

— Et je suppose donc que cet animal est avec toi, ce qui explique les quelques corps déchiquetés que mes gardes ont trouvé derrière la basilique.

— Oui, monseigneur, répondit la jeune fille en esquissant une révérence.

— Quel est ton nom, toi qui as sauvé ma promise ?

— Inithil Melminy. Et voici Rhawloss. Je suis conteuse.

Berangorn sourit.

— Eh bien Inithil, tu es l'invitée d'honneur à notre mariage. Cela devrait te donner de quoi conter.

Le prince s'en fut, confiant la jeune fille à sa future épouse. Il avait des choses à réorganiser. La cérémonie serait quelque peu retardée, sans doute écourtée, mais il n'allait pas laisser une poignée de malveillants ruiner son mariage.

Il ne vit point l'étrange regard que Daeithil et Inithil s'échangèrent longuement. Peut-être même que seuls les dieux le virent, ce regard qu'ils pensaient avoir tout fait pour éviter.



Elle avait encore pleuré.

Elle avait l'impression qu'une moitié d'elle-même avait envie de mourir, alors que l'autre moitié l'insultait copieusement et essayait de lui donner des coups de pied dans le derrière pour l'empêcher de se laisser aller.

Elle se sentait misérable, toujours enroulée dans la couverture qu'on lui avait donnée à son réveil, couverture désormais crasseuse, assise au pied d'un des rares arbres de – comment avaient-ils appelé ça, déjà ? Ah oui – l'écospace de la grande structure orbitale.

Son regard se perdait dans la vue affichée par la fenêtre artificielle : le vide stellaire, Laynë, la grande planète en contrebas à l'atmosphère grise, hostile et, de temps en temps, la rotation de la station montrait les débris du *Belisandar*. Leur vaisseau, qui avait failli être leur tombeau, déchiqueté à la proue et autour duquel s'affairaient quelques dizaines de petits points lumineux.

Ils avaient survécu : vingt mille passagers sur les presque cent mille que comptait le vaisseau avant... l'accident.

Eux oui, elle...

Inithil renifla bruyamment, sans grâce. Les larmes remontaient, une fois encore.

— *Lensil*, grande sœur.

Elle se tourna. Celebrin était arrivée juste derrière elle, sans qu'elle la remarque. Souriante, elle avait retiré le haut de sa combinaison et ses bottines, qu'elle tenait à la main. Elle jeta le tout au pied de l'arbre et vint s'asseoir tout contre elle, reposant sa tête sur l'épaule de son aînée.

Au contact, Inithil sentait de nouveau les sanglots remonter, mais Celebrin parla d'une voix apaisante :

— Ils me manquent aussi, mais nous le reverrons.

— Que, comment ? Mais... ils sont...

Celebrin se tourna vers elle, ses yeux bruns plongèrent dans les siens ; à quelques détails près, un observateur aurait pu croire en une image miroir, tant les deux Eylwyn se ressemblaient. Le message télépathique était clair, direct comme une lame :

****Tu y crois vraiment ? Tu les sens morts ?****

Inithil plongea dans son esprit, leur connexion mentale se fit presque fusion. Elle était la fille adoptive, Celebrin la fille naturelle ; toutes deux anciennement princesses de Belisandar, avant que le régime monarchique n'évolue en une structure clanique plus flexible. Les gazettes et les conteurs, toujours avides de légendes flamboyantes, les décrivaient volontiers comme rivales, mais elles avaient toujours été complices – voire plus.

— Alors, où ?..., murmura Inithil.

Celebrin s'allongea sur l'herbe, savourant le contact.

— Probablement sur Erdorin, encore. Peut-être dans ce qui reste de l'avant du vaisseau ; il y avait aussi des caissons de sommeil dans cette partie. Mais nous ne le saurons jamais si nous n'aidons pas ceux qui nous ont recueilli.

— Les aider ?

— Le clan Maygran a été exilé. Ils ne veulent pas en parler, mais j'ai compris qu'ils ont fait une grosse bêtise et Galadril les a bannis de son royaume.

— Galadril... Elle est donc la reine, désormais.

Celebrin eut un bref rire.

— Tu étais là lors de la Grande dispute, non ? Ça t'étonne ?

— Pas vraiment. Combien de temps ?...

Celebrin comprit à demi-mot la question de sa sœur.

— De ce que j'ai compris, près de quatre mille ans après ce qu'ils appellent l'Exil. Nous avons dormi, erré près de trois mille ans.

— Trois mille...

— La bonne nouvelle, c'est que personne ne se souvient plus de nous. La mauvaise, c'est qu'il y a une raison à cela : le nouveau pouvoir en place a décidé d'oublier – et de faire oublier tout ce qui s'est passé sur Erdorin à la population.

— Donc, si nous revenons...

— Ils vont sans doute nous accueillir à coups de lance-dragons, ou de l'équivalent moderne. Mais, quoi qu'il en soit, Galadril n'est plus reine, désormais. Elle a abdiqué et laissé sa place à une nouvelle structure, un gouvernement collégial qui s'appelle *Arlauriëntur*. Le clan aimerait bien en profiter pour rentrer. Ce sont des géo-ingénieurs, ils cherchent un moyen de transformer les mondes comme celui-ci en des lieux habitables. Nous pouvons les y aider.

— Comment cela ?

Le visage de Celebrin, qu'on appelait aussi la « princesse ingénieure » – passionnée par les sciences, éduquée par les plus grands érudits de l'époque, pionnière de l'aviation et de l'espace et dirigeante de l'Académie des sciences de Belisandar – s'illumina d'un grand sourire.

— Nos archives. Toutes les connaissances récupérées des Ylech et celles que nous avons développées depuis. Les coffres de données étaient à l'arrière, ils sont à peu près intacts. Le clan Maygran bute sur un point essentiel pour leur technologie de transformation planétaire : la bio-ingénierie.

Inithil se prit elle aussi à sourire. Elle savait – de première main – que les technologies du vivant développées par les Ylech étaient sans pareille.

— Nous les sauvons, ils nous sauvent.

— C'est l'idée, mais cela signifie que le clan en-Belisandar doit disparaître.

Inithil hocha la tête.

— Officiellement.

— Officiellement. Mais il survivra, car nous survivrons.

Inithil rejeta la couverture ; elle se sentait fatiguée, mais également ragillardie. Elle posa sa tête sur les genoux de sa petite sœur – bien plus grande qu'elle, par ailleurs.

— Et nous les retrouverons.

— Nous les retrouverons.



— Rapport officiel, 13 août 2241, 14.00, temps standard. Commodore Alexeiev Tchenko, commandant du HLS *Vladivostok*, explorateur de classe Magellan.

Le commodore s'interrompit un instant et regarda l'espace. L'écran reflétait en partie sa haute silhouette et son uniforme bleu nuit. Tchenko ne se faisait aucune illusion : son affectation à bord de ce vaisseau lui avait été présentée comme un honneur, une promotion, mais en vérité c'était un placard. On se battait dans la Frontière...

Il reprit.

— Nous venons de rentrer dans le système stellaire, code 4-Abigail.

Il se demanda un instant quelles étaient les andouilles qui, à l'état-major, avait l'idée de codes aussi stupides, puis continua son rapport.

— La première escadre a entamé les recherches pour retrouver la balise. Résultats attendus d'ici à 72 heures. *C'était un peu optimiste*, pensa-t-il, *mais baste !* Tchenko, terminé.

Sur une partie de l'écran qui lui montrait le système 4-Abigail dans toute sa morne médiocrité, le texte du rapport apparut, corrigé de la plupart des fautes. Tchenko surligna rapidement quelques points litigieux puis envoya le fichier sur la console de son aide de camp. Ça l'occupera...

L'icône d'un message prioritaire apparut sur un autre coin de l'écran. Il l'identifia comme venant du chef de l'escadre d'exploration. Il fit passer la communication sur l'écran principal. L'avatar du pilote apparut, avec en sous-titre son nom et sa position.

— Commodore, mes respects.

— Lieutenant Pradervand, je vous écoute. Avez-vous trouvé la balise ?

— Euh...

L'avatar tenta de simuler l'hésitation du pilote en une mimique ridicule. Tchenko détestait ces simulacres d'humanité qui tentaient de compenser la faiblesse des signaux en créant une simulation de communication vidéo. Les algorithmes n'étaient visiblement pas au point, mais ça n'avait jamais arrêté les ingénieurs. Après tout, le *Vladivostok* était un vaisseau scientifique.

— Non, Commodore. Mais nous avons découvert autre chose. Des débris, beaucoup...

Techenko ouvrit une autre session et appela l'affichage tactique du chasseur de Pradervand. Il fronça les sourcils.

— Lieutenant, restez sur place, nous arrivons.

Les radars télémétriques du Vladivostok et leurs opérateurs avaient failli péter une durite. La mer de débris couvrait un quadrant de près d'une demie minute-lumière de côté ! Plus de sept milliards de kilomètres cube.

Tout le monde à bord était surexcité. Il faut dire que, passés les premiers jours de découverte du nouveau vaisseau, la mission du « Vlad » s'était avérée des plus routinières et des plus ennuyeuses. L'équipe scientifique, qui n'avait pour le moment eu qu'une poignée de balises hyperspatiales karlan à désosser, trépignait sur place comme une bande de gamins devant un sapin de Noël.

Un conseil exceptionnel avait eu lieu dans la grande salle de stratégie du vaisseau. Malgré une ambiance confinante à l'hystérie, le conseiller politique roupillait dans un fauteuil, pété comme un coing ; le pauvre n'avait pas résisté à trois mois d'exploration spatiale et l'équipage avait tout fait pour qu'il déprime. Alexeiev Techenko, du haut de ses deux mètres (avec les talons) et trente ans de carrière, mit bien cinq minutes pour rétablir un semblant de calme et la ronde des rapports commença.

— Selon toute vraisemblance, attaqua le Docteur Pjetr Zalamanka, il s'agit non pas d'un, mais de deux vaisseaux. L'un est un voilier stellaire, de construction eyldarin. Si le concept de ce genre de modèle n'a guère changé depuis les débuts de l'*Arlauriëntur*, un faisceau de détails nous laisse penser qu'il s'agit d'un vaisseau très ancien. Le second était probablement plus récent et, au vu du peu qu'il en reste, un vaisseau militaire. À première vue, leur destruction remonte à près de trois mille ans, probablement à la chute de l'*Arlauriëntur*.

Il leva la tête de l'écran de son portable pour conclure :

— Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un accident.

La nouvelle fit retomber l'excitation avec un grand bruit mat.



— Rapport officiel, 2 septembre 2241, 2315, temps standard. Conformément à la décision votée en conseil le 18 août, référence rapport officiel de ce jour, quinze autres corps ont été détruits. Ce qui porte le total des victimes à cent cinquante-six.

Alexeiev Tehenko se frotta les yeux ; il était fatigué. Ils avaient exploré tous les débris, sans trouver le moindre indice quant à l'origine de ces vaisseaux. Aucune identification, rien. Un débat entre scientifiques faisait rage, certains prétendant que tous les systèmes d'identification auraient été détruits à dessein. Mais par qui, et pourquoi ? En plus, l'endroit était truffé de vieux missiles photoniques, dérivant tels des mines et se réactivant dès que quelque chose avait le malheur de caresser leurs senseurs à rebrousse-poil. Trois chasseurs avaient été détruits, un pilote tué et un autre sérieusement blessé.

Central City voudrait des comptes, ou tout au moins des preuves tangibles. Il y avait bien les corps des victimes, mais il avait préféré ordonner de les détruire. Cela n'allait probablement rien arranger : les généticiens fous du Bureau du Census étaient prêts à vendre père, mère et enfants prépubères pour disséquer un Eylda. Seulement le Commodore Tehenko avait des principes, et ça allait probablement chauffer pour son matricule, qui n'en menait déjà pas large.

Perdu dans ses pensées, le vieil officier – il se sentait soudainement beaucoup plus vieux que ses cinquante-huit ans – faillit ne pas noter la lueur d'appel qui clignotait. Il enclencha la communication.

— Lieutenant Kiptanai ?

— Commodore, nous avons...

L'avatar enchaîna une série de mimiques exagérées, comme un personnage de dessins animés. Le rapport final de Tehenko sur le nouvel appareillage allait être gratiné.

— Lieutenant, vous allez bien ?

— Affirmatif, Commodore, juste un peu... L'Africain chercha ses mots. Un peu ému. Nous avons trouvé quelque chose, Commodore. Un sarcophage...

L'ambiance autour du dock avait des petits airs d'émeute. Alexeiev Tchenko soupira, non sans réprimer un sourire. Il aurait préféré que la découverte restât secrète, mais ses hommes étaient en manque de sensationnel et la nouvelle avait fait le tour du vaisseau plus vite qu'une caisse de pulque, avec des effets sur l'imagination tout aussi désastreux. Dans ces conditions, juguler les rumeurs revenait à vouloir arrêter une Battlestar avec une tapette à mouches.

Le Colonel Boyles, responsable de la sécurité, alpaga son beuglophone favori et entreprit de haranguer la foule en délire. Sa délicatesse habituelle, à base de moult décibels, d'accent sud-africain et de menaces dépourvues de toute base physiologique tangible, fit son petit effet, même sur un public de navigants blasés.

La populace s'écarta et Tchenko put enfin s'approcher du Lieutenant Kiptanai, qui tentait de se mettre au garde-à-vous tout en se dépêtrant du câblage de son chasseur. Par mesure de sécurité, le Commodore avait fait récupérer le sarcophage par un drone de manutention et l'avait fait mener vers un dock isolé ; les scientifiques s'étaient rués comme un seul homme vers ledit dock, qui était maintenant sous solide garde. Boyles et Tchenko accompagnèrent le pilote vers la salle de debriefing, pendant que trois commandos repoussaient les curieux.

Les deux officiers, en plus du Docteur Shrapvatchim par visioconférence, écoutèrent très attentivement le rapport du pilote. Les yeux du scientifique s'écarruillèrent.

— Vous avez tiré dessus ?

Le pilote eut l'air un peu gêné.

— Affirmatif, Docteur. J'ai détecté la source d'énergie au moment où je suis passé à côté avec mon vaisseau. J'ai cru qu'il s'agissait d'une méduse... euh, d'une mine photonique.

Le scientifique leva les yeux au ciel et sembla un instant invoquer les Dieux-Chamanes sibériens pour punir le pilote sacrilège. Tchenko répondit dans un sourire :

— Ne vous inquiétez pas, Lieutenant. Votre réaction était naturelle, et il semble de toute façon que vous n'ayez pas endommagé le sarcophage outre mesure. Et, si j'ai bien compris, votre tir a mis hors service le dispositif de camouflage qui nous avait empêché de le repérer auparavant.

Le pilote opina. Faisant pivoter son fauteuil vers l'écran holo, où le scientifique avait repris une couleur normale et une attitude plus conforme, le Commodore demanda :

— Et de votre côté, Docteur, quelles nouvelles ?

L'Asiatique avala sa salive.

— J'espère que vous êtes assis... Ce n'est pas un sarcophage, mais un module cryogénique. Et j'ajouterai même qu'il fonctionne toujours, de même que son occupant.

Le dock trois ressemblait maintenant, vu de l'extérieur, à une forteresse, et vu de l'intérieur, à une salle d'opération. Alexeiev Tchenko s'aperçut qu'il tremblait et tenta de maîtriser sa respiration. À ses côtés, le Docteur Alexeia Kourmentcheva lui débitait un concentré de jargon médical qui lui rentrait par une oreille et sortait par l'autre, tout en prenant bien soin d'éviter tout ce qu'il y avait entre les deux.

Il en ressortait, en très résumé, que l'appareillage médical, quoique très ancien et probablement caché là depuis des millénaires, avait réussi à fonctionner grâce à une pile à antimatière de conception inconnue et très efficace. Mais ce n'était pas ce qui rendait nerveux le militaire. Le sarcophage renfermait un enfant. Une Eylwen de quelques dizaines d'années. Autant dire une gosse...

L'équipe scientifique s'efforçait de comprendre le fonctionnement du système de cryogénie et, plus généralement, de l'appareillage médical autour. Après un court débat, ils s'étaient mis d'accord sur le fait qu'il valait mieux tenter de réveiller l'enfant, quitte à la remettre dans un autre caisson plus tard, si son état le nécessitait. Les tirs du pilote n'avaient pas fait que détruire le système optique, ils avaient aussi endommagé la batterie, qui ne tiendrait plus longtemps.

Alexeiev Tchenko se souviendrait longtemps de l'instant où la petite fille ouvrit les yeux, regardant avec étonnement l'attroupement de combinaisons médicales qui l'entourait. Il sentit son cœur s'arrêter lorsque le Docteur Kourmentcheva annonça : « Elle est vivante, et en parfaite santé ! »

Immédiatement, une clameur de joie fit trembler les portes du dock trois ; le Commodore ne sut jamais qui avait piraté le système vidéo et ne chercha même pas à le savoir. Il n'avait d'yeux que pour la très jeune Eylwen, qui regardait son nouvel environnement avec des larmes dans les yeux et une expression de panique grandissante...

— Alors ?

— Elle dort, Commodore... Je l'ai fait mettre sous sédatif, c'est mieux comme ça. De toute façon, personne ne parle réellement l'eyldarin à bord et elle ne semble pas comprendre une autre langue.

Techenko acquiesça silencieusement. Il regardait les maigres possessions de l'enfant, étalées sur la grande table de briefing. La combinaison spatiale aurait pu être celle de sa mère – une magnifique tenue ornementée, d'ailleurs. Il n'y manquait même pas la longue épée, dont le pommeau était frappé d'armoiries complexes ; le Commodore n'était pas un expert de la civilisation eyldarin, mais il lui semblait que, d'ordinaire, les armes de clans étaient nettement plus simples que le dessin qu'il examinait.

Il fronça un peu plus les sourcils, toujours dans un silence religieux, alors que ses officiers l'observaient, l'air un peu gênés.

Son attention se tourna enfin vers la flûte. Elle était faite dans le même alliage que l'épée, lui sembla-t-il ; un métal laiteux et argenté, qui reflétait la lumière artificielle de la salle avec des effets irisés.

Il cessa enfin sa rêverie pour se tourner vers l'officier de communications.

— Thjavad, ce disque ?

— C'est bien une forme de stockage informatique, Commodore. D'un type eyldarin très ancien, mais comme il s'agit somme toute d'une variante du support cristallin classique, nous avons pu le lire. Je vous préviens juste que la translittération de l'eyldarin a été faite par les systèmes automatiques, elle est encore un peu... brute.

Techenko hocha la tête, son subordonné lança une commande depuis la console de son poste et le projecteur holographique s'enclencha.

— Commodore Techenko, votre requête est surprenante...

Alexeiev Tehenko avait appris de ses quarante ans de service quand il fallait se taire, même si ça lui avait pris environ trente-neuf ans. Il regarda l'Amiral Ouseng droit dans les yeux, sans un mot.

— Vos deux requêtes devrais-je dire, puisqu'à votre démission des Forces interstellaires d'exploration s'ajoute cette demande... d'adoption ? Pour une Eylwen ? Auriez-vous perdu la tête, Commodore ?...

— Non, Monsieur. J'estime simplement être la personne la plus à même à apporter à cette jeune fille une éducation conforme aux principes de notre Nation.

Ouseng soupira et, d'un geste brutal, coupa l'enregistreur réglementaire.

— Alex... Pas à moi, s'il te plaît.

Un silence. Gêné. Tehenko ressemblait à une statue de sel, pétrifié sur sa chaise. L'amiral reprit :

— Je sais que Lin et toi n'avez pas... pu avoir d'enfant.

Le Commodore explosa :

— Parce que le Censu nous l'avait déconseillé. Risque prononcé d'altération génétique majeure. On y a renoncé... pour ma putain de carrière ! Et quelle carrière : quarante ans de service et me voilà commandant d'un vaisseau scientifique qui aurait dû partir à la casse il y a un demi-siècle s'il n'y avait pas eu de restrictions budgétaires. Alors voilà : merde pour ma carrière, merde pour le Bureau du Censu !

Ouseng le regarda ; lui qui avait été dans la même promotion que Tehenko était déjà Amiral depuis dix ans. Mais il était un Alto pur jus, et pas Tehenko. Il rendlencha l'enregistreur.

— Commodore, je transmettrai ces requêtes aux instances concernées. Eu égard à vos états de services, remarquables en tous points, je les appuierai personnellement. Fin du rapport.

Tehenko passa de la statue de sel au pudding mou. Il avait vieilli de vingt ans en dix minutes et semblait sur le point de s'évanouir.

— Merci Sarum, parvint-il à lâcher dans ce qui ressemblait un râle d'agonie.

— Tu me remercieras quand ils auront accepté. Je ne te cache pas que ça ne va pas être du gâteau.



— Alors, cette histoire que tu serais le produit d'une expérience génétique du Bureau du Census, c'est de la conprop' ?

Eylwen regarda son vis-à-vis du fond de ses yeux pourpres. Son ascendance eyldarin rendait son regard encore plus difficilement soutenable que l'air d'exaspération à peine contenu qu'il exsudait déjà. Il semblait dire : *De la contre-propagande, vraiment ?*

Le temps de compter jusqu'à dix en binaire et le jeune altoterrien préféra s'abîmer dans la contemplation de ses lacets de chaussure.

— Mouss', t'es un gentil garçon, je t'aime bien, somme toute. Mais il y a des jours où j'ai l'impression que tu tires un peu trop sur la TZ. T'as vraiment le cerveau qui vire protoplasme pour croire des conneries pareilles !

Toute la bande éclata de rire, même Mouss'. Ça détendit l'atmosphère, qui en avait bien besoin. Les annonces de deuil n'étaient déjà pas drôles telles que, mais dans le cas présent, les révélations qui les accompagnaient avaient jeté un froid sur le groupe.

Eylwen sortit sur le balcon, pour regarder la nuit sur Columbus ; une des deux lunes était déjà haut dans le ciel, la seconde, plus petite, tardait à se lever sur l'océan.

Elle sentit une main se poser sur son épaule. Bri. Il l'enlaça doucement, sans la brusquer, elle se laissa faire.

— Ça ira, Eylwen ?

— Ça ira, Brian. Ne t'inquiète pas, je tiendrai le coup.

Ce n'était guère que le cinquième membre de sa famille proche qu'elle voyait mourir en une cinquantaine d'années. Le dernier, d'ailleurs. Eylwen Silverstar Tehenko était la dernière survivante de cette famille.

— Je ne veux pas te perdre...

Elle sourit.

— Sergueï a bien fait les choses : il s'est arrangé pour faire approuver mon émancipation. Je suis donc maintenant officiellement majeure et citoyenne à part entière de la Fédération.

Elle se retourna et enlaça à son tour son compagnon, puis continua dans un murmure :

— Et donc libre de continuer ma vie, comme bon me semble et où bon me semble.

La lueur fit disparaître l'espace pendant de longues secondes. Le vaisseau fut secoué par un long tremblement, suivi d'un grondement qui évoquait à la fois le tonnerre, l'animal blessé et le métal tourmenté. Accrochée à son poste, Inithil grinça des dents, comme si elle était elle-même touchée par la charge thermonucléaire qui venait d'éclater à quelques kilomètres de là. C'était d'ailleurs un peu le cas.

— *Hiriel*, il nous appelle encore.

— J'ai vu, oui. Il ne pourrait pas nous laisser des messages en attente, comme tout le monde ?

Il y eut quelques rires nerveux sur la passerelle du voilier stellaire, mais c'était juste histoire de marquer le coup. La situation était modérément brillante.

Elle savait ce qu'il allait dire, ce qu'il allait faire. Les promesses qu'il ne tiendrait jamais... Elle enclencha le communicateur.

— Inithil, tu es perdue, je...

— Je suis *Hiriel* Inithil Melminy De Lleniel Canadean, du clan en-Belisandar. Ce vaisseau est protégé par les franchises *elenari* et par le sceau de la famille royale de Listant. Qui que vous soyez, cette attaque est une déclaration de guerre à ces deux souverains.

L'Atalen qui apparut dans la colonne de lumière portait ostensiblement deux sceaux : celui de son clan, la famille royale de Brivianë, et un autre, connu que de certaines personnes. *Lorenui* : soit vous en faites partie, soit c'est la dernière chose que vous verrez.

— Pas à moi, Inithil ! L'*Arlauriëntur* a révoqué tous les privilèges de ton clan et tu le sais. Rends-toi, c'est la seule chance que tu as de sauver les tiens.

— L'*Arlauriëntur* est morte, Karsen, ou peu s'en faut. En admettant que tu la serves encore, bien sûr.

Il y eut un silence. Par-delà leurs avatars respectifs, les deux commandants se fixaient du regard. Karsen craqua le premier :

— C'était joué d'avance. Finissons-en.

— *Kivrendistir !*

Tue mon âme – si tu le peux.

Le patrouilleur aux armes de la maison royale d'Eokard partit rejoindre ses cinq autres collègues, dans une immense boule de plasma. Le concentrateur solaire de l' *Inithil* l'avait frappé de plein fouet.

— Encore un de moins !, s'exclama le pilote.

— Bravo, plus que douze...

Inithil était doublement amère. D'une part du fait du gâchis immense, d'autre part au vu des forces restantes. Karsen se préparait à lancer son croiseur de commandement, le *Kelvinkar* et ça allait être une autre paire de manche. L'*Inithil* n'avait aucune chance.

Une lueur s'alluma sur sa console – une des rares qui fonctionnait encore.

— Inithil ! Nous sommes en route, nous serons là...

— ... trop tard, petite sœur.

Elle eut un sourire douloureux en regardant la face déconfite de Celebrin. Cela faisait un moment qu'elle s'était préparée à cette éventualité. En se disant, parfois, qu'elle ne l'avait que trop attendue. Elle reprit :

— Celebrin, tu ne peux pas me sauver, mais il faut que le clan et que la bibliothèque survivent. S'ils tuent notre mémoire, ils auront gagné et, surtout, nous aurons tous perdu.

Muette, pâle et glacée, Celebrin acquiesça lentement.

— Alors même la mort de leurs maîtres ne les arrêtera pas ?

— Que veux-tu dire ?

— Le Palais aux Mille Jardins a été détruit il y a trois jours ; tous les dirigeants de l'*Arlauriëntur* sont morts. L'empire s'effondre, partout...

— *Lorenui* a toujours été son propre maître. Adieu, petite sœur, je t'aime.

Sans doute Celebrin répondit, mais son message n'arriva jamais.

Kersen Virien en-Brivianë regarda le voilier se cacher derrière la planète ; ce n'était plus qu'une masse de métal incandescente à laquelle se rattachaient des lambeaux de voile solaire. Il aurait pu en rester là, mais il ne connaissait que trop le vaisseau et sa Dame. L'*Inithil* était une catastrophe en puissance, qui ne menaçait pas seulement l'*Arlauriëntur*, mais tous les *Erdorinari*, les enfants d'Erdorin.

— Lawaran, prépare tes combattants à un abordage. Je veux être sûr qu'il ne reste plus âme qui vive à bord de ce voilier, c'est bien compris ?

— Fort et clair, Seigneur. Il devrait réapparaître dans – par l'Étoile-Reine !

Un trait de feu continu vint frapper le *Kelvinkar*. L'*Inithil* venait de réapparaître, ses derniers concentrateurs solaires braqués sur le croiseur ; l'épave avait allumé ses propulseurs photoniques et filait droit sur eux, si vite – trop vite...

Depuis quand les voiliers solaires ont des propulseurs ? Kersen n'eut même pas peur. Il était trop surpris pour ça. Quelques instants plus tard, la masse vengeresse de l' *Inithil* transperça le vaisseau, telle la lame d'une guerrière blessée à mort.

Les deux vaisseaux s'entre-annihilèrent dans un éclat qui fit pâlir en comparaison l'étoile voisine.

— Vous voulez bien me répéter ça, docteur ?

— Ce n'est pas sa fille, c'est elle.

— Cette *Hiriel* Inithil Memor... je sais plus ?

Le docteur fit tourner son verre de jus de raisin synthétique comme s'il s'agissait d'un Riesling chilien grand cru, les yeux levés vers le plafond du mess pour suivre d'improbables ébats copulatoires de diptères communs. Elle finit par reporter son attention vers le Commodore Tetchenko.

— On ne sait pas grand-chose de la physiologie des Eyldar, notamment sur ce qu'ils appellent le *suilekor*.

— C'est une forme de contrôle corporel ?

— Oui, à un stade semi-conscient, mais comparable à ce que peuvent pratiquer certains yogis. Ou certains Arcanistes...

Un mot peu courant dans les cercles altoterriens ; Tetchenko commença à comprendre pour quoi un esprit aussi brillant que Kourmentcheva s'était retrouvé à bord du « Vlad »...

— Donc imaginons que cette Eylwen se retrouve plongée en hibernation, pour on ne sait combien de temps. Imaginons que son corps décide de s'adapter pour survivre...

— En rajeunissant ?

— Un corps d'enfant requiert moins de ressources qu'un adulte.

Il y eut un silence gêné. Kourmentcheva reprit, avec un sourire en coin :

— Si le Censur apprend ça...

Le Commodore tiqua.

— Comment ça « si » ? Ce sera dans votre rapport, non ?

La doctoresse continua à sourire. Tetchenko reprit :

— Vous vous rendez compte que ce serait assimilé à de la trahison, au mieux à de la dissimulation ?

— Je vous ai vu Commodore. Je vous ai vu avec cette jeune fille, je vous ai vu essayer de lui parler, la rassurer quand elle était complètement affolée, quand elle pleurait, seule dans sa chambre. Le premier mot qu'elle ait dit, c'est votre prénom.

» Je veux vous proposer un marché, Commodore : vous oubliez ce « si » et j'oublierai mes théories fumeuses. Nous avons recueilli une jeune Eylwen, seule rescapée d'une catastrophe ayant eu lieu il y a des millénaires, et je pense que vous serez un très bon père adoptif pour elle.

Eylwen éteignit la console. Tout en regardant le cristal-mémoire qui était venu avec le courrier posthume de son... petit-neveu, elle reprenait conscience de l'environnement dans lequel elle se trouvait.

Au-delà de la porte de sa chambre, ses amis musiciens tapaient un bœuf du diable avec des étudiants de l'université toute proche. Plus loin, la ville, la vie.

2295. Pas trois mille ans auparavant.

Elle prit aussi conscience de ses larmes. Elle pleurait pour Alexei, son père, et pour ceux qui l'avaient suivi. Elle pleurait aussi pour cette *Hiriel* Inithil, qu'elle avait peut-être été, et pour sa sœur, son clan – aujourd'hui oublié ?

Mais c'était une autre image qui était la plus poignante. Celle d'une Eylwen à la beauté troublante, aux cheveux d'or et d'argent.

Sa mère. Ou plus ?



Daeithil comprit rapidement qu'il n'y avait aucun rapport entre celle qui avait été sa fille adoptive, puis son amante, et la petite Terrienne du nom de Kyoshi Kerenski. Ou peut-être y avait-il une ressemblance entre les deux, mais celle-ci ne passait pas le stade de la comparaison entre l'œuvre d'un maître et sa réinterprétation, des siècles plus tard, par d'autres artistes. Un jeu de miroir à travers les millénaires.

Pour ainsi dire, passées les premières impressions, elle s'était aperçue à quel point son esprit lui paraissait incompréhensible et si semblable à ces jeux de réflexion consistant à reconstituer un objet précis à partir d'éléments disparates.

Il y avait des similarités, au-delà du physique : Kyoshi était une jeune femme à la beauté particulière, « exotique » pour une Eylwen, dont l'esprit et le destin – elle-même parlait de *karma* – étaient spectaculairement chamboulés. La Terrienne avait su réveiller en elle un instinct de vie, une envie qu'elle avait crue morte au moment où on l'avait extraite de son antique caisson d'hibernation.

En cette journée particulière, leurs corps avaient beaucoup joué l'un avec l'autre – avec, des temps à autres, des escapades vers des tierces parties réquisitionnées pour l'occasion. Dans le même temps, leurs esprits jouaient à cache-cache. Il est difficile pour des Arcanistes de ne pas accompagner l'intimité physique partagée par une intimité mentale ; c'est presque une question de confiance, de courtoisie. Mais, l'une comme l'autre, elles se dérobaient – façon de parler, vu qu'elles n'avaient pour tout oripeau que des huiles de massage.

Kyoshi avait un esprit particulièrement puissant et à la discipline aléatoire ; celui de Daeithil compensait par un contrôle bien plus fin et une endurance à toute épreuve. Au fur et à mesure que la fatigue des corps augmentait, les esprits se réveillèrent.

La suite avait tenu autant du combat que de la partie fine : Kyoshi tentait instinctivement de glisser dans l'esprit de sa compagne, particulièrement dans les recoins de son esprit qu'elle gardait le mieux. Daeithil n'avait manifestement livré à la Terrienne que ce qu'elle voulait bien lui montrer et cette dernière se réservait tout autant.

La journée était bien avancée et, dans une salle de repos, la jeune femme dormait tout près de Daeithil, serrant un des coussins. Un léger sourire éclairait son visage et elle reposait dans une position qui n'était pas sans rappeler celle d'un chat. Et la regardant encore une fois, Daeithil ne put qu'apprécier ce sourire si enfantin, presque angélique, et elle voulut réellement la remercier de ce qu'elle avait fait pour elle...

... et refermant une fois encore ses yeux, elle laissa son esprit replonger.

La lumière décrut. Un instant, Daeithil crut qu'il ne s'était rien passé.

Kyoshi et elle étaient toujours enlacées au milieu d'un océan de coussins, dans la tiédeur de la maison des bains de Tara Eokardia. Puis le décor commença à se dissoudre. Elle retrouva des sensations qu'elles croyaient oubliées depuis des années. Une éternité faite de glace et d'un sommeil sans rêve. Un instant – fugace – elle tint Inithil dans ses bras ; elle retrouva la chaleur et l'odeur de sa peau. Mais elle disparut, elle aussi.

Daeithil faillit pleurer.

Elle regarda autour d'elle. Il lui fallut quelques instants pour sortir de son introspection et repartir. Elle ouvrit la porte et se retrouva dans la Ville.

Pour une Eylwen, être brutalement transposée du confort d'une chambre eyldarin aux rues les plus délabrées de Los Angeles était un choc. Enfin, Daeithil ne savait pas qu'il s'agissait de Los Angeles.

Elle voyait plutôt dans ses rues étroites aux hauts murs, sales et partiellement en ruine, une version contemporaine des Légendes qu'on lui racontait étant enfant. Les palais-nécropoles des Seigneurs noirs, leurs repaires sous les montagnes, loin de la lumière du soleil. Seulement – elle le savait pour l'avoir vu de ses yeux – il n'y avait jamais eu de Seigneurs noirs.

La combinaison des Légendes passées et de leur dénégarion fit frissonner Daeithil, encore plus peut-être que l'ambiance morbide des rues de la Ville.

Elle marchait sans voir le paysage. Elle le ressentait, comme elle ressentit l'immense vague de désespoir. Une très jeune fille aux cheveux curieusement colorés et à la tenue pour le moins bigarrée se tenait quelques mètres devant elle, presque une enfant.

Elle s'approcha, distingua les deux yeux magenta et reconnut Kyoshi. Elle ne la voyait pas, mais pleurait de rage et de tristesse, en regardant au loin une vague ombre que Daeithil peinait à distinguer. En un instant, elle se redressa, hurla une imprécation qui demeura incompréhensible à l'Eylwen. L'instant d'après, sa haine déchira l'horizon.

Comme si l'enfant avait réellement déchiré la trame de l'espace, elle et Daeithil se retrouvèrent dans un jardin. Calme et ordonné. Il y avait là un autre enfant humain, et un personnage plus grand, plus âgé. Le maître et ses élèves. Mais aussi le père et ses enfants.

Daeithil ressentit tout ça, à travers ses yeux et l'esprit de Kyoshi. Une partie d'elle-même était mal à l'aise. Elle avait l'impression de ne pas être à sa place, d'empiéter sur quelque chose de sacré.

Le malaise croissait au fur et à mesure qu'un crépuscule glauque tombait sur le jardin. Kyoshi paraissait troublée, elle aussi, et le jeune garçon semblait s'évanouir doucement. Tel un fantôme. Ou un souvenir.

Il disparut tout à fait, et le vieil homme – il paraissait d'un coup vieux et las – se leva et partit, laissant Kyoshi et Daeithil seules. La Terrienne se leva, semblant humer l'air. Elle se tourna brutalement vers Daeithil et lui cria :

— Qui es-tu ? Que fais-tu là ?

Daeithil, surprise, ne sut que répondre. Elle lut de la peur dans les yeux de Kyoshi, une peur qui rapidement se mua en haine.

En un instant, elle était sur elle, physiquement et psychiquement.

La réalité eut comme un hoquet.

Kyoshi perçut l'Intrusion. Elle lui parut vaguement familière, amicale. Elle pensa furtivement à sa « sœur » Bastet. Mais l'Intrusion garda ses distances. Ce n'était pas Bastet.

Sa réaction fut instinctive et brutale. Elle attaqua et, à sa grande surprise, ne rencontra aucune défense. Elle passa de l'autre côté du miroir.

C'était une grande plaine. Ou plutôt un haut plateau, pris par les neiges hivernales. Plusieurs milliers de personnes étaient alignées, engoncées dans des fourrures, portant de maigres paquetages. Des réfugiés. Autour d'eux, des soldats. Rien dans leurs tenues et leur équipement n'était familier. Leurs armes semblaient grossières, leurs armures guère plus sophistiquées que les cuirasses des temps anciens.

Et il y avait ce grand cercle. Cent quarante-quatre pierres – elle le sut sans les compter – tournées vers les étoiles. La neige tombait dru et pourtant la grande surface de marbre tracée de figures d'argent était dégagée.

Elle assista un instant à l'incroyable ballet des familles qui entraient dans le cercle et y disparaissaient. *Beam me up, Scotty...* Enfoncé, l'*Entreprise* ! D'autant plus, songea-t-elle, que les gens alentours avaient plus d'affinités avec Monsieur Spock qu'avec le technicien braillard. Mais bien vite, son attention se focalisa sur une autre scène.

Daeithil était au bord du cercle ; elle semblait en transe. Derrière elle, une silhouette massive, engoncée dans une fourrure d'ours blanc, la couvrait du regard. À sa droite, une jeune fille aux traits eyldarin et qui ressemblait étonnamment à Daeithil était elle aussi en transe, et à sa gauche, elle vit un autre visage. Le sien.

Image fugace, mais bien vite corrigée. L'Eylwen aurait rendu au moins une tête et demie à Kyoshi, ce qui n'était pas si dur. Ses cheveux étaient blonds. Et, somme toute, elle n'avait pas grand-chose de la morphologie d'une Japonaise. Kyoshi s'interrogea et la situation historique lui revint en tête comme un coup de poing.

Mais la scène changea et Kyoshi, fascinée, ne put rien faire d'autre que suivre, même si toute sa psyché d'enfant des rues hurlait au guet-apens.

La nuit était tombée. Les derniers soldats étaient eux aussi entrés dans le cercle, et il ne restait que les quatre figures. Ils regardèrent longuement et tristement autour d'eux, le paysage de glaces, puis entrèrent à leur tour. Les ténèbres devinrent complètes.

Kyoshi revit brièvement Daeithil et l'étrange jeune Eylwen. Elle l'avait quasiment tout de suite cataloguée « étrange » ; elle ne savait trop pourquoi. Elles étaient enlacées en un moment de tendresse qui, pour être bref, n'en sembla pas moins intense à la Terrienne.

Puis la nuit se referma une fois de plus et Kyoshi tomba.

Daeithil avait laissé Kyoshi entrer en elle. D'ailleurs, avait-elle eu le choix ? L'Humaine était très puissante, pour son jeune âge. Un peu comme Inithil...

À l'évocation de ce nom, Daeithil flotta un instant dans l'univers, se laissant porter par les courants.

Elle revint à elle. Vit Kyoshi s'approcher dangereusement de ces zones de l'esprit où, selon les Anciens, l'âme réside. Elle jeta ses forces psychiques en avant, comme une couverture, un filet ou les bras d'une amante. Un peu des trois, sans doute.

Les mailles du filet se refermèrent autour de Kyoshi. Au contact de sa peau, elles se transformèrent. Devinrent une tenue invraisemblable, un harnachement de cuir et de métal, rehaussé de pierreries, une tenue qui éveillait à la fois chez l'Eylwen, habituée à des jeux plus doux, une pulsion d'horreur et un fort sentiment érotique.

Daeithil recula.

De la tenue, plusieurs chaînes se tendirent, d'abord dans le vide, puis pour rejoindre une autre jeune humaine, vêtue d'une tenue identique. On aurait dit la sœur jumelle de Kyoshi.

Daeithil recula encore. L'atmosphère était terriblement tendue. Malsaine, tangiblement malsaine.

Tout retomba d'un coup.

Le choc propulsa Kyoshi contre la paroi.

Des gens couraient dans les coursives. Peur. Panique.

Le vaisseau venait d'être heurté par un nuage de micro-météorites. C'était un vaisseau stellaire, mais cela, seule une intuition pouvait le dire à Kyoshi, tant, le décor était éloigné de l'expérience qu'elle en avait : on aurait dit une image sortie d'un documentaire sur les premiers pas de la conquête spatiale.

Elle vit la foule de gens affolés se placer dans les grandes capsules de survie. Elle se prit à les comparer à ces réfrigérateurs du vingtième siècle. Elle déambulait comme une droguée au milieu des naufragés, dans des couloirs éclairés que par des lampes portatives. Elle vit l'homme à l'air royal – là encore, plus une intuition qu'autre chose – aider Daeithil et les deux autres filles ; elle capta au vol deux noms : Inithil, Celebrin.

Et soudain, elle fut elle-même dans un de ces caissons. La porte se referma, et avec elle vint la nuit et le sommeil.

Le soleil effleura le lit. Il faisait jour, et frais.

Daeithil de-Lleniel Canadean regarda Kyoshi Kerenski. Elle dormait comme une bienheureuse. Daeithil se sentait triste, confuse, et un peu honteuse aussi. Comment avait-elle pu faire ça à une amie ?

Elle avait réagi comme une gamine : elle avait cassé son jouet en voulant voir comment il fonctionne.

Non, la comparaison était idiote ; Kyoshi n'était pas un jouet. Mais le sentiment était là. Un profond dégoût de soi-même.

Elle ramassa ses affaires et s'en alla.

Ce que je sais désormais, je ne le comprends pas. Des tous mes voyages, de toutes les visions et les rencontres que le destin a pu placer devant moi, celui-ci est le plus étrange, le plus fou... et le plus inexplicable.

Que doit penser celui qui apprend un jour ce que furent les derniers instants des nations survivantes, quand Erdorin est devenue une boule de glace parcourue de tempêtes de neige, il y a douze mille ans, avant de devenir la Terre. Ma Terre. Celle que je connais, et, que je l'aime ou que je la déteste, celle qui est Mon Monde.

Mais ce que je sais, c'est la tristesse de ceux qui ont quittés leur monde et ont été se perdre tellement loin que des scientifiques s'usent l'esprit à le chiffrer. Ce que je revois, c'est tous ces gens – hommes, femmes et enfants – entrant dans un cercle de pierre dressé, pour disparaître dans le néant, dans ce noir où mon esprit s'est arrêté. Et les derniers amants, amis et famille de Daeithil de Lleniel Canadean, Reine d'un royaume féérique qui se nommait Belisandar, et dont je ne saurai même pas dire si, quelque part, il en reste un rocher, une pierre... Une trace.

Ce que je sais, c'est que ces derniers instants sont le désespoir de Daeithil, sa dernière minute de vie, le dernier instant où elle pouvait encore savoir pourquoi elle vivait, tandis que sa suite, ses amis, son peuple était aspirés par un porte sur les étoiles. Et cet amour immense pour cette jeune fille qui me ressemble tant alors qu'elle n'est rien de moi, avant que, la main dans la main, elles n'entrent dans la Nuit.

Et que tout s'arrête, pour une éternité de solitude.

Ce que je sais, c'est ce qu'il reste, maintenant. Douze mille ans de nuit, de sommeil, avant d'ouvrir les yeux sur mon Monde, et de s'apercevoir qu'elle n'existe nulle part, que son nom même est oublié, que ce en quoi elle croyait n'existe plus. Et que la Terre est une boule de suif et de goudron, patrie des hommes, poubelle qu'ils ont alimentée depuis le jour où ils ont retrouvé le feu et le fer.

Ce que je suis à cette seconde où encore elle dort, une nuit après ce « voyage », j'en ai honte. Parce que je porte tout ce qui l'isole du présent.

Et savoir que malgré cela, elle arrive encore à vivre, et continuer à croire qu'elle a une place dans notre réalité à tous. Alors que la sienne a cessé il y a si longtemps. Pourquoi tout le monde a ainsi oublié, pourquoi les Eyldar ont ainsi renoncé à leur passé ?

Songer à mes préoccupations devient tellement futile alors.

Daeithil, qu'est-ce qui peut bien rester de ton passé ?... Qu'est-ce qui peut bien avoir échappé à tant de millénaires, tant de temps que je n'arrive même pas à le concevoir en termes de vies ?

Si j'avais un espoir, rien qu'un espoir de retrouver quelque chose, quelque chose qui y a échappé.

Enfin, Daeithil, malgré tout cela, je t'envie. Parce que tu auras le temps de trouver réponse à toutes ces questions, toi. Moi, la vieillesse viendra bien avant. Je t'envie, parce que jamais je ne pourrai imaginer pouvoir aimer quelqu'un, et savoir que cet amour peut être immortel. Je t'envie parce que moi, je mourrai.

Et, bien sûr... je te perdrai...

Les arches harmonieuses de la Maison des Fleuves n'étaient plus qu'une masse de pierre qui l'écrasait. Des gens passaient près d'elle, lui souriaient, lui parlait ; elle n'en avait cure. Elle avait

bu et mangé quelque chose qui ne lui avait laissé aucun souvenir ; elle se sentait la tête vide et le corps lourd. Assise au bord du grand bassin, même le soleil d'automne ne parvenait pas à la réchauffer.

Ce n'était pas son premier sacrilège, son premier blasphème. Sa première renonciation en ce en quoi elle croyait. Mais elle croyait avoir oublié l'amertume des cendres.

Elle se leva, s'étira sans conviction et se dirigea vers les vestiaires.

— Alors, on part sans dire au revoir ?

Daeithil se retourna.

Une silhouette menue, fragile, dans l'ombre. Des cheveux blancs marqués de rose en désordre qui lui tombait en partie sur le visage. Un instant, l'écho du passé, mais non : la voix tendre, mais moqueuse ne laissait aucun doute. Kyoshi s'avança vers l'Eylwen, qui au même moment se sentait comme paralysée par la surprise et la honte.

La jeune Terrienne dut se dresser sur la pointe des orteils pour laisser ses lèvres effleurer les siennes. Daeithil sentit également la pointe de ses seins contre les siennes. La – petite – partie de son esprit encore en état de fonctionner rationnellement enregistra que ce n'était sans doute pas un hasard.

— Kyoshi, je... excuse-moi, mais..., bafouilla Daeithil.

— De quoi donc ? D'être curieuse ?...

Daeithil hocha la tête, avala sa salive. Kyoshi se rapprocha encore. Son murmure se fit moqueur – et terriblement sensuel :

— Tu crois que je ne t'avais pas vu venir avec tes feintes à deux cruzados ?

Puis, plus tendre :

— Si je ne l'avais pas voulu, tu ne serais allée nulle part.

Il y avait une lueur dans les yeux de Kyoshi, par-dessus ses mèches aux tons de friandises, qui soutint le regard de Daeithil. L'Eylwen avala une nouvelle fois sa salive et ce sentiment curieusement rassérénée par le défi implicite.

— Tu... ne m'en veux pas...

Kyoshi fit une vague moue.

— Si, un peu. Pour la méthode... Encore que c'est sans doute moi qui ai commencé. Et si tu m'avais demandé gentiment, j'aurais probablement dit non. Oh, et puis maintenant, c'est moi qui me pose des questions... Sur toi.

En fait, Daeithil s'en posait toujours sur Kyoshi ? son escapade mentale avait ouvert quelques portes, mais beaucoup donnaient sur d'autres portes. D'un autre côté, elle n'était pas prête à recommencer. Pas tout de suite.

— On en reparlera bientôt, tu veux bien ?

— Hmm... Bientôt terrien ou bientôt eyldarin ?

L'Eylwen éclata de rire. La tension retombait, restait la complicité.

— Bientôt terrien, bien sûr.

Elles s'embrassèrent longuement. Suffisamment longuement pour qu'une des employées de la maison vienne vérifier si elles étaient toujours vivantes.

Daeithil

Elle se réveillait lentement, comme d'un mauvais rêve. Un de ces cauchemars fébriles où la même scène se répétait sans cesse, sans logique : comme une chute sans fin, puis des cris, une course dans l'obscurité, ballotée comme un colis, et l'esprit qui n'arrive pas à se concentrer.

Des images, des visages, comme des éclairs : des êtres aimés, inquiets, mais aussi des connaissances ou des parfaits inconnus, affolés.

Des sirènes, tentant de couvrir la panique et les hurlements du métal torturé.

Puis le sarcophage, comme pour un rite funéraire.

Sauf qu'elle n'était pas morte. Pas encore.

Enfin, le froid.

Sa conscience commença à lui revenir. Elle n'était plus confinée dans le sarcophage métallique, mais allongée sur une couche confortable, au centre d'une chambre hémisphérique plongée dans une pénombre apaisante. Il faisait plutôt chaud dans la pièce, ce qui était heureux, car elle n'était couverte que par un drap fin, coupé dans une matière rappelant la soie.

La chambre semblait taillée dans la roche. Elle ne comptait que peu de meubles : hormis la couche elle-même, une table sur laquelle reposait une carafe et un présentoir soutenant un vêtement. La pénombre était à peine contrariée par une lumière chaude et tamisée venant d'un escalier montant.

Elle prit son temps pour se lever, commençant par faire jouer ses membres et s'étirer lentement ; elle laissa son esprit se réapproprier son corps, testant les muscles, les tendons, les articulations. Elle se sentait engourdie, comme si elle était restée inconsciente plusieurs jours.

Combien de temps ? Et où ? Comment le savoir ? Peut-être avaient-ils réussi, après tout ?

À mesure qu'elle reprenait le contrôle de son corps, ses souvenirs s'éclaircissaient. Elle se rappelait maintenant le vaisseau, l'accident, le débris qui l'avait frappée à la tête – elle porta la main derrière sa nuque, mais ne sentit rien d'anormal. Le vaisseau, le dernier espoir de quitter Erdorin et ses glaces pour un autre monde.

Elle se redressa sur la couche, pivota, posa ses pieds sur le sol – un plancher tiède et un peu rugueux. Lentement, elle se leva, puis osa quelques pas dans la chambre. Elle se permit un sourire : ses années de discipline mentale et corporelle ne s'étaient pas trop émoussées.

La carafe était accompagnée d'un gobelet et contenait de l'eau fraîche. Elle s'en servit une grande rasade, puis une deuxième, avant d'examiner le vêtement : une simple tunique de couleur crème, dans le même genre d'étoffe que le drap, mais travaillé de façon subtilement différente. Il faisait assez chaud pour qu'elle puisse s'en passer, mais elle ne sentait pas d'affronter un monde nouveau sans vêtements. Ce n'était pas... approprié.

Un miroir situé près du présentoir lui renvoya son image : sa chevelure était en désordre quasi-complet, ses traits creusés ; son tatouage de grande prêtresse autour de l'œil gauche s'était encore atténué, ce qui lui causa une petite lancée de nostalgie. Elle réorganisa tant bien que mal sa crinière d'or et d'argent, passant quelques mèches derrière la délicate pointe de ses oreilles et enfila la tunique – un peu petite, mais rien de grave. Elle bénit la pénombre, qui lui cachait sans doute bien des horreurs.

Prudemment, elle monta les marches et écarta la tenture orangée.

La lumière la frappa de plein fouet. La chaleur, aussi. La surprise lui coupa le souffle.

Le soleil. Elle avait presque oublié la sensation d'un soleil d'été sur sa peau. Et la lumière ! Elle en était presque aveugle.

Elle sentit l'odeur de la mer toute proche et entendit le bruit des vagues. Pour un peu, elle aurait pu se croire retournée à Foithanc – avant les glaces, avant la fuite.

Elle laissa ses yeux s'habituer à la luminosité et découvrit qu'elle se tenait dans une pièce tout en arches, à la charpente en bois sur laquelle serpentait une végétation luxuriante. L'endroit ressemblait à un salon, mais il était partiellement à ciel ouvert ; il donnait sur une plage de sable, encadrée par une forêt aux essences inconnues, mais qui évoquait les côtes australes du Petit Océan.

Tout à ses nouvelles sensations, elle n'entendit ni ne ressentit la présence derrière elle, jusqu'à ce qu'elle l'apostrophe :

— *Lensil*, Daeithil de Lleniel ! Bienvenue en mon domaine.

Cette voix ! La surprise de Daeithil se mua instantanément en rage. Elle se retourna et, instinctivement, lança sa main vers la gorge de celle qui venait de l'apostropher.

— Galadril, maudite !

Galadril souffla : son adversaire était au sol, enfin.

Cela faisait un bon quart d'heure. Pour quelqu'un qui sortait d'une si longue période d'hibernation, Daeithil était du genre vivace. Fidèle à sa légende de reine guerrière.

Un instant, Galadril avait considéré laisser son hôte se défouler sur elle, mais si elle n'avait aucun doute sur sa capacité à réparer les dégâts, elle n'avait pas de goût particulier pour la souffrance physique. Elle préféra donc esquiver les assauts. Ce qui dura bien plus qu'elle ne l'aurait cru possible – et qui fut également moins facile qu'elle ne l'aurait cru.

Mais désormais, Daeithil n'était plus qu'une silhouette épuisée et en larmes, pathétique. Elle s'accroupit à côté d'elle et lui glissa ces seuls mots :

— Laisse-moi t'aider, je t'en prie.

Elle avait indiqué à Daeithil où était la salle d'eau. Ce n'était pas du luxe.

Dans l'intervalle, elle put remettre un peu d'ordre dans le salon, qui n'avait pas subi pareil tumulte depuis la dernière tornade saisonnière.

C'est donc une Daeithil baignée, rhabillée, mais toujours habitée par une rage froide qui la rejoignit plus tard auprès des fourneaux de la demeure. Elle la salua formellement, d'une inclination du buste.

— *Hiriel...*

Galadril ne put s'empêcher de rire, tout en disposant les aliments sur la petite table.

— Je t'en prie, Daeithil. Je ne suis plus reine. Assieds-toi donc, tu dois avoir faim.

L'odeur de la nourriture réveilla l'appétit de Daeithil, qui manifesta bruyamment son intérêt. Le burlesque de la situation dissipa en partie son humeur et elle se prit à sourire.

— Moi non plus, je suppose.

Galadril posa une série de bols devant son invitée. Elle eut un sourire un peu triste.

— Je crains que non.

— Où sont mes compagnons ? Berangorn, Celebrin, Inithil...

— Je n'en sais rien.

— Tu n'as donc capturé que moi, c'est une consolation.

Galadril s'assit face à elle. Sa masse de cheveux blonds clairs bouclés étaient retenue par un bijou de bois et de cuir bien plus complexe que tout ce qu'elle portait – une tenue dans les tons ocres composée d'une simple chemise et d'un pantalon ample, ainsi qu'un fort sobre tour de cou en or. Rien à voir avec la souveraine des terres *kelenari* couronnée lors de la Grande palabre.

Daeithil l'intimidait un peu : elle lui rendait une demi-tête et sa stature, difficilement contenue par une nouvelle tunique aux tons de coucher de soleil qui contrastait avec sa peau pâle aux reflets nacrés, lui rappelait qu'avant de devenir reine, elle avait été mercenaire. Entre autres. Elle possédait également une beauté et une élégance royale qui lui aurait presque donné des complexes, elle qui se voyait encore comme la petite princesse provinciale qu'elle avait été.

— Tu n'es pas ma prisonnière.

— Hm. Elle avala sa bouchée avant de reprendre : Alors quoi donc ?

— Disons, mon invitée. Les choses ont changé. Beaucoup de choses.

La réponse éveilla en Daeithil des questions en suspens. Abandonnant son ton moqueur, elle réfléchit un instant, puis demanda :

— Combien de temps ?

Galadril soupira. « Si mes calculs sont bons, douze mille ans. »

Daeithil enregistra les paroles comme en état de choc.

Elle écouta son hôtesse lui raconter la destinée des exilés, tous ceux qui avaient quitté Erdorin pour fuir les glaces et qui avaient trouvé refuge sur six planètes – trois pour les Eyldar, trois pour les Humains. Galadril évoqua brièvement son propre rôle de reine des mondes eyldarin ; elle avait fini par abdiquer pour laisser la place à un système plus adapté à une nation multi-planétaire, puis multi-stellaire. L' *Arlauriëntur*, comme on l'appelait, avait alors régné pendant près de cinq millénaires sur des dizaines de mondes, peut-être même des centaines, avant de s'effondrer sous le poids de sa propre arrogance.

Et puis, il y a à peine deux siècles, le monde avait de nouveau changé. Erdorin s'appelait désormais « Terre » et ses nouvelles civilisations étaient arrivées – péniblement – à l'Âge des Étoiles. Les Terriens vivaient bien moins longtemps que les Humains dont Daeithil se souvenait – qui avaient depuis pris comme nom « Atalen » – mais compensaient par une énergie foisonnante. Et, parfois, destructrice : leur monde avait connu pas moins de quatre guerres globales.

C'était sur Terre que Daeithil avait attendu tout ce temps, dans un sarcophage cryogénique caché au cœur de la dernière cité de son clan.

Seule.

Dans le bassin, sous les étoiles, Daeithil regarda les deux lunes. Elle soupira ; c'était la première fois qu'elle avait réellement l'impression d'être dans un endroit complètement étranger.

Derrière elle, Galadril resserra brièvement son étreinte et lui déposa un baiser sur la nuque. Elle s'étonna presque que, le midi même, elle était prête à étripper l'ancienne reine qui l'avait condamnée, elle et les siens, à mourir sur un monde gelé.

Et puis il y avait eu cette révélation et Daeithil s'était levée et était partie. Une fuite purement animale le long de la mer. Galadril avait fini par la retrouver, alors qu'elle pleurait en plein soleil.

Elle lui avait expliqué que ça n'avait été sa seule décision et que de nombreuses voix avaient appelé à la destruction pure et simple du royaume de Belisandar, tout en appliquant consciencieusement sur son épiderme un lait corporel pour protéger sa peau du soleil. L'application s'était faite plus insistante et, soudainement, les lèvres de son ennemie étaient sur les siennes.

Et, tout aussi soudainement, son ennemie ne l'était plus tant que ça.

Les choses avaient changé.

****Ça va ?****

Le contact mental était apaisant ; de façon générale, tout dans cette Galadril était apaisant. Difficile de croire qu'il s'agissait de la même personne.

Daeithil sourit, dans l'onde encore tiède.

****Je ne sais pas encore...****

Des doigts glissèrent le long de son ventre et des images érotiques dansèrent dans son entendement. Elles rirent de concert et elle reprit.

****Mieux, je suppose, mais maintenant ?****

****Maintenant ? Maintenant tu vis. Tu as un nouvel univers à découvrir. Et je ne crois pas me tromper en disant que tu as aussi une quête à accomplir.****

Galadril saisit sans malice les visages qui affleuraient à la surface des pensées de Daeithil et les fit danser.

****Et aussi, ajouta-t-elle, j'ai besoin de toi.****

****Encore ?****

****Pas ainsi, espèce de succube insatiable ! Tu peux devenir ma Main.****

Daeithil avait une assez bonne idée de comment devenir la main de Galadril et elle lui fit même une démonstration.

— Tu es incorrigible.

— Si ça ne te plait pas, j'arrête.

Finalement, la discussion ne put avoir lieu que le lendemain : quelqu'un avait des choses à rattraper. Ou à oublier. Plus probablement les deux.

— Et donc, cette histoire de main ?

Galadril eut un sourire. Elle termina le mouvement lent qui constituait son exercice matinal de *suilekor* – une part de gymnastique, une part d'étirements, une part de méditation, avec la mer comme point de vue. Elle avait senti la présence de Daeithil depuis quelques minutes, maintenant. Elle se retourna et lui sourit ; la grande Eylwen avait eu du mal à trouver des vêtements à sa taille dans sa garde-robe et avait choisi de se constituer un paréo avec une longue étoffe dans les tons bleus et une large ceinture en cordes tressées.

— De Main, pas de main.

Elle insista volontairement sur le terme ancien, par opposition à son équivalent plus moderne. Daeithil pencha la tête sur le côté, un instant perplexe.

— Oh, tu veux dire, comme une servante ?

— Il n'y a plus vraiment de servants ; plus de caste de serviteurs, en tous cas. Non, j'ai besoin de toi comme un agent, quelqu'un capable de parler et, le cas échéant, d'agir en mon nom.

Daeithil eut un temps de réflexion, avant d'emboîter le pas de Galadril, qui se dirigeait vers le domaine.

— Tu te rends compte de l'ironie qu'il y aurait à ce que moi, Daeithil en-Belisandar, entre au service de Galadril en-Laurelintarnor ?

— Tu te rends compte que personne, hormis toi et moi, ne s'en apercevrait ?

— Comment ça ?

— Je me suis retirée de la vie publique depuis près de dix mille ans. Pour le commun, je suis au mieux une Légende ou, plus vraisemblablement, morte et oubliée depuis longtemps. Quant à toi, ma belle souveraine, personne ne sait même que tu as existé.

Daeithil eut un bref accès de rire sardonique.

— Quoi, tu veux dire que tout le monde a oublié la scandaleuse reine dont le comportement hérétique a provoqué la colère de dieux ?

Galadril, qui venait d'arriver sur le seuil de sa demeure, se retourna et, se hissant sur la pointe des pieds, prit la tête de Daeithil dans les mains, lui déposa un bref baiser sur les lèvres et lui ouvrit son esprit.

Quand nous sommes arrivés sur nos nouveaux mondes, nous avons effacé toutes les traces d'Erdorin. Tous les souvenirs. Et nous avons traqué tous les documents, toutes les chroniques claniques, toutes les Légendes d'avant l'Exil. Nous avons réécrit notre propre histoire. Personne ne doit savoir qu'il y eut des dieux, personne ne doit savoir qui étaient les Ylech !

Daeithil en resta bouche bée. De toutes les nouvelles qui lui étaient tombées dessus en moins d'une journée pleine, cette dernière fournée était la plus ahurissante.

Je te l'ai dit : les choses ont changé. Et c'est pour cela que j'ai besoin de toi.

Daeithil brisa le contact, reculant de quelques pas. Galadril resta à l'attendre sur le pas de la porte ; elle retira ses sandales, en secoua le sable et les suspendit à une patère, avant de passer dans le pédiluve. Daeithil finit par l'y rejoindre, l'air sombre, pour se débarrasser également du sable entre ses orteils. Seuls le bruit des vagues et les sons de la jungle alentours ponctuèrent leurs brèves ablutions.

Daeithil passa devant Galadril pour entrer dans la demeure proprement dite.

— Tu sais que je ne te fais pas... entièrement confiance.

Galadril s'en amusa.

— Suffisamment pour des jeux intimes, en tous cas. Mais oui, je le sais. Je le sens. Et je ne peux pas t'en vouloir.

— Tu dis que tu as besoin de moi, mais moi, ai-je vraiment besoin de toi ?

— Bonne question, princesse.

Elle passa deux doigts sur une gravure de son tour de cou et murmura un mot que Daeithil ne reconnut pas. Une brève lumière répondit à son injonction, puis une myriade d'écrans lumineux apparurent dans le grand salon, comme flottant dans la pénombre. Certains affichaient des fac-similés de textes d'époque et d'origine diverses, d'autres montraient des flux vidéo – beaucoup d'explosions, ce devait encore être une période d'élections au Texas – quelques-uns étaient des visualisations abstraites de données.

Daeithil resta interdite. Le monde – les mondes – se dévoilaient devant ses yeux, avec leurs milliards d'habitants, leurs passions, leurs secrets...

— Bienvenue dans l'Âge des Étoiles, ma belle !